



ŒUVRES

DE

CHATEAUBRIAND

— et de —
Les Martyrs. — Poésies

NOUVELLE ÉDITION

— et de —

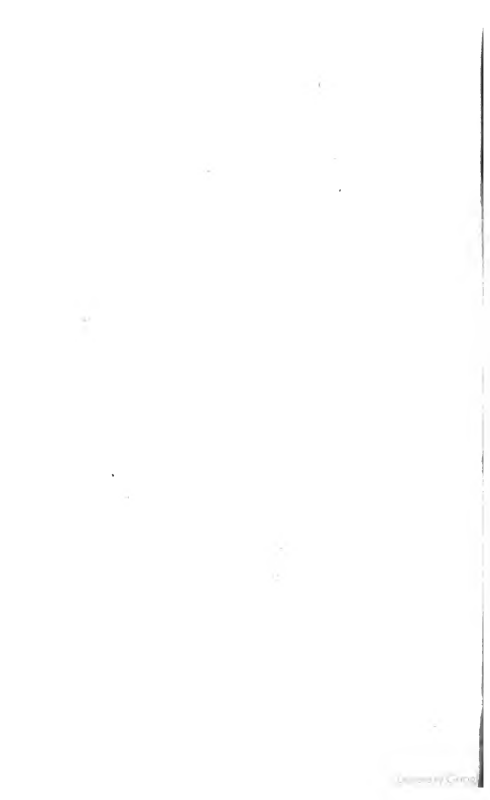
TOME QUATRIÈME



PARIS

BOULANGER ET LEGRAND, LIBRAIRES - ÉDITEURS

6. RUE DE BEAUNE, PRÈS LE POST-DROYAL
(ANCIEN HÔTEL DE FRAISE)



phore, et les sépulcres déserts du Sinois. Avec toi je traversai l'Hermus, rival du Pactole; avec toi j'adorai les eaux du Jourdain, et je priai sur la montagne de Sion. Memphis et Carthage nous ont vu méditer sur leurs ruines; et, dans les débris des palais de Grenade, nous évoquâmes les souvenirs de l'honneur et de l'amour. Tu me disais alors :

« Sacne apprécier cette gloire dont un obscur et faible voyageur peut parcourir le théâtre en quelques jours. »

O Muse, je n'oublierai point tes leçons ! Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. Les talents de l'esprit que tu dispenses s'affaiblissent par le cours des ans ; la voix perd sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le luth : mais les nobles sentiments que tu inspires peuvent rester quand tes autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie, et m'ouvrir les pages de l'histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge ; j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité.

Mais quo dis-je ! ne l'ai-je point déjà quitté le doux pays du mensonge ? Ah ! les maux que Galérius a fait souffrir aux chrétiens ne sont pas de vaines fictions !

Il est temps que le ciel venge sur l'oppressur la cause de l'innocence opprimée. L'ange du sommeil n'a point voulu prêter l'oreille aux prières de Galérius : il l'a laissé en proie à l'ange exterminateur. Le vin de la colère de Dieu, en pénétrant dans les entrailles du persécuteur des fidèles, a fait éclater un mal caché, fruit de l'intempérance et de la débauche. Depuis la ceinture jusqu'à la tête, Galérius n'est plus qu'un squelette recouvert d'une peau livide, enfoncée entre des ossements ; le bas de son corps est enflé comme une outre, et ses pieds n'ont plus de forme. Lorsqu'au bord d'un vivier couvert de roseaux et de glaïeuls un serpent s'est attaché aux flancs d'un taureau, l'animal se débat dans les nœuds du reptile : il frappe l'air de sa corne ; mais bientôt, dompté par le venin, il tombe et se roule en mugissant : ainsi s'agit et rugit Galérius. La gangrène dévore ses intestins. Pour attirer au dehors les vers qui rongent ce maître du monde, on livre à ses plaies affamées des animaux nouvellement égorgés. On invoque Apollon, Eeulape, Hygie : vaines idoles qui ne peuvent se défendre elles-mêmes des vers qui leur percent le cœur ! Galérius fait trancher la tête aux médecins qui ne trouvent point de remèdes à ses souffrances.

« Prince, lui dit l'un d'entre eux, élevé secrètement dans la foi des chrétiens, cette maladie est au-dessus de notre art : il faut remonter

« Tu te fais bien attendre.

— « Compagnon, répondit Eudore en souriant, je marchais aussi vite que vous à l'ennemi; mais aujourd'hui, vous le voyez, je suis blessé. »

On lui attacha sur la poitrine une feuille de papyrus, portant ces deux mots :

« EUDORE CHRÉTIEN. »

Le peuple le chargeait d'opprobres.

« Où est maintenant son Dieu? disaient-ils. Que lui a servi de préférer son culte à la vie! Nous verrons s'il ressuscitera avec son Christ, ou si le Christ sera assez puissant pour l'arracher de nos mains. »

Et cette foule cruelle rendait mille louanges à ses dieux, et elle se réjouissait de la vengeance qu'elle tirait des ennemis de leurs autels.

Le prince des ténèbres et ses anges, répandus sur la terre et dans les airs, s'enivraient d'orgueil et de joie; ils se croyaient prêts à triompher de la croix, et la croix allait les précipiter dans l'abîme. Ils excitaient les fureurs des païens contre le nouvel apôtre : on lui lançait des pierres, on jetait sous ses pieds blessés des débris de vases et des cailloux; on le traitait comme s'il eût été lui-même le Christ pour lequel ces infortunés avaient tant d'horreur. Il s'avancait lentement du pied du Capitole à l'amphithéâtre, en suivant la voie Sacrée. Au temple de Jupiter Stator, aux Rostres, à l'arc de Titus, partout où se présentait quelque simulacre des dieux, les hurlements de la foule redoublaient : on voulait contraindre le martyr à s'incliner devant les idoles.

« Est-ce un vainqueur à saluer le vaincu? disait Eudore. Encore quelques instants, et vous jugerez de ma victoire. O Rome, j'aperçois un prince qui met son diadème aux pieds de Jésus-Christ. Le temple des esprits de ténèbres est fermé, ses portes ne s'ouvriront plus, et des verrous d'airain en défendront l'entrée aux siècles à venir!

— « Il nous prédit des malheurs, s'écrie le peuple : écrasons, déchirons cet impie. »

Les prétoriens peuvant à peine défendre le prophète martyr de la rage de ces idolâtres.

« Laissez-les faire, dit Eudore. C'est ainsi qu'ils ont souvent traité leurs empereurs; mais vous ne serez point obligés d'employer la pointe de vos épées pour me forcer à lever la tête. »

On avait brisé toutes les statues triomphales d'Eudore. Une seule était restée, et elle se trouva sur le passage du martyr; un soldat, ému de ce singulier hasard, baissa son casque pour cacher l'attendrissement de son visage. Eudore l'aperçut et lui dit :

« Ami, pourquoi pleurez-vous ma gloire? C'est aujourd'hui que je triomphe! Méritez les mêmes honneurs! »

Ces paroles frappèrent le soldat, et quelques jours après il embrassa la religion chrétienne.

Eudore parvient ainsi jusqu'à l'amphithéâtre, comme un noble coursier, percé d'un javelot sur le champ de bataille, s'avance encore au combat sans paraître sentir sa blessure mortelle.

Mais tous ceux qui pressaient le confesseur n'étaient pas des ennemis: un grand nombre étaient des fidèles qui cherchaient à toucher le vêtement du martyr, des vieillards qui recueillaient ses paroles, des prêtres qui lui donnaient l'absolution du milieu de la foule, des jeunes gens, des femmes qui criaient :

« Nous demandons à mourir avec lui. »

Le confesseur calmait d'un mot, d'un geste, d'un regard, ces élans de la vertu, et ne paraissait occupé que du péril de ses frères. L'enfer l'attendait à la porte de l'arène pour lui livrer un dernier assaut. Les gladiateurs, selon l'usage, voulurent revêtir le chrétien d'une robe des prêtres de Saturne.

« Je ne mourrai point, s'écrie Eudore, dans le déguisement d'un lâche déserteur, et sous les couleurs de l'idolâtrie: je déchirerai plutôt de mes mains l'appareil de mes blessures. J'appartiens au peuple romain et à César: si vous les privez par ma mort du combat que je leur dois, vous en répondrez sur votre tête. »

Intimidés par cette menace, les gladiateurs ouvrirent les portes de l'amphithéâtre, et le martyr entra seul dans l'arène.

Aussitôt un cri universel, des applaudissements furieux, prolongés depuis le faite jusqu'à la base de l'édifice, en font mugir les échos. Les lions, et toutes les bêtes renfermées dans les cavernes, répondent dignement aux éclats de cette joie féroce: le peuple lui-même tremble d'épouvante; le martyr seul n'est point effrayé. Tout à coup il se souvient du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu. Il rougit de ses erreurs passées: il remercie Dieu, qui l'a reçu dans sa miséricorde, et l'a conduit, par un merveilleux conseil, à une fin si glorieuse. Il songe avec attendrissement à son père, à ses sœurs, à sa patrie; il recommande à l'Éternel Démodocus et Cymodocée: ce fut sa dernière pensée de la terre, il tourne son esprit et son cœur uniquement vers le ciel.

L'empereur n'était point encore arrivé, et l'intendant des jeux n'avait pas donné le signal. Le martyr blessé demande au peuple la permission de s'asseoir sur l'arène, afin de mieux conserver ses forces; le peuple y consent, dans l'espoir de voir un plus long combat. Le jeune homme,

aux hommes. Satan, demeuré seul, essaye en vain de résister au guerrier céleste : la force lui est subitement ôtée ; il sent que son sceptre est brisé et sa puissance détruite. Précédé de ses légions éperdues, il se plonge avec un affreux rugissement dans le puits de l'abîme. Les chaînes vivantes tombent avec lui, l'embrassent et le lient sur un rocher enflammé au centre de l'enfer.

Le fils de Lathénès entend dans les airs des concerts ineffables, et les sons lointains de mille harpes d'or, mêlés à des voix mélodieuses. Il lève la tête, et voit l'armée des martyrs renversant dans Rome les autels des faux dieux, et sapant les fondements de leurs temples parmi des tourbillons de poussière. Une échelle merveilleuse descend d'une nne jusqu'aux pieds d'Eudore. Cette échelle était de jaspe, d'hyacinthe, de saphirs et d'émeraudes, comme les fondements de la Jérusalem céleste. Le martyr contemple la vision de splendeur, et appelle par ses soupirs l'instant où il pourra suivre ce chemin du ciel.

Et pourtant ce n'est pas là toute la gloire que le Dieu de Jacob réserve à son peuple. Il entretient encore dans le cœur d'une faible femme les plus nobles et les plus généreux desseins. Quand l'allouette matinale attend sur des guérets nouveaux le retour de la lumière, aussitôt que le jour naissant a blanchi les bords des nuages, elle quitte la terre, et fait entendre en montant dans les airs un hymne qui charme le voyageur : ainsi la vigilante Cymodocée veille attentivement à la première clarté de l'aube, pour aller chanter dans le ciel des cantiques qui raviront Israël. Un rayon de l'aurore parvient jusqu'à la jeune chrétienne, à travers le laurier de Virgile. Aussitôt elle se lève en silence, et reprend le vêtement du martyr, qu'elle avait en soin de garder. Le prêtre d'Homère goûtait encore le sommeil que l'ange avait répandu sur ses yeux. Cymodocée s'approche doucement, et se met à genoux au bord du lit de Démocus. Elle contemple son père en versant des larmes muettes ; elle écoute la respiration paisible du vieillard ; elle songe à son affreux réveil ; elle peut à peine étouffer les sanglots de la piété filiale. Soudain elle rappelle son courage, ou plutôt son amour et sa foi : elle s'échappe furtivement, comme la nouvelle épouse à Sparte se dérobaît aux regards de sa mère pour aller jouir des embrassements de son époux.

Dorothee n'avait point passé la nuit dans la maison de Virgile ; les chrétiens ne s'endormaient point ainsi la veille de la mort de leurs frères ; accompagné de tous ses serviteurs, il s'était rendu à l'amphithéâtre avec Zacharie. Déguisés, au milieu de la foule, ils attendaient le combat du martyr, afin de dérober ensuite le corps glorieux, et de lui donner la sépulture : ainsi une troupe de colombes, près d'une ferme où

reinte : Cymodocée s'élance comme une flèche légère, et va tomber dans les bras de son époux.

Cent mille spectateurs se lèvent sur les gradins de l'amphithéâtre, et s'agitent en tumulte. On se penche en avant, on regarde dans l'arène, on se demande quelle est cette femme qui vient de se jeter dans les bras du chrétien. Ceux-ci disaient :

« C'est son épouse, c'est une chrétienne qui va mourir : elle porte la robe des condamnés. »

Ceux-là :

« C'est l'esclave d'Héroclès, nous la reconnaissons ; c'est cette Grecque qui s'est déclarée ennemie des dieux lorsque nous voulions la sauver. »

Quelques voix timides :

« Elle est si jeune et si belle ! »

Mais la multitude :

« Eh bien ! qu'elle soit livré aux bêtes, avant de multiplier dans l'empire la race des impies ! »

L'horreur, le ravissement, une affreuse douleur, une joie inouïe, ôtaient la parole au martyr : il pressait Cymodocée sur son cœur ; il aurait voulu la repousser ; il sentait que chaque minute écoulée amenait la fin d'une vie pour laquelle il eût donné un million de fois la sienne. A la fin il s'écrie, en versant des torrents de pleurs :

« O Cymodocée, que venez-vous faire ici ? Dieu ! est-ce dans ce moment que je devais jamais vous voir ! Quel charme ou quel malheur vous a conduite sur ce champ de carnage ? Pourquoi venez-vous ébranler ma foi ? Comment pourrai-je vous voir mourir ?

— « Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots, pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos livres saints : « La femme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son époux. » J'ai quitté mon père, je me suis dérobée à son amour pendant son sommeil ; je viens demander votre grâce à Galérius, ou partager votre sort. »

Cymodocée aperçoit le visage pâle d'Endore, ses blessures couvertes d'un vain appareil : elle jette un cri, et, dans un saint transport, elle baise les pieds du martyr, et les plaies sacrées de ses bras et de sa poitrine. Qui pourrait exprimer les sentiments d'Endore, lorsqu'il sent ces lèvres pures presser son corps défiguré ? Qui pourrait dire l'inconcevable charme de ces premières caresses d'une femme aimée, ressenties à travers les plaies du martyre ? Tout à coup le ciel inspire le confesseur ; sa tête paraît rayonnante, et son visage resplendissant de la gloire de Dieu ; il tire de son doigt un anneau, et le trempant dans le sang de ses blessures :

« Je ne m'oppose plus à vos desseins, dit-il à Cymodocée : je ne puis vouloir vous ravir plus longtemps une couronne que vous recherchez avec tant de courage. Si j'en crois la voix secrète qui parle à mon cœur, votre mission sur cette terre est finie : votre père n'a plus besoin de vos secours ; Dieu s'est chargé du soin de ce vieillard : il va connaître la vraie lumière, et bientôt il rejoindra ses enfants dans ces demeures où rien ne pourra plus les lui ravir. O Cymodocée, je vous l'avais prédit, nous serons unis ; il faut que nous mourrions époux. C'est ici l'autel, l'église, le lit nuptial. Voyez cette pompe qui nous environne, ces parfums qui tombent sur nos têtes. Levez les yeux, et contemplez au ciel avec les regards de la foi cette pompe bien autrement belle. Rendons légitimes les embrassements éternels qui vont suivre notre martyre : prenez cet anneau, et devenez mon épouse. »

Le couple angélique tombe à genoux au milieu de l'arène ; Eudoro met l'anneau trempé de son sang au doigt de Cymodocée.

« Servante de Jésus-Christ, s'écrie-t-il, recevez ma foi. Vous êtes aimable comme Rachel, sage comme Rébecca, fidèle comme Sara, sans avoir eu sa longue vie. Croissons, multiplions pour l'éternité, remplissons le ciel de nos vertus. »

A l'instant le ciel, ouvert, célèbre ces noces sublimes : les anges entonnent le cantique de l'épouse ; la mère d'Endore présente à Dieu ses enfants unis, qui vont bientôt paraître au pied du trône éternel ; les vierges martyres tressent la couronne nuptiale de Cymodocée ; Jésus-Christ bénit le couple bienheureux, et l'Esprit-Saint lui fait le don d'un intarissable amour.

Cependant la foule, qui voyait les deux chrétiens à genoux, croyait qu'ils lui demandaient la vie. Tournant aussitôt le pouce vers eux, comme dans les combats de gladiateurs, elle repoussait leur prière par ce signe, et les condamnait à mort ! Le peuple romain, que ses nobles privilèges avaient fait surnommer le peuple-roi, avait depuis longtemps perdu son indépendance : il n'était resté le maître absolu que dans la direction de ses plaisirs ; et, comme on se servait de ces mêmes plaisirs pour l'enchaîner et le corrompre, il ne possédait en effet que la souveraineté de son esclavage. Le gladiateur des portiques vint dans ce moment recevoir les ordres du peuple sur le sort de Cymodocée.

« Peuple libre et puissant, dit-il, cette chrétienne est entrée hors de son rang dans l'arène ; elle était condamnée à mourir avec le reste des impies, après le combat de leur chef ; elle s'est échappée de la prison. Égarée dans Rome, son mauvais génie, ou plutôt le génie de l'empire, l'a ramenée à l'amphithéâtre. »

Le peuple cria d'une commune voix :

tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cynodécée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse ; ses paupières se ferment ; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée. Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait brisé le cou d'ivoire de la fille d'Honière. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cynodécée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur ; elle rend au ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les Grâces : elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix où les enfants d'Aaron offraient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau.

Les époux martyrs avaient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin ; la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu ; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements ; toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disait :

« LES DIEUX S'EN VONT. »

La foule éperdue quitte les jeux. Galérius, rentré dans son palais, s'abandonne aux plus noires fureurs ; il ordonne qu'on livre au glaive les illustres compagnons d'Eudore. Constantin paraît aux portes de Rome. Galérius succombe aux horreurs de son mal : il expire en blasphémant l'Eternel. En vain un nouveau tyran s'empare du pouvoir suprême : Dieu tonne du haut du ciel ; le signe du salut brille ; Constantin frappe ; Maxence est précipité dans le Tibre. Le vainqueur entre dans la cité reine du monde : les ennemis des chrétiens se dispersent. Le prince, ami d'Eudore, s'empresse alors de recueillir les derniers soupirs de Démodocus, que la douleur enlève à la terre, et qui demande le baptême pour aller rejoindre sa fille bien-aimée. Constantin vole aux lieux où l'on avait entassé le corps des victimes : les deux époux conservaient toute leur beauté dans la mort. Par un miracle du ciel, leurs plaies se trouvaient fermées, et l'expression de la paix et du bonheur

REMARQUES SUR LES MARTYRS

SUR LE PREMIER LIVRE

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 9. Muse céleste.

O Musa, tu che di caduehi allori
Non circondi la fronte in Elieona, etc.

(*Gierus. liber.*, canto 1, strof. II.)

II^a.

Page 10. L'Éternel, qui voyait les vertus des chrétiens s'affaiblir dans la prospérité, permit aux démons de susciter une persécution nouvelle.

Eusèbe a donné la même raison de la persécution sous Dioclétien. On peut remarquer, au reste, que cette exposition, fort courte et fort simple, contient absolument tout le sujet.

III^a.

Page 10. Démodocus était le dernier descendant d'une de ces familles Homériques.

J'ai adopté la tradition qui convenait le mieux à mon sujet : on sait d'ailleurs que les Homériques étaient des rhapsodes qui récitaient en public des morceaux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Le nom de Démodocus est emprunté de l'*Odyssée*. Démodocus était un poète aveugle qui chantait aux festins d'Aleinoüs : on croit qu'Homère s'est peint sous la figure de ce favori des Muses. Par la fiction de cette famille d'Homère, j'ai pu faire remonter les mœurs jusqu'aux siècles héroïques sans trop choquer la vraisemblance. Il est assez simple qu'un vieux prêtre d'Homère, dernier descendant de ce poète, poète lui-même, et l'esprit tout rempli de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, ait gardé, pour ainsi dire, les mœurs de sa famille. On voit dans les montagues d'Écosse des clans ou tribus qui, depuis des siècles, conservent la langue, le vêtement et les usages de leurs pères. Sans le secours de cette fiction, peut-être assez heureuse en elle-même, j'aurais perdu le charme et les grands traits de la mythologie d'Homère. On m'aurait alors reproché, très-justement, d'avoir opposé les mœurs chrétiennes dans toute leur jeunesse et toute leur beauté, aux mœurs païennes dans leur décadence. On voit donc ici une preuve frappante de ma bonne foi, et de la conscience que je mets toujours dans mon travail. Certainement les petits dieux

d'Ovide et les usages de la Grèce idolâtre au quatrième siècle n'auraient pu se soutenir un seul moment auprès de la grandeur du christianisme naissant et du tableau des vertus évangéliques. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que Cymodocée, représentant les beaux-arts de la Grèce, doit sortir de cette famille homérique, et qu'elle va devenir chrétienne pour remettre à la Muse sainte la lyre d'Homère.

IV^e.

Page 10. Du mont Thalée, chéri de Mercure.

Montagne de Crète où Mercure était honoré. Peut-être avait-elle pris son nom de Thalius, compagnon des travaux de Rhadamanthe, et dont les poètes ont fait un géant d'airain, qui combattit les Argonautes, et fut tué par les enchantements de Médée. (Voyez PLATON et APOLLONIUS.)

V^e.

Page 10. Il avait suivi son épouse à Gortynes, ville bâtie par le fils de Rhadamanthe, au bord du Léthé, non loin du platane qui couvrit les amours d'Europe et de Jupiter.

Gortynes, une des cent villes de la Crète. Rhadamanthe est devenu, par l'enchantement des poètes, un des juges des enfers. Le Léthé, petite rivière de Crète, ainsi nommée parce que ce fut sur ses bords qu'Hermione oublia Cadmus. Les Grecs, ayant remarqué le long du Léthé une espèce de platane toujours vert, publièrent que Jupiter avait fait naître ce platane pour cacher ses amours avec Europe. (Voyez les mythologues, les géographes et les voyageurs, entre autres TOURNÉFORT.)

VI^e.

Page 10. Les antres des Dactyles.

Les Dactyles idéens étaient, selon les uns, des prêtres de Cybèle, et, selon les autres, une espèce d'hommes religieux, premiers habitants de la Crète. Ils demeuraient dans les cavernes du mont Ida. (Voyez SOPHOCLE, STRABON, DIODORE DE SICILE, etc.)

VII^e.

Page 10. Épicharis alla visiter ses troupeaux sur le mont Ida. Saisie tout à coup des douleurs maternelles, elle mit au jour Cymodocée.

Συμεινον ἐν ποτὶ μῆτερ,
Ἰδαίην κρυψον, παρ' ὄχθρας Σιδώνος
Γέναι', ἐπεὶ ῥα τοιούτων ἄμ' ἴσμεν ὅλην Μῆρδα.
(*Iliad.*, liv. iv, v. 474.)

VIII^e.

Page 10. Dans le bois sacré où les trois vieillards de Platon s'étaient assis pour discourir sur les lois.

Allusion à la belle scène qui commence le dialogue sur les lois. « Clinéas : En avançant, nous trouverons dans les bois consacrés à Jupiter des cyprès d'une hauteur et d'une beauté admirables, et des prairies où nous pourrions nous asseoir et nous délasser. » (*Lois de Platon*, liv. i^{re}, trad. de M. Grou.)

IX^e.

Page 11. De regarder avec un sourire mêlé de larmes cet astre charmant, etc.
Sourire mêlé de larmes. Andromaque regarde ainsi Astyanax :

Ἀστυνὸν γελῶντα.
(*Iliad.*, liv. vi, v. 484.)

C'est encore Homère qui compare Astyanax à un bel astre :

... Ἀλὶγκλον ἀστὴρ καλῶς.

(*Iliad.*, liv. vi, v. 401.)

X^e.

Page 11. Or, dans ce temps-là, les habitants de la Messénie faisaient élever un temple à Homère.

Presque toutes les villes qui se disputaient la gloire d'avoir donné naissance à Homère lui élevèrent des temples. Ptolémée Philopator lui en bâtit un magnifique ; Chio célébrait des jeux en l'honneur du plus grand des poètes ; Argos invoquait Apollon et Homère, etc.

XI^e.

Page 11. Poussé par un vent favorable, son vaisseau découvre bientôt le promontoire du Ténare, et suivant les côtes d'Oëtylos, de Thalames et de Leuctres, il vient jeter l'ancre à l'ombre du bois Chœrius.

Le Ténare, aujourd'hui le cap Matapan, dernier promontoire de la Laconie. On y voyait un temple de Neptune et un soupirail qui conduisait aux enfers. Oëtylos, Thalames, Leuctres, etc., villes situées le long des côtes de la Laconie, au revers du mont Taygète, dans le golfe de Messénie. (Voyez PAUSANIAS, *in Messen.*) Ces villes n'ont rien de remarquable. D'Anville veut trouver Oëtylos dans Betylo : peut-être Thalames est-il Calamate, quoiqu'il soit plus probable que la Calamate moderne est la Calamé des anciens. Il ne faut pas confondre la Leuctres du golfe de Messénie avec la Leuctres de l'Arcadie, et surtout avec la Leuctres célèbre par la victoire d'Épaminondas.

XII^e.

Page 11. On y voyait le poëte représenté sous la figure d'un grand fleuve où d'autres fleuves venaient remplir leurs urnes.

Cet ingénieux emblème fut trouvé par l'antiquité, et c'est ce qui a fait dire à Longin, en parlant des imitations de Platon : « Il a puisé dans Homère comme dans une vive source dont il a détourné une infinité de ruisseaux. » (*Traité du sublime*, chap. xi, traduit. de Boileau.) Que je serais heureux si j'avais puisé à mon tour quelques gouttes d'eau dans cette vive source !

XIII^e.

Page 11. Le temple dominait la ville d'Épaminondas.

C'est Messène. Elle fut bâtie par le général thébain après qu'il eut battu les Spartiates et rappelé les Messéniens dans leur patrie. Pellegrius ne parle point de Messène. L'abbé Fourmont la visita vers l'an 1734, et compta trente-huit tours encore debout.

Je voyais ces ruines à ma gauche en traversant la Messénie pour me rendre à Tripolizza, au pied du Ménale, dans le vallon de Tégée. M. de Pouqueville, venant de Navarin (l'ancienne Pylos), et faisant à peu près la même route que moi, dut laisser ces mêmes ruines à sa droite. (Voyez PAUSANIAS, *in Messen.* ; *Voyage du jeune Anacharsis* ; PELLEGRIUS, *Voyage au royaume de Morée* ; POUCQUEVILLE, *Voyage en Morée*.)

XIV^e.

Page 11. L'oracle avait ordonné de creuser les fondements de l'édifice au même lieu qu'Aristomène avait choisi pour enterrer l'urne d'airain à laquelle le sort de sa patrie était attaché.

Tout le monde connaît les fameuses guerres des Spartiates et des Messéniens. Ceux-ci, au moment d'être subjugués, eurent recours à la religion.

« On gardait, dit Pausanias, un monument auquel était attaché le salut des Messéniens.

« Si les Messéniens perdaient ce monument sacré, ils seraient entièrement détruits ; si, au contraire, ils le conservaient, ils se relèveraient un jour de leur ruine... Aristomène enleva pendant la nuit ce monument, et l'enterra dans l'endroit le plus désert du mont « Ithome. »

Ce monument était une urne de bronze qui renfermait des lames de plomb sur lesquelles était gravé tout ce qui avait rapport au culte des grandes déesses. Epaminondas retrouva cette urne, rappela les Messéniens fugitifs, et bâtit Messène.

XV^e.

Page 11. Les flots de l'Amphise, du Parnysus et du Balyra, où l'aveugle Thamyris laissa tomber sa lyre.

Le Parnysus passait pour le plus grand fleuve du Péloponèse. J'ai échoué dans son embouchure avec une barque qui ne tirait que quelques pouces d'eau. L'Amphise, selon Pausanias, se jette dans le Balyra. Le poète Thamyris ayant osé défier les Muses dans l'art des chants, fut vaincu. Les Muses le privèrent de la vue, et il jeta de dépit, ou laissa tomber (selon d'autres auteurs), sa lyre dans le Balyra. Platon veut que l'âme de Thamyris soit passée dans le corps du rossignol. (Voyez aussi Homère, dans l'*Iliade*.)

XVI^e.

Page 11. Le laurier-rose et l'arbuste aimé de Junon.

C'est le gattilier ou l'agnus-castus. A Samos, cet arbrisseau était consacré, et l'on prétendait que Junon était née sous son ombrage. J'ai nommé surtout ces deux arbrisseaux, parce que je les ai trouvés à chaque pas dans la Grèce.

XVII^e.

Page 11. Andanies témoin des pleurs de Mérope, Tricca qui vit naître Esculape ; Générie qui conserve le tombeau de Machaon, Phères, où le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal aux amants de Pénélope, et Stényclare retentissant des chants de Tyrtée.

« Chresphonte, dit Pausanias, épousa Mérope... Les anciens rois de Messénie faisaient leur résidence à Andanies. » La belle tragédie de Voltaire a fait connaître Mérope à tous les lecteurs.

« Selon les Messéniens, dit encore Pausanias, Esculape était né à Tricca, village de Messénie. » Il y a d'autres traditions sur Esculape : j'ai suivi celle qui convenait à mon sujet.

« On voit à Générie, dit toujours Pausanias, le tombeau de Machaon. »

Phères, où le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal.

Voici le passage d'Homère :

« Cet arc était un don d'Iphitus, fils d'Euryte, semblable aux immortels. Iphite était venu dans la Messénie ; il rencontra Ulysse dans la maison du généreux Orsiloque. » (*Odyss.*, liv. xxi.)

D'après cela j'ai cru pouvoir placer la circonstance du don de l'arc à Phères, puisque Orsiloque demeurait à Phères, d'après le témoignage de Pausanias et d'Homère lui-même.

Et Stényclare retentissant des chants de Tyrtée.

J'ai lu Stényclare, au lieu de Stényclère, pour l'oreille. On sait que dans les guerres de Messénie les Lacédémoniens demandèrent un général aux Athéniens, et que ceux-ci leur envoyèrent Tyrtée, maître d'école laid et boiteux. Les ennemis se rencontrèrent dans la plaine de Stényclare, à un endroit appelé le monument du Sanglier. Tyrtée était présent à l'action, et encourageait les Lacédémoniens par des espèces d'éloges guerriers que toute l'antiquité a louées comme sublimes. Il nous reste quelques fragments des poésies de Tyrtée, dans la collection des petits poètes grecs. (*Poët. Græc. min.*, p. 321.)

XXXIV*.

Page 15. Ces retraites enchantées, où les anciens avaient placé le berceau de Lycurge et celui de Jupiter.

On sait que Jupiter fut élevé en Crète, sur le mont Ida; mais une autre tradition voulait qu'il eût été nourri sur le mont Ithome. (Pausanias, in Messen.) J'ai suivi cette tradition.

XXXV*.

Page 15. De Cybèle descendue dans les bois d'Oëchalie.

Oëchalie, en Messénie, était consacrée par les mystères des grandes déesses.

XXXVI*.

Page 15. Les hauteurs de Thuria.

A six stades de la mer, vous trouverez Phères; ensuite, quatre-vingts stades plus haut, dans les terres, est la ville de Thurin. Homère la nomme Anthée. (Pausanias, in Messen., cap. xxi.) *Æpeia nunc Thuria vocatur*, » dit Strabon : « vox Celsam significat, quod nomen inde habet, quod in sublimi colle est sita. » (Lib. viii.)

XXXVII*.

Page 15. Le labyrinthe, dont la danse des jeunes Crétoises imitait encore les détours.

On croit que la danse crétoise, connue sous le nom d'Ariadne, était une imitation des circuits du Labyrinthe. Homère la place sur le bouclier d'Achille.

XXXVIII*.

Page 15. Une source d'eau vive, environnée de hauts peupliers.

Ἄμφι δ' ἄρ' στήθεσιν ὑδατομεγέλης ἦν ἄλος,
 Πάντοισι πνεύσσειρος, κατὰ δὲ ψυχρὸν ῥέιν ὕδωρ
 Ὑφόθεν ἐκ πύργου βωγὸς δ' ἐρύπειρε τίτυκτό
 Νυμφαίων, ὅθι πάντες ἐπιρρίψ' σπον ἔδεται.
 (Odysse., liv. xvii, v. 208.)

XXXIX*.

Page 16. Tel un successeur d'Apelles a représenté le sommeil d'Endymion.

Il était bien juste que je rendisse ce faible hommage à l'admirable tableau d'Atala au tombeau. Malheureusement je n'ai pas l'art de M. Girodet, et tandis qu'il embellit ses peintures, j'ai bien peur de gâter les siennes. Au reste, ce tableau du sommeil d'Endore n'est pas tout à fait semblable au tableau du sommeil d'Endymion, par M. Girodet. J'ai pris quelques détails du bas-relief qu'on voit au Capitole, et qui représente le même sujet.

XL*.

Page 16. Et jamais ma mère, déjà tombée sous vos coups, ne fut orgueilleuse de ma naissance!

Allusion à l'aventure de Niobé.

XLI*.

Page 16. Comment! dit Cymodocée... est-ce que tu n'es pas le chasseur Endymion?

Cette rencontre d'Endore et de Cymodocée a para généralement faire plaisir. Ceux qui

XLVI*.

Page 48. Les cruelles Ilithyes.

Déesces, filles de Junon. Elles présidaient aux accouchements. Euryméduse les appella cruelles, parce qu'Épicharis mourut en donnant le jour à Cymodocée. Diane est invoquée dans Horace sous le nom d'Ilithye :

Rite maturos aperire partus
Lenis Ilithya, tuere matres. (Hor., Carm. Sec.)

XLVII*.

Page 48. Je te balançais sur mes genoux ; tu ne voulais prendre de nourriture que de ma main.

Phœnix dit à peu près la même chose à Achille, et avec encore plus de naïveté.

Οὐτ' ἐς θάϊτ' ἵηται, οὐτ' ἐν μηγύροισι πάσασ' αἰ,
Πρ' ὧ γ' ἔτι δὲ σ' ἐπ' ἱμάσιν ἐγὼ γαίνασσι καθίσουσ,
Οὔ ποτ' ἄσσαιμι προσημῶν καὶ οἶνον ἐπισχών.
Πολλὰ μοι κατήθυσας ἐπὶ σταθίῳσι χιτῶνα
Οἶνον, ἀποδύζων ἐν κατείῳσι ἀλιγνέῳ.
(Iliad., liv. ix, v. 487.)

XLVIII*.

Page 48. Il part comme un aigle.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἄσπετον γλαυκῶπις Ἀθήνη,
Φέρον ἰεδομένην.
(Odys., liv. iii, v. 371.)

XLIX*.

Page 48. Elle détourna la tête, dans la crainte de voir le dieu et de mourir.

On croyait que la manifestation subite de la divinité donnait la mort. (Voyez une note de madame Dacier sur un passage du xvi^e liv. de l'*Odyssée*.)

L*.

Page 48. Et passant les fontaines d'Arsinoé et de Clepsydra.

« On y voit (sur le mont Rhomé) une fontaine nommée Arsinoé : elle reçoit l'eau d'une autre fontaine appelée Clepsydra. » (Pausanias, in *Messen.*, cap. xxi.)

LI*.

Page 49. Ce père malheureux était assis à terre, près du foyer ; la tête couverte d'un pan de sa robe, il arrosait les cendres de ses pleurs.

Tout le monde sait que les suppliants et les malheureux s'asseyaient au foyer parmi les cendres. (Voyez l'*Odyssée*, liv. xvi ; et Plutarque, dans la *Vie de Thémistocle*.)

LII*.

Page 49. Tels sont les cris dont retentit le nid des oiseaux lorsque la mère apporte la nourriture à ses petits.

On a critiqué cette comparaison : on a dit que la douleur ou la joie morale ne pouvait jamais être comparée au mouvement de la douleur ou des besoins physiques. S'il en était ainsi, il faudrait renoncer à toute comparaison, et même à toute poésie ; car les comparaisons et la poésie consistent surtout à transporter, pour ainsi dire, le physique dans le

dans la Grèce les poëmes d'Homère, qu'il avait trouvés chez les descendants de Créophyle. (Voyez la *Vie d'Homère*, traduit. de M. Larcher.)

LXVII^e.

Page 21. Les Grâces décentes.

Gratie decentes. (Hes., lib. 1, od. iv.)

LXVIII^e.

Page 21. Le voile blanc des Muses qui brillait comme le soleil, et qui était placé sous tous les autres dans une cassette odorante.

Τὸν ἐν' αὐραμένην ἑκάστῃ γὰρ ὄσον Ἀθήνη,
Ὅς καλλίστος ἔσθ' ἀνὰ Μοῦσας ἐὼς μίγνεται,
Ἀστὴρ δ' ὡς ἀπὸ λαμπρῶν ἔκαστο θεῶν νείκετος ἄλλων.
(Hesod., lib. vi, v. 293.)

LXIX^e.

Page 21. Il portait sur sa tête une couronne de papyrus.

C'était la couronne des poëtes.

LXX^e.

Page 32. Les dieux voulurent naître parmi les Egyptiens, parce qu'ils sont les plus reconnaissans des hommes.

C'est Platon qui le dit. Les Egyptiens avaient une loi contre l'ingratitude. Cette loi s'est perdue.

SUR LE DEUXIÈME LIVRE.

Ce second livre des *Martyrs* n'a éprouvé aucune critique; il a été lué généralement par tous les censeurs. J'ai pourtant vu des personnes de goût qui préféreroient le premier pour les souvenirs de l'antiquité. Il est certain que le premier livre m'a coûté plus de peine, et je l'ai revu plus souvent et plus longtemps.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 22. A l'heure où le magistrat fatigué quitte avec joie son tribunal pour aller prendre son repas.

.... Ἦμος δ' ἐπὶ θέρπον ἀνὴρ ἀγοράζων ἀνίστη,
Ἐβλινεν νεῖκεα πολλὰ δὲ δεικνυμένους αἰζηῶν.
(Odys., lib. xii, v. 439.)

1^{re}.

Page 22. Viut se reposer à Phigalée, célèbre par le dévouement des Oresthaïens.

Phigalée, ville de l'Arcadie, bâtie sur un rocher, et traversée par un ruisseau nommé

Noire, était dans cette montagne. Cérès, pleurant l'enlèvement de Proserpine, prit une robe noire et se cacha pour pleurer dans la grotte du mont Elaïus. Les fruits et les moissons périssaient, les hommes mouraient de faim, les dieux ne savaient ce qu'était devenue la déesse. Pan, en chassant sur les montagnes d'Arcadie, retrouva enfin Cérès. Il en avertit Jupiter. Jupiter envoya les Parques à Cérès, et ces divinités inexorables fléchirent, par leurs prières, le courroux de Cérès : elle rendit les moissons aux hommes. (PAUSANIAS, lib. viii, in *Arcad.*, cap. xlii.)

X*.

Page 23. Les voyageurs traversent l'Alphée au-dessous du confluent du Gorthynius, et descendent jusqu'aux eaux limpides du Ladon.

Il n'est point de lecteur qui n'ait entendu parler de l'Alphée et du Ladon : de l'Alphée, à cause de ses amours avec Aréthuse, et de son passage à Olympe; et du Ladon, à cause de la beauté de ses eaux.

J'ai traversé, au mois d'août 1806, une des sources de l'Alphée, entre Léontari, Tripolizza et Nilitra : cette source était tarie.

« Le Gorthynius, dit Pausanias, est de tous les fleuves celui dont les eaux sont les plus fraîches. » (Liv. viii, chap. xxviii.)

Démodocus venant de Phigalée, et descendant l'Alphée, devait rencontrer d'abord le Gorthynius, et puis le Ladon.

XI*.

Page 23. Là se présente une tombe antique, que les nymphes des montagnes avaient environnée d'ornemens.

Ἡδ' ἐνὶ σῶμ' ἔχοντο περὶ δὲ πτερίδας ἱστῆσαν
 Νύμφαι ὑπερτάδες.

(*Iliad.*, liv. vi, v. 419.)

XII*

Page 23. C'était celle de cet Arcadien pauvre et vertueux, d'Aglaüs de Psophis.

« On nous montra un petit champ et une petite chaumière : c'est là que vivait, il y a quelques siècles, un citoyen pauvre et vertueux; il se nommait Aglaüs. Sans crainte, sans désirs, ignoré des hommes, ignorant ce qui se passait parmi eux, il cultivait paisiblement son petit domaine, dont il n'avait jamais passé les limites. Il était parvenu à une extrême vieillesse, lorsque des ambassadeurs du puissant roi de Lydie, Gygès ou Crésus, furent chargés de demander à l'oracle de Delphes s'il existait sur la terre entière un mortel plus heureux que ce prince. La Pythie répondit : Aglaüs de Psophis. » (*Voyage d'Anacharsis*, Ancasur.) On voit que je n'ai point suivi ce récit. J'ai disposé à mon gré de la tombe de Psophis : c'était celle d'un homme heureux et sage; elle m'a paru bien placée à l'entrée de l'héritage de Lasthénès.

XIII*.

Page 23. La robe dont cet homme était vêtu ne différait de celle des philosophes grecs que parce qu'elle était d'une étoffe blanche assez commune.

Il est inutile d'étaler ici une vaine érudition, et de citer les Pères et les écrivains de l'Histoire ecclésiastique, Eusèbe, Socrate, Zonare, etc. : une autorité aussi fidèle qu'agréable nous suffira pour les mœurs des chrétiens; c'est celle de Fleury :

« Les chrétiens rejetaient les habits de couleur trop éclatante; mais saint Clément d'Alexandrie recommandait le blanc comme symbole de pureté.
 « Tout l'extérieur des chrétiens était sévère et négligé, au moins simple et sérieux. Quel-

« quesi-uns quittaient l'habit ordinaire pour prendre celui des philosophes, comme Tertul-
« lieu et saint Héraclas, disciples d'Origène. » (FLEXAY, *Mœurs des Chrétiens*.)

XIV^e.

Page 24. Mercure ne vint pas plus heureusement à la rencontre de Priam.

(Voyez l'*Iliade*, liv. XXIV.)

XV^e.

Page 24. Ce palais appartient à Hiéroclès.

Ceci n'est point une phrase jetée au hasard. J'ai lâché, autant que je l'ai pu, de ne faire entrer dans ma composition rien d'inutile. Ce palais deviendra le théâtre d'une des scènes de l'action.

XVI^e.

Page 24. En arrivant au milieu des moissonneurs, l'inconnu s'écria : « Le Seigneur soit avec vous ! »

« Et ecce, ipse veniebat de Bethleem, dixitque messoribus : Dominus vobiscum. Qui
« responderunt ei : Benedicat tibi Dominus. » (RUTH., cap. II, v. 4.)

XVII^e.

Page 24. Des glaneuses les suivaient en cueillant les nombreux épis, etc.

« Præcepit autem Booz pueris suis, dicens : Et de vestris quoque manipulis projicite
« de industria, et remanere permittite, ut absque rubore colligat. » (RUTH., cap. II,
v. 15, 16.)

XVIII^e.

Page 25. Qui triompha de Carrausius.

On verra, dans le récit et dans les notes du récit, quel était ce Carrausius.

XIX^e.

Page 25. Méléagre était moins beau que toi lorsqu'il charma les yeux d'Atalante.

Homère a, sur Méléagre, une tradition différente de celle des autres poètes. Je ne fais ici d'allusion qu'à la dernière. Méléagre était un jeune héros qui donna la hure du sanglier de Calydon à Atalante, fille de Jasius, roi d'Arcadie. Sa mère Althée le fit mourir en jetant au feu le tison auquel sa vie était attachée. Il ne faut pas confondre cette Atalante avec celle qui fut vaincue par Hippomène. Stace a donné un fils à Atalante, qui suivit les sept chefs au siège de Thèbes. (*Thebaïde*, liv. IV.)

XX^e.

Page 25. Heureux ton père, heureuse ta mère, mais plus heureuse encore celle qui doit partager ta couche !

Τρισπάρτες μὲν σοὶ γὰρ πατὴρ καὶ μήτηρ γόνιμα,

Τρισπάρτες δὲ καὶ σὺ γαμήσῃς

Κείνος δ' αὖ πρὶν κῆρι μυχάρτατος ἔχονεν ἑλπίαν,

ὅς κ' αὖ τὴν δίδουσι βρίας οἶκόν δ' ἀγαγῇται

(*Odys.*, liv. VI, v. 154-158.)

XXI^e.

Page 25. J'accepterai le présent que vous m'offrez, s'il n'a point servi à vos sacrifices.

Tout ce qui avait servi aux sacrifices des païens était en abomination aux chrétiens.

XXII^e.

Page 25. Je ne me souviens pas d'avoir vu la peinture d'une scène pareille, si ce n'est sur le bouclier d'Achille.

(*Iliade*, liv. xvii.)

XXIII^e.

Page 26. Ces moissonneurs ne sont plus mes esclaves.

Cette religion, contre laquelle on a tant déclamé, a pourtant aboli l'esclavage. Tous les chrétiens primitifs n'affranchirent cependant pas sur-le-champ leurs esclaves; mais Lactance suivait de près près cet esprit évangélique qui a brisé les fers d'une grande partie du genre humain.

XXIV^e.

Page 26. La vérité... mère de la vertu.

On la fait aussi la mère de la justice.

XXV^e.

Page 26. Voyageur, les chrétiens.

Sur ce mot de voyageur opposé à celui d'étranger, qu'il me soit permis de rapporter un passage du *Génie du Christianisme* :

« L'hôte inconnu est un étranger chez Homère, et un voyageur dans la Bible. Quelles différences vues de l'humanité ! Le Grec ne porte qu'une idée politique et locale où l'hébreu attache un sentiment moral et universel. »

XXVI^e.

Page 26. Que Dieu lui rende sept fois la paix !

Tour béniétique. Les Grecs et les Romains disaient *terque quaterque*. On en a vu un exemple dans la note x^e : Τρισημίς.

XXVII^e.

Page 27. Non sur les ailes d'or d'Euripide, mais sur les ailes célestes de Platon.

Plutarque, dans ses *Morales*, parle de ces ailes; mais je crois qu'il faut lire les ailes d'or de Pindare.

XXVIII^e.

Page 27. Dieu m'en a donné la direction; Dieu me l'ôtera peut-être: que son saint nom soit béni !

« Dominus dedit, Dominus abstulit... Sit nomen Domini benedictum ! » (Jos. cap. i, v. 21.)

XXIX^e.

Page 27. Le soleil descendit sur les sommets du Pholoë, etc.

Par l'endroit où la scène est placée, Lactance avait le mont Pholoë à l'occident, un peu vers le nord; Olympie, à l'occident vrai; le Telphusse et le Lycée étaient derrière les spectateurs, vers l'orient, et se coloraient des feux opposés du soleil. Toutes ces descriptions sont exactes; ce ne sont point des noms mis au hasard, sans égard aux positions géographiques. Au reste, le mont Pholoë est une haute montagne d'Arcadie, où Hercule reçut l'hospitalité chez le centaure Pholus, qui donna son nom à la montagne. Telphusse est une montagne, ou plutôt une longue chaîne de terre haute et rocailleuse, où était

placée une ville du même nom. (Voyez Pausanias, lib. vii, in Arcad. cap. xxv.) J'ai déjà parlé ailleurs du Lycée, de l'Alphée et du Ladon.

XXX.

Page 27. On entendit le son d'une cloche.

Ce ne fut que dans le moyen âge que l'on commença à se servir des cloches dans les églises; mais on se servait dans l'antiquité, et surtout en Grèce et à Athènes, de cloches ou de sonnettes pour une foule d'usages domestiques. J'ai donc cru pouvoir appeler les chrétiens grecs à la prière par le son d'une cloche. L'esprit, accoutumé à allier le son des cloches au souvenir du culte chrétien, se prête sans peine à cet anachronisme, si c'en est un.

XXXI.

Page 27. Me préservent les dieux de mépriser les prières.

Tout le monde connaît la belle allégorie des prières, mise par Homère dans la bouche d'Achille. Démodocus détourne le sens des paroles de Lasihénès au profit de la mythologie. Até, le mal ou l'injustice, était sœur des Lites ou des Prières.

XXXII.

Page 27. Seigneur, daignez visiter cette demeure.

Nous sommes aujourd'hui si étrangers aux choses religieuses, que cette prière aura paru toute nouvelle à la plupart des lecteurs : elle est cependant dans tous les livres d'église, à quelques légers changements près. J'ai déjà dit, dans le *Génie du Christianisme*, qu'il n'y avait point d'heures à l'usage du peuple qui ne renfermât des choses sublimes; choses que l'habitude dans les uns et l'impiété dans les autres nous empêchent de sentir.

XXXIII.

Page 28. Le serviteur lava les pieds de Démodocus.

« La première action de l'hospitalité était de laver les pieds aux hôtes... Si l'hôte était dans la pleine communion de l'Eglise, on priait avec lui, et on lui décernait tous les honneurs de la maison : de faire la prière, d'avoir la première place à table, d'instruire la famille... Les chrétiens exerçaient l'hospitalité même envers les infidèles. »

(FLEURY, *Mœurs des Chrétiens*.)

XXXIV.

Page 28. Des mesures de pierre en forme d'autel, ornées de têtes de lion.

J'ai vu de pareilles mesures à Rome, dans le Musée Clémentin.

XXXV.

Page 28. Lasihénès leur ordonne de dresser, dans la salle des agapes, une table, etc.

Les agapes étaient les repas primitifs des chrétiens. Il y en avait de deux sortes : les uns, faits en commun à l'église par tous les fidèles; les autres, dans les demeures particulières.

XXXVI.

Page 28. Nourriture destinée à la famille.

« S'ils mangeaient de la chair (les chrétiens)... c'était plutôt du poisson ou de la volaille que de la grosse viande... Plusieurs donc ne vivaient que de laitage, de fruits ou de légumes. » (FLEURY, *Mœurs des Chrétiens*.)

chant. Elles furent vaincues : les Muses les dépouillèrent de leurs niles et s'en firent des couronnes. On plaça en divers lieux la scène de ce combat.

LIP.

Page 35. Mais à peine avait-il fermé les yeux qu'il eut un songe.

Ce songe est le premier présage du dénouement. Je prie encore une fois les amis de l'art de faire attention à la composition des *Martyrs* : il y a peut-être dans cet ouvrage un travail caché qui n'est pas tout à fait indigne d'être connu.



SUR LE TROISIÈME LIVRE.

Voici le livre le plus critiqué des *Martyrs*. J'ose dire pourtant que si j'ai jamais écrit dans ma vie quelques pages dignes de l'attention du public, elles se trouvent dans ce même livre. Si l'on songe combien les deux premiers sont différents du troisième, et combien le quatrième diffère lui-même des trois premiers, peut-être jugera-t-on que j'aurais mérité d'être traité avec moins d'indulgence. La difficulté du sujet, qui varie sans cesse, n'a point été appréciée. Le tableau complet de l'empire romain, une grande action, des scènes dans un monde souterrain, voilà le fatidique qu'il m'a fallu supporter, sans que le lecteur s'aperçût de la longueur et des dangers du chemin.

Au reste, on a vu comment j'ai rempli les discours des faiblesse dixième dans ce troisième livre. Les notes suivantes prouveront que les choses qu'on m'a faites étaient peu fondées en savoir et en raison.



PREMIÈRE REMARQUE.

Page 36. Les dernières paroles de Cyrille montèrent au trône de l'Éternel. Le Tout-Puissant agréa le sacrifice.

Première transition de l'ouvrage. On a trouvé qu'elle liait naturellement la fin du second livre au commencement du troisième, et pourtant elle amène une scène nouvelle et produit un livre tout entier.

II^e.

Page 36 ...flotte cette immense Cité de Dieu, dont la langue d'un mortel ne saurait raconter les merveilles.

« Raptus est in paradisum; et audivit arcana verba, quæ non licet homini loqui. »
(*Épist.* n^o ad *Corinth.* cap. xii, v. 3.)

« Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. » (*Ps.* lxxxvi, v. 3.)

III^e.

Page 36. L'Éternel en posa lui-même les douze fondements, et l'environna de cette muraille de jaspe que le disciple bien-aimé vit mesurer par l'ange avec une toise d'or.

Il est assez singulier qu'on ait pu croire, ou plutôt qu'on ait feint de croire que j'étais l'inventeur de toutes les *pierreries* que l'on voit dans le troisième livre.

Un auteur ne peut employer que les matériaux fournis par son sujet. S'il avait à parler de l'Élysée des anciens, il ne pourrait y mettre que le Léthé, des bois de myrtes, une porte d'ivoire et une porte de corne; s'il décrit un ciel chrétien, il est encore plus strictement obligé de suivre les traditions de l'Écriture. Alors il ne rencontre que des images

l'Écriture et les poètes qui ont décrit avant moi le séjour des justes ? Il est probable , après tout , que ce n'est pas de moi dont on voulait rire ici : cela supposerait dans les critiques une trop profonde ignorance. Je les tiens pour habiles ; l'impiété leur restera.

IV^e.

Page 36. revêtue de la gloire du Très-Haut, l'invisible Jérusalem est parée comme une épouse pour son époux.

« Veni, et ostendam tibi sponsatam uxorem Agni.

« Ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem, descendentem de caelo a Deo. » (*Apocal.*, cap. xxi, v. 9, 10.)

V^e.

Page 36. Cette architecture est vivante.

Milton dit aussi *living saphir*.

La Cité de Dieu est l'épouse mystique : elle descend du ciel, etc. Toutes ces pierres précieuses sont prises, et doivent être prises dans un sens allégorique. « Ces diverses beautés, » dit Sacy, représentent les dons divers que Dieu a mis dans ses élus, et les divers degrés « de la gloire des saints. Plusieurs interprètes appliquent les propriétés de chacune de ces pierres aux vertus de chaque apôtre. » (*Apocal.*, cap. xxi.)

VI^e.

Page 36. Un fleuve décente du trône du Tout-Puissant.

On lisait dans les premières éditions *quatre fleuves*, j'avais voulu rappeler le paradis terrestre. Je suis revenu à une image plus fidèle à la lettre de l'Écriture.

« Et ostendit mihi fluvium aque vite, splendidum tanquam crystallum, procedentem « de sede Dei et Agni. » (*Apocal.*, cap. xxi, v. 1.)

VII^e.

Page 37. Et font croître, avec la vigne immortelle, le lis semblable à l'épouse, et les fleurs qui parfument la couche de l'époux.

« Je suis la vraie vigne. » (*Évang.*)

« Botrus Cypri dilectus meus mihi, in vineis Engaddi. » (*Cant.*, cap. i, v. 14.)

« Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. » (*Cant.*, cap. ii, v. 2.)

« Lectulus noster floridus. » (*Cant.*, cap. i, v. 16.)

VIII^e.

Page 37. L'arbre de vie s'élève sur la colline de l'encens.

« In medio plateæ ejus, et ex utraque parte fluminis lignum vite afferens fructus. » (*Apocal.*, cap. xxi, v. 2.)

La colline de l'encens.

« Ad montem myrrhæ, et ad collem thuris. » (*Cant.*, cap. iv, v. 6.)

J'espère qu'on ne me reprochera plus des descriptions où il n'y a pas un mot sans une autorité : et pourtant il m'a fallu trouver, dans ces passages si courts de l'Écriture, le germe de ma composition et les couleurs de mes tableaux. C'est ce qu'une critique éclairée aurait remarqué, sans s'arrêter à me ehicaner sur un fonds qui n'est pas à moi.

J'ai été bien mal attaqué : ce n'était pas comme cela que m'ont combattu les censeurs du *Génie du Christianisme*. Au moins étaient-ce des littérateurs éclairés, qui savaient distinguer l'œuvre de la matière de l'œuvre.

IX^e.

Page 37. Les deux grands ancêtres du genre humain.

Ceci est de moi, et on l'a trouvé bon.

X^e.

Page 37. La lumière qui éclaire ces retraites fortunées.

Ce passage sur la lumière du ciel a été généralement approuvé. J'avais deux comparaisons à craindre : l'une, avec les vers de Virgile sur les astres des Champs-Élysées; l'autre, avec le beau morceau de *Télémaque* sur la lumière qui nourrit les ombres heureuses. Il fallait ne point ressembler à ces deux modèles, et trouver quelque chose de nouveau dans un sujet épuisé. Au reste, je ne m'écarte point des autorités sacrées : on va le voir.

XI^e.

Page 37. Aucun astre ne paraît sur l'horizon resplendissant.

« Et civilas non eget sole, neque luna, ut luceant in ea; nam claritas Dei illuminavit eam. » (*Apocal.*, cap. xxi, v. 23.)

XII^e.

Page 37. C'est dans les parvis de la cité sainte.

Ici commence le morceau sur les fonctions des anges et le bonheur des élus, que plusieurs critiques regardent comme ce que j'ai écrit de moins faible jusqu'ici.

Quant aux fonctions des anges, je n'ai plus rien à ajouter à l'explication que j'ai donnée de cette admirable doctrine. Observons seulement que sur l'office des anges auprès des plantes, des moissons, des arbres, etc., on a l'opinion formelle d'Origène. (*Cont. Cels.*, lib. viii, pag. 398-9.) Quant au bonheur des élus, mon imagination était plus à l'aise, et j'ai pu, sans blesser la religion, me livrer davantage à mes propres idées : encore va-t-on voir que je me tiens dans les justes bornes des autorités.

XIII^e.

Page 37. Nés du souffle de Dieu, à différentes époques.

Plusieurs Pères ont cru que les anges n'ont pas tous été créés à la fois, et j'ai suivi cette opinion : elle est conforme à la puissance de Dieu, toujours en action. Selon saint Jean Damascène, il y a plusieurs sentiments sur le temps de la création des anges. (*De Fide*, lib. ii, cap. iii.) Saint Grégoire de Nysse croit que les anges se sont multipliés ou ont été multipliés par Dieu. (*De Hominis opificio*, pag. 90, 91, t. i.)

XIV^e.

Page 38. Le souverain bien des élus.

Je me suis demandé quel serait le suprême bonheur, s'il était en notre puissance. Il m'a semblé qu'il se trouverait dans la vertu, l'héroïsme, le génie, l'amitié noble et l'amour chaste, tout cela uni et prolongé sans fin. Je puis me tromper, mais mon erreur est pardonnable. Au reste, saint Augustin appuiera ce que je dis ici sur l'amitié, et sur l'éternité du bonheur :

« In æterna felicitate, quidquid amabitur, aderit; nec desiderabitur, quod non aderit : omne quod ibi erit, bonum erit; et summus Deus summum bonum erit : atque ad fruendum amantibus presto erit; et quod est omnino beatissimum, ita semper fore, certum erit. » (*Trinit.*, cap. vii.)

XV^e.

Page 38. Tantôt les prédestinés, pour mieux glorifier le Roi des rois, parcourent son merveilleux ouvrage.

Toute l'Écriture dit que les justes contempleront les ouvrages de Dieu, et l'abbé Poulle, suivant comme moi cette idée, s'écrie :

« Ils ne seront plus cachés pour nous, ces êtres innombrables qui échappent à nos
D. — MARTYRS, TOME II. G

Milton a décrit le char du Messie d'après cette autorité.

XXIII*.

Page 40. Les élus tombent comme morts devant sa face.

« Cecidi ad pedes ejus tanquam mortuus. Et posuit dexteram suam super me, dicens : « Noli timere : ego sum Primus et Novissimus. » (*Apocal.*, cap. 1, v. 17.)

XXIV*.

Page 40. Là sont cachées les sources des vérités incompréhensibles.

Je ne pouvais me dispenser de dire un mot de ces hautes vérités métaphysiques qui distinguent les dogmes chrétiens des mystères ridicules du paganisme, et qui donnent à notre ciel cet air de grandeur et de raison si convenable à la dignité de l'homme. Cela a été senti par tous les poètes qui m'ont précédé; c'est pourquoi ils ont omis, très-mal à propos, l'espace, la durée, etc., aux pieds de Dieu. Je ne sais si j'ai mieux réussi.

XXV*.

Page 41. Le Père tient un compas à la main, etc.

Je suis ici les idées des peintres et des poètes. On a beaucoup loué Milton d'avoir imaginé le compas d'or avec lequel Dieu trace la création dans le néant. Il me semble que l'idée primitive appartient à Raphaël. Milton l'aura prise au Vatican. On sait qu'il voyagea en Italie, et qu'il pensa se faire une querelle sérieuse à Rome, en disputant sur la religion.

XXVI*.

Page 41. A la voix de son vénérable martyr, le Christ s'inclina devant l'arbitre des humains.

Ici commencent, dans les éditions précédentes, les discours des Puissances; c'est au lecteur à juger si j'ai fait un changement heureux. J'ai été obligé de conserver la substance de ces discours, puisque ces discours sont l'axe sur lequel tourne toute ma machine; ils n'auraient jamais dû être examinés que sous ce rapport; mais il semble qu'on n'entende plus rien à la composition d'un ouvrage.

XXVII*.

Page 42. Le moment est arrivé où les peuples soumis aux lois du Messie, etc.

Exposition du sujet, cause de la persécution.

XXVIII*.

Page 42. Les justes connaissent ensuite l'holocauste demandé et les conditions qui le rendent agréable au Très-Haut.

Choix du héros, et motif de ce choix.

XXIX*.

Page 42. En lui la religion va triompher du sang des héros païens et des sages de l'idolâtrie; en lui seront honorés par un martyr oublié de l'histoire ces pauvres ignorés du monde.

Ceci est ajouté, d'après la critique très-fondée d'un homme de talent, qui trouvait, avec raison, que je n'avais pas assez insisté sur cette idée. Par là mon personnage d'invention acquiert toute l'importance nécessaire à mon sujet.

XXX.

Page 42. Ame de tous les projets des fidèles, soutien du prince qui renversera les autels des faux dieux, etc.

Voilà tout le rôle d'Endore tracé, et la victoire de Constantin formellement annoncée.

XXXI.

Page 43. Il faut encore que ce chrétien ait scandalisé l'Eglise.

Préparation aux erreurs du héros.

XXXII.

Page 43. L'ange du Seigneur l'a conduit par la main, etc., etc.

Voilà le récit : la religion d'Endore, ses voyages, Velléda, Paul ermite, etc. : voilà cent fois plus de motifs qu'il n'en faut pour autoriser le héros à raconter son histoire ; et voilà surtout ce qui lie essentiellement le récit à l'action.

XXXIII.

Page 43. Cette victime sera dérobée au troupeau innocent des vierges, etc., etc.

Voilà pourquoi Cymodocée est païenne, pourquoi elle est fille d'Homère et prêtresse des Muses, etc. On doit remarquer ici un changement considérable. Cymodocée n'est point demandée par un décret irrévocable, et elle n'aura ni le mérite, ni l'éclat de la première victime. Ainsi, je pourrai montrer la fille d'Homère un peu faible, selon la nature, sans blesser les convenances de la religion, etc.

Je demande si un juge équitable et un homme sans passion peuvent trouver quelque chose de raisonnable à dire contre un morceau que fait naître et justifie tout l'ouvrage ? Une phrase nouvelle introduite ici sur les anges : « Il leur confie l'exercice de sa miséricorde, » prépare le lecteur au rôle que les messagers de Dieu joueront dans la suite.

XXXIV.

Page 44. Les palmes des confesseurs reverdissent dans leurs mains.

Ce mouvement du ciel a semblé plaire à des hommes de goût ; ils ont trouvé qu'il ranimait bien le tableau en finissant.

XXXV.

Page 44. Entre Félicité et Perpétue.

Fameuses martyres, qui furent exposées, dans l'amphithéâtre de Carthage, aux atteintes d'une génisse furieuse. Perpétue n'est point ici placée au hasard ; elle reparaitra au dénouement, dans le vingt-quatrième livre.

XXXVI.

Page 44. Les chérubins roulent leurs ailes impétueuses.

« Et sonitus alarum cherubim audiebatur usque ad atrium exterius. » (Ezech., cap. x.)

XXXVII.

Page 44. Qui présentent à sa bénédiction deux robes nouvellement blanchies.

Allusion à la catastrophe.

XXXVIII.

Page 44. Gloire à Dieu, dans les hauteurs du ciel ! etc.

« Gloria in excelsis Deo ! et in terra pax hominibus bonæ voluntatis... Agnus Dei, qui

« tollis peccata mundi. » S'il est facile de donner un tour ridicule aux choses les plus graves, on voit qu'il est plus aisé encore de laisser aux choses nobles en elles-mêmes leur noblesse. Plusieurs personnes auront lu peut-être ce chant religieux, sans se douter qu'elles lisaient le *Gloria in excelsis*, tant il est vrai que l'expression fait tout ! Il y a dans le reste de l'hymne quelques imitations des Psaumes, surtout du LXXII^e, mais tellement appropriées à mon sujet et mêlées à mes propres idées, que je puis les réclamer comme à moi. Le cantique est tourné de manière qu'il s'applique à la persécution prochaine et aux destinées du martyr. « O miracle de candeur et de modestie ! vous permettrez à des victimes « sorties du néant de vous imiter, de se dévouer... Heureux celui à qui les iniquités sont « pardonnées, et qui trouve la gloire dans la pénitence ! etc. » Ainsi le sujet n'est jamais oublié.

SUR LE QUATRIÈME LIVRE

Le récit qui commence dans ce livre n'a presque point éprouvé de critiques. Je crois avoir prouvé que jamais récit, dans aucune époque, ne se rattache plus intimement à l'histoire.

Première Remarque.

Page 45. Eudore et Cymodocée... ignoraient qu'en ce moment les saints et les anges avaient les regards attachés sur eux.

Seconde transition de l'ouvrage : elle ramène la scène sur la terre.

1^{re}.

Page 46. Ainsi les pasteurs de Chanaan.

« Tetendit ibi (Abram) tabernaculum suum, ab occidentis habens Bethel... » (*Genèse*, XII, 8.)

II^{re}.

Page 46. Aussitôt que le gazonnement des hirondelles, etc., etc.

Hæc pater Æolius properat dum Lemnius oris,
Evandrum ex humili tecto lux suscitât alma,
Et matutini voluerum sub culmine cantus.
Consurgit senior, tunicaque inducitur artus...
Necnon et gemini custodes limine ab alto
Præcedunt, gressumque canes comitantur herilem.

(*Æneid.*, VII, 454.)

Ce passage est imité ou plutôt traduit d'Homère. Je crois qu'on doit être détrompé à présent sur mes prétendues imitations *directes*. On peut voir comme je m'écarte encore ici de l'original.

Οὐκ οἶσας, ἄμα τῶν γε δῶα χύσις ἄργοι ἐπέρτο.

(*Odysseus*, II, 41.)

L'histoire de Daphné n'est pas moins connue; mais cette histoire, dont on place la scène sur les bords du Pénée, est racontée autrement par Pausanias, et placée en Arcadie. (Voyez PAUSANIAS, VIII, 20; et BARTHÉLEMY, *Voyage d'Anacharsis*, chap. LII.)

XV.

Page 47. Une longue nacelle, formée du seul tronc d'un pin.

Ces espèces de pirogues sont encore en usage sur les côtes de la Grèce : on les appelle d'un nom qui exprime leur espèce, *monoxylon*.

XVI.

Page 48. Arcadiens ! qu'est devenu le temps où les Atrides étaient obligés de vous prêter des vaisseaux pour aller à Troie, et où vous preniez la rame d'Ulysse pour le van de la blonde Cérés.

Homère, en faisant le dénombrement de l'armée des Grecs, dit qu'Agamemnon avait fourni des vaisseaux aux Arcadiens pour les transporter à Troie, parce que ce peuple ignorait l'art de la navigation. (*Iliade* II.) Ulysse, de retour dans sa patrie, raconte à Pénélope que ses travaux ne sont point encore finis; que, l'aviron à la main, il doit parcourir la terre jusqu'à ce qu'il arrive chez un peuple auquel la mer soit inconnue. Ce peuple, en voyant la rame qu'Ulysse portera sur son épaule, doit s'écrier : *Voilà le van de Cérés!* Ulysse terminera ses courses dans cet endroit, plantera son aviron en terre, et fera un sacrifice à Neptune. (*Odyssée*, XXII.)

Cette histoire du van de Cérés a exercé tous les commentateurs. Quel lieu de la terre Homère a-t-il voulu indiquer par cette circonstance? j'ai osé le fixer en Arcadie, et voici pourquoi :

Homère a déjà dit, comme on l'a vu, que les Arcadiens étaient si étrangers à la marine, qu'Agamemnon fut obligé de leur prêter des vaisseaux. On lit ensuite dans Pausanias ce passage remarquable : « Sur la cime du mont Borée (en Arcadie), on aperçoit quelques restes d'un vieux temple qu'Ulysse bâtit à Minerve et à Neptune, lorsqu'il fut enfin revenu de Troie. » (PAUSANIAS, VIII, 44.) Que l'on rapproche ce passage de ceux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* cités plus haut, et l'on trouvera peut-être ma conjecture assez probable; du moins elle pourra servir à expliquer un point d'antiquité très-curieux, jusqu'à ce qu'on ait rencontré plus juste.

XVII.

Page 48. Je descends, par ma mère, de cette pieuse femme de Mégare qui enterra les os de Phocion sous son foyer.

« Ses ennemis (de Phocion) firent ordonner par le peuple que le corps de Phocion serait exilé et porté hors du territoire de l'Attique, et qu'aucun des Athéniens ne donnerait du feu pour honorer d'un bûcher ses funérailles : c'est pourquoi aucun de ses amis n'osa seulement toucher à son corps. Mais un certain Cnopion, accoutumé à gagner sa vie à ces sortes de fonctions funèbres, prit le corps pour quelques pièces d'argent qu'on lui donna, le porta au delà des terres d'Éleusine; et, ayant pris du feu sur celles de Mégare, il lui dressa un bûcher et le brûla. Une dame de Mégare, qui assista par hasard à ces funérailles, avec ses servantes, lui éleva dans le même endroit un tombeau vide, sur lequel elle fit les effusions accoutumées; et mettant dans sa robe les os qu'elle recueillit avec grand soin, elle les porta la nuit dans sa maison, et les enterra sous son foyer, en lui adressant ces paroles : *Mun cher foyer, je te confie et je mets en dépôt dans ton sein ces précieux restes d'un homme de bien; conserve-les fidèlement, pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront devenus plus sages.* » (PLUT., *Vie de Phocion*.)

XVIII.

Page 48. Notre patrie expirante, pour ne point démentir son ingratitude, fit boire D. — MARTIIS, TOME II.

le poison au dernier de ses grands hommes. Le jeune Polybe, au milieu d'une pompe attendrissante, transporta de Messène à Mégalopolis la dépouille de Philopœmen.

« Quand l'exécuteur descendit dans le caveau, Philopœmen était couché sur son manteau, sans dormir, et tout occupé de sa douleur et de sa tristesse. Des qu'il vit de la lumière, et cet homme près de lui, tenant sa lampe d'une main et la coupe de poison de l'autre, il se releva avec peine, à cause de sa grande faiblesse, se mit en son séant, et, prenant la coupe, il demanda à l'exécuteur s'il n'avait rien entendu dire de ses cavaliers, et surtout de Lycortas. L'exécuteur lui dit qu'il avait oui dire qu'ils s'étaient presque tous sauvés. Philopœmen le remercia d'un signe de tête; et le regardant avec douleur : *Tu me donnes là une bonne nouvelle*, lui dit-il ; *nous ne sommes donc pas malheureux en tout*. Et sans dire une seule parole de plus, sans jeter le moindre soupir, il but le poison, et se recoucha sur son manteau... »

Les Arcadiens vengèrent la mort de Philopœmen, et transportèrent les cendres de ce grand homme à Mégalopolis.

« Après qu'on eut brûlé le corps de Philopœmen, qu'on eut ramassé ses cendres et qu'on les eut mises dans une urne, on se mit en marche pour Mégalopolis. Cette marche ne se fit point turbulamment, ni pêle-mêle, mais avec une belle ordonnance, et en mêlant à ce convoi funèbre une sorte de pompe triomphale. On voyait d'abord les gens de pied, la tête ceinte de couronnes, et tous fondant en larmes. Après cette infanterie suivaient les ennemis chargés de chaînes. Le fils du général, le jeune Polybe, marchait ensuite, portant dans ses mains l'urne qui renfermait les cendres, mais qui était si couverte de banderolles et de couronnes, qu'elle ne paraissait presque point. Autour de Polybe marchaient les plus nobles et les plus considérables des Achéens. L'urne était suivie de toute la cavalerie, magnifiquement armée et montée superbement, qui fermait la marche, sans donner ni de grandes marques d'abaissement pour un si grand deuil, ni de grands signes de joie pour une telle victoire. Tous les peuples des villes et des villages des environs venaient au-devant de ce convoi, comme autrefois ils venaient au-devant de lui-même pour le recevoir et lui faire honneur, quand il revenait de ses expéditions couvert de gloire; et après avoir salué et touché respectueusement son urne, ils la suivaient et l'accompagnaient. » (Pausanias, *Vie de Philopœmen*.)

XXI^e.

Page 48. Elle ressemble à cette statue de Thémistocle, dont les Athéniens de nos jours ont coupé la tête pour la remplacer par la tête d'un esclave.

Pausanias parle de quelques statues des grands hommes d'Athènes, qu'on avait mutilées de son temps, pour mettre sur leurs bustes la tête d'un athlète. C'est d'après cela que j'ai imaginé ma comparaison.

XX^e.

Page 48. Le chef des Achéens ne reposa pas tranquille au fond de sa tombe.

« Plusieurs années après, dans les temps les plus calamiteux de la Grèce, lorsque Corinthe fut brûlée et détruite par le préconsul Mummius, un calomniateur romain fit tous ses efforts pour les faire abattre (les statues de Philopœmen), et le poursuivit lui-même criminellement, comme s'il eût été en vie, l'accusant d'avoir été l'ennemi des Romains, et de s'être montré toujours malintentionné pour eux dans toutes leurs affaires. La chose fut portée au conseil devant Mummius. Le calomniateur fit tous les chefs d'accusation, et expliqua tous ses moyens; mais après que Polybe lui eut répondu pour le réfuter, ni Mummius, ni ses lieutenants ne voulurent point ordonner ni souffrir que l'on détruisît les monuments de la gloire de ce grand homme, quoiqu'il

« eût opposé une digue aux prospérités de Flavius et d'Acilius. » (Plutarque, *Vie de Philopœmen*.)

XXI^e.

Page 49. Ils exigèrent qu'à l'avenir le fils aîné de ma famille fût envoyé à Rome. Voilà le fondement de tout le récit, et ce qui fait naître toutes les aventures d'Eudore.

XXII^e.

Page 49. Tantôt dans un autre héritage que nous possédons au pied du Taygète, le long du golfe de Messénie.

Dans cette circonstance, en apparence frivole, on voit le soin que j'ai mis à garder la vraisemblance. Par là, la rencontre de Cymodocée et d'Eudore est justifiée : Eudore revenait de visiter ses champs de la Messénie lorsqu'il trouva la fille d'Homère. On verra plus bas qu'Eudore, en s'éloignant des côtes de la Grèce, contemplait de loin les arbrès de l'héritage paternel; ce qu'il n'aurait pu faire encore s'il n'eût possédé des biens au bord de la mer.

XXIII^e.

Page 49. La religion tenant mon âme à l'ombre de ses ailes, l'empêchait, comme une fleur délicate, de s'épanouir trop tôt; et, prolongeant l'ignorance de mes jeunes années, elle semblait ajouter de l'innocence à l'innocence même.

Un critique, d'ailleurs plein d'indulgence et de politesse, a cité cette phrase comme irrépréhensible. J'avoue que je n'ai jamais été plus étonné. J'ai consulté de bons juges, et des juges très-sévères : ils m'ont tous unanimement conseillé de laisser ce passage tel qu'il est.

XXIV^e.

Page 49. Au port de Phères.

J'ai déjà parlé de Phères, à propos de l'arc d'Ulysse. Ce fut aussi à Phères que Télémaque reçut l'hospitalité chez Dioclès, lorsque le fils d'Ulysse alla demander des nouvelles de son père à Ménélas. (*Odyss.*, III.)

XXV^e.

Page 49. L'île de Théganuse,

A la pointe de la Messénie, l'une des îles *Οἰνωσαί*, qui forment aujourd'hui les groupes de *Sapienza* et de *Cabrera*, depuis *Modon* jusqu'à la pointe du golfe de *Coron*. J'ai touché à *Sapienza*. (Voyez *D'ANVILLE*.)

XXVI^e.

Page 50. Vers l'embouchure du Simois, à l'abri du tombeau d'Achille.

La vue de ce tombeau m'a guéri de la fièvre, comme je l'ai raconté dans un extrait de mon voyage inséré au *Mercure*. On peut consulter sur ce tombeau le *Voyage* de M. Lechovalier. Voici de bien beaux vers; aussi sont-ils du maître :

Ἄλφ' αὐτοῖσι δ' ἔπειτα μίγην καὶ ἀνύμενα τύχων
 Χεύομεν Ἀργείων ἱερός στρατὸς αἰχματῶν
 Ἄκτῃ ἐπὶ προύχουσῃ, ἐπὶ πλατὺ ἑλλκτινόντῃ·
 ὧς καὶ ταλίσφινος ἐκ ποταμῶν ἀνῆρέσιν εἶσθ
 Τοῖς αἰ τὸν γυγάσι, καὶ αἰ μετόπισθιν εἰσονται.
 (*Odyss.*, liv. XXIV, v. 80.)

Il faut convenir que les pyramides des rois égyptiens sont bien peu de chose, comparées à la gloire de cette tombe de gazon chantée par Homère, et autour de laquelle courut Alexandre.

XXVII^e.

Page 50. Mais le constant zéphyr.

Zéphyr est pris ici, comme dans l'antiquité, pour le vent d'ouest. Ce vent règne au printemps sur la Méditerranée.

XXVIII^e.

Page 50. Nous fûmes jetés tantôt sur les côtes de l'Éolide.

L'Éolide, aujourd'hui toute la côte qui s'étend depuis Smyrne jusqu'à Adramiti. J'ai traversé par terre ce beau pays, en me rendant de Smyrne à Constantinople. Le second volume du Voyage de M. de Choiseul, qui vient de paraître, ne laisse plus rien à désirer pour la description de ces lieux à jamais célèbres.

XXIX^e.

Page 50. Cette montagne... avait dû servir de statue à Alexandre; cette autre montagne est l'Olympe, etc.; jusqu'à l'alinéa.

On sait qu'un sculpteur proposa de faire du mont Albos une statue d'Alexandre. — Olympe, Tempé, Délos, Naxos, trop connus pour en parler. — Cécrops, Égyptien, premier législateur d'Athènes. — Platon donnait quelquefois des leçons à ses disciples sur le cap Sunium. — Démosthènes, pour s'accoutumer à parler devant le peuple, haranguait les vagues de la mer. — Phryné, se baignant un jour sur le rivage près d'Éleusis, les Athéniens la prirent pour Vénus.

XXX^e.

Page 50. Devant nous était Égine, etc.

On peut lire la lettre de Sulpitius à Cicéron (lib. iv, épist. v, ad Familiæres), dont ce passage est une imitation.

XXXI^e.

Page 51. Babylone m'enseignait Corinthe.

Le même critique qui a blâmé la phrase rapportée sous la note xxiii trouve celle-ci répréhensible. On m'a encore conseillé de ne la point changer. En effet, la hardiesse du tour est sauvée par ce qui précède : *Je m'étais assis avec le prophète, etc.* Je n'ai point cherché à imiter Bossuet; je crois qu'on ne doit imiter ni ce grand écrivain, ni aucun auteur moderne. Il n'y a que les anciens qui soient modèles; eux seuls doivent être constamment l'objet de nos études et de nos efforts. Au reste, il y avait une faute de mémoire ou d'impression dans la manière dont on avait cité ma phrase; on lisait : *Corinthe m'enseignait Babylone*, ce qui est très-différent.

XXXII^e.

Page 51. Nous vîmes tout à coup sortir une Théorie.

Grâce au Voyage d'Anacharsis, tout le monde sait aujourd'hui qu'une Théorie vent dire une procession ou une pompe religieuse.

XXXIII^e.

Page 51. De nouvelles émotions m'attendaient à Brindes, etc.; jusqu'au second alinéa, page 52.

Brindes, autrefois Brundisium, célèbre par la mort de Virgile. Horace y fit un voyage, ce qui n'est pas ce qu'il a fait de mieux. — La voie Appienne, chemin qui conduisait de Rome à la pointe de l'Italie; on en voit encore des restes entre Naples et Rome. — Apulie,

XLI^e.

Page 56. Une fureur aveugle contre les chrétiens.

Toute la page qui suit est une préparation de l'action. *Cause de la haine de Galès* *contre les chrétiens, projet d'usurper l'empire, etc.* On voit donc que le récit tient évidemment à l'action.

XLII^e.

Page 56. Dorothée, premier officier du palais, etc.

Ce personnage est historique; il était chrétien, et il subit le martyre avec plusieurs autres officiers du palais.

XLIII^e.

Page 57. Ceux-ci s'occupent sérieusement d'une ville à bâtir, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Toutes les folies-rassemblées ici ne sont point prêtées gratuitement aux faux sages. Ce fut Plotin, d'ailleurs très-honnête homme, qui voulut faire bâtir une ville par l'empereur Gallien; ce fut Porphyre qui chercha les secrets de la nature dans les mystères de l'Égypte. Les sectes qui voyaient tout dans la pensée ou dans la matière étaient les platoniciens et les épicuriens; ceux qui prêchaient la république dans le sein de la monarchie attérèrent jusqu'à attaquer Trajan, qui fut obligé de les chasser de Rome; ceux qui, à l'imitation des fidèles, voulaient enseigner la morale au peuple, se signalèrent surtout pendant le règne de Julien. « Tout était plein de philosophes, dit Fleury (*Mœurs des Chrétiens*), qui « faisaient aussi profession de pratiquer la vertu et de l'enseigner. Il y en eut même plus, « siens dans ces premiers siècles de l'Église qui, peut-être à l'imitation des chrétiens, « coururent le monde, prétendant réformer le genre humain. » Tout est donc ici historique. Hélas! les folies humaines se sont plus d'une fois répétées, et souvent on croit lire l'histoire de ses propres maux dans l'histoire des hommes qui nous ont précédés.

XLIV^e.

Page 58. Une offense que je reçois d'Héroclès.

Commencement de l'inimitié entre Eudore et Héroclès.

XLV^e.

Page 58. Marcellin, évêque de Rome.

Marcellin était pape à cette époque; je ne lui donne point ce titre dans le texte, parce que les papes ne le portaient pas encore exclusivement. Marcellin occupa le trône pontifical pendant un peu plus de huit années. Les donatistes l'accusèrent d'avoir sacrifié aux idoles pendant la persécution. Saint Augustin l'a justifié dans son ouvrage contre Pétilien. Les actes du concile de Sinuesse sont apocryphes.

XLVI^e.

Page 58. Au tombeau de saint Pierre et de saint Paul.

C'est-à-dire au Vatican, près de la basilique de Saint-Pierre.

XLVII^e.

Page 59. Là se rencontraient et Paphnuce de la haute Thébaine, etc., etc.

Tous ces noms portent leur commentaire avec eux. Tous ces grands hommes, dont l'Église a mis plusieurs au rang des saints, vivaient à cette époque, et parurent au concile de Nicée. On peut remarquer en outre que ce qui manque dans le récit d'Eudore à la peinture de l'état du christianisme sur la terre se trouve ici. Eudore ne parle pas des Églises de la Perse et des Indes, où il n'a pas voyagé. Les Ibériens dont il est question dans

XIII^e.

Page 68. Ma mère est chrétienne.
C'est sainte Monique.

XIV^e.

Page 68. Un homme vêtu de la robe des philosophes d'Épictète.
Les premiers solitaires chrétiens étaient de véritables philosophes. Quelques anachorètes n'avaient pour toute règle que le Manuel d'Épictète.

XV^e.

Page 68. J'étais assis dans ce monument.
Les tombeaux des anciens et surtout ceux des Romains étaient des espèces de tours. Plusieurs solitaires en Égypte habitaient des tombeaux.

XVI^e.

Page 69. Je suis le solitaire chrétien du Vésuve.
On a remarqué dans cette histoire le morceau des *Litanies*; il offre au moins le mérite de la difficulté vaincue. On sait qu'il y a, de nos jours, un crématorium établi sur le mont Vésuve : c'est une sentinelle avancée qui expose perpétuellement sa vie pour surveiller les éruptions du volcan. Je fais ainsi remonter le dévouement religieux jusqu'à Thraséas.

XVII^e.

Page 69. Des pirates descendirent sur le rivage.
Fait historique.

XVIII^e.

Page 70. Un édifice d'un caractère grave.
C'est une chose singulière que les plus anciennes églises, bâties avant la naissance de l'architecture gothique, ont un caractère de gravité et de grandeur que les monuments poëns du même âge n'ont pas. J'ai fait souvent cette remarque à Rome, à Constantinople, à Jérusalem, où l'on voit des églises du siècle de Constantin, siècle qui au reste n'était pas celui du goût.

XIX^e.

Page 71. Sa voix avait une harmonie..
Une critique, dans un extrait malheureusement trop court, et dont tout le monde a remarqué le ton excellent et les manières distinguées, a bien voulu m'appliquer ce passage. Je ne me flatte point de mériter un pareil éloge : je n'avois en vue, en écrivant ceci, que de peindre l'éloquence, le style et la personne même de Fénelon. En effet, on peut remarquer que cela s'applique de tous points à l'auteur du *Télémaque*.

XX^e.

Page 71. Que Jérôme se préparait à visiter les Gaules, etc.
Saint Jérôme voyagea dans tous les pays, et se fixa ensuite dans la Judée, à Bethléem, où nous le retrouverons.

XXI^e.

Page 72. Je ne sais... si nous nous reverrons jamais.
L'auteur a vu des personnes s'attendrir à la lecture de cette lettre. Le flattait-on ! Était-ce une de ces politesses convenues par lesquelles on trompe un auteur ? Il ne sait.



« instituisse! Ita est, nimirum hac mercede corruptæ terrarum orbem devicere aquilæ.
« La patrocinia quaerimus vitis, ut per hoc jus sumantur sub casside unguenta. »
(*PRIN., Hist. Nat.*, lib. XIII, cap. IV, 3.)

XVIII^e.

Page 81. Les hastati.

Voyez, pour ces soldats, la note XVI^e.

XIX^e.

Page 81..... étaient remplis par des machines de guerre.

La catapulte, la baliste, la grue, les béliers, les tours roulantes; et sur les vaisseaux, les corbeaux, les becs d'airain, les ongles de fer. On ne se servait guère, dans les batailles, que des catapultes et des balistes; les autres machines étaient pour les sièges.

XX^e.

Page 81. A l'aile gauche de ces légions, la cavalerie des alliés déployait son rideau mobile.

L'ordre, le nombre, l'armure de la cavalerie, varièrent chez les Romains selon les temps. Tantôt jointe à la légion, tantôt formant un corps à part, la cavalerie, vers la fin de la république, prit le nom général d'*ala* ou d'*aile*, parce qu'elle servait sur les flancs. La plus nombreuse cavalerie des Romains était celle des alliés, et elle différait nécessairement d'armes offensives et défensives, selon le peuple à qui elle appartenait : c'est ce qu'on a exprimé ici avec le plus d'exactitude possible.

XXI^e.

Page 81. Sur des coursiers tachetés comme des tigres, et prompts comme des aigles, etc.

Selon Strabon, les chevaux des Celtibères (les Espagnols) égalaient la vitesse des chevaux des Parthes : ils étaient généralement d'un poil gris ou tigré. (*STRAB., lib. III.*) Diodore vante également la cavalerie des Espagnols. (*Lib. V.*) Au rapport de ces deux auteurs, les Celtibères étaient presque tous vêtus d'un sayon ou d'un manteau de laine noire. (*Id., ibid.*) Ils portaient un casque ou une espèce de chapeau tissu de neuf, et surmonté de trois aigrettes, d'après Strabon. (*Loc. cit.*) Diodore veut que ces aigrettes fussent teintes en pourpre. (*Loc. cit.*) Strabon donne aux Celtibères de courts javalots. L'épée ibérienne était fameuse par sa trempe; il n'y avait, d'après le témoignage de Strabon, ni casque, ni bouclier qui fût à l'épreuve du tranchant d'une pareille épée.

XXII^e.

Page 81. Des Germains d'une taille gigantesque.

Jules César et Tacite ne parlent point du bonnet et de la massue que je donne ici aux cavaliers germains. (*CÆS., de Bell. Gall., lib. VI; TACIT., de Mor. Germ.*) Je ne puis retrouver l'autorité originale où j'ai pris ces détails; mais dans l'*Histoire de France* avant Clovis, par MÉZERAY, on trouvera, page 37 (1692, in-12), la circonstance de la massue. Mézeray donne à cette massue le nom de *catætes*.

XXIII^e.

Page 81. Anprès d'eux, quelques cavaliers numides.

Une suite de pierres gravées, et les monnaies anciennes de l'Afrique, soit puniques, soit romaines, représentent ainsi le cavalier numide.

leurs pères, celles-ci leurs fils; et prenant leurs petits enfants, elles les étouffaient de leurs propres mains, et les jetaient sous les roues des chariots et sous les pieds des chevaux, et se tuaient ensuite elles-mêmes; on dit qu'il y en eut une qui se pendit au bout de son timon, après avoir attaché par le cou à ses deux talons deux de ses enfants, l'un deçà, l'autre delà. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettaient au cou un nœud coulant qu'ils attachaient aux cornes ou aux jambes des bœufs, et piquant ces bêtes pour les faire marcher, ils périssaient misérablement ou étranglés ou foulés aux pieds. (PLUTARQUE, in *Vit. Mar.*)

LXXII^e.

Page 91. Mérovée s'était fait une nacelle d'un large bouclier d'osier.

Les boucliers des barbares servaient quelquefois à cet usage; on en voit un exemple remarquable dans Grégoire de Tours. Attale, Gaulois d'une naissance illustre, se trouvant esclave chez un Barbare, dans le pays de Trèves, se sauva de chez son maître en traversant la Moselle sur un bouclier. (GAZE, *TURC.*, lib. III.)

LXXIII^e.

Page 92. Dans une espèce de souterrain où les Barbares ont coutume de cacher leur blé.

« Solent et subterraneos specus aperire, eosque multo lusper limo onerant, suffugium
« hiemal et receptaculum frugibus. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, xvi.)

Le lecteur peut se rendre compte maintenant du plaisir que peut lui avoir fait ce combat des Francs et des Romains. Ceux qui parcourent en quelques heures un ouvrage en apparence de pure imagination, ne se doutent pas du temps et de la peine qu'il a coûté à l'auteur, quand il est fait comme il doit l'être, c'est-à-dire en conscience. Virgile employa un grand nombre d'années à rassembler les matériaux de *l'Énéide*, et il trouvait encore qu'il n'avait pas assez lu. (Voyez MACAULAY.) Aujourd'hui l'on écrit lorsqu'on sait à peine sa langue et qu'on ignore presque tout. Je me serais bien gardé de montrer le fond de mon travail, si je n'y avais été forcé par la dérision de la critique. Dans ce combat des Francs, où l'on n'a vu qu'une description brillante, on saura maintenant qu'il n'y a pas un seul mot qu'on ne puisse retenir comme un fait historique.

SUR LE SEPTIÈME LIVRE

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 93. Le roi d'Ithaque fut réduit à sentir un mouvement de joie en se couchant sur un lit de feuilles séchées.

Τὴν μὲν ἰδὼν γέθησε πολὺντας διὰς Ὀδυσσεύς
'Εν δ' ἔργῳ μέσση λίχνα, χόσιν δ' ἐπιχέμεντα φύλλον.
(*Odys.*, liv. v, v. 486.)

II^e.

Page 93. Il était accompagné d'une femme vêtue d'une robe, etc.

« Nec alius feminis quam viris habitus, nisi quod femine sepius tinea amictibus velantur, eosque purpura variant, partemque vestitus superioris in manicas non extendunt, nude brachia ac lacertos, sed et proxima pars pectoris patet. » (TACIT., de Mor. Germ., XVII.)

III^e.

Page 93. Je ne sais quelle habitude étrangère, etc.

Est-il nécessaire d'avertir que cette habitude étrangère avait été produite par la religion chrétienne?

IV^e.

Page 93. Remerciez Clothilde.

Encore un nom historique emprunté, ou un anachronisme d'accord avec les anachronismes précédents.

V^e.

Page 94. Dans une hutte qu'entourait... un cercle de jeunes arbres.

« Colunt discreti ac diversi, ut fons, ut campus, ut nemus placuit.... Suam quisque domum spatio circumdat. » (TACIT., de Mor. Germ., XVI. Voyez aussi HÉRODOTE, liv. VII.) Dans quelques cantons de la Normandie, les paysans bâtissent encore leurs maisons isolées au milieu d'un champ qu'environne une haie vive plantée d'arbres.

VI^e.

Page 94. Une boisson grossière faite de froment.

C'est la bière : Strabon, Ammien Marcellin, Dion Cassius, Jornandès, Athénée sont unanimes sur ce point. Au rapport de Pline, la bière était appelée *ceresia* par les Gaulois. Les femmes se frottaient le visage avec la levure de cette boisson. (PLINE, liv. XIII.)

VII^e.

Page 94. L'odeur des graisses mêlées de cendres de frêne, dont ils frottent leurs cheveux.

C'était pour leur donner une couleur rousse. On peut voir là-dessus DIODORE DE SICILE, liv. V; AMMIEN MARCELLIN, liv. XVII; SAINT JÉRÔME, *Vit. Hilar.*, etc.

VIII^e.

Page 94. Le peu d'air de la hutte, etc.

« Je suis, dit Sidoine, au milieu des peuples chevelus, forcé d'entendre le langage barbare des Germains, et obligé d'applaudir aux chants d'un Bourguignon ivre, qui se frotte les cheveux avec du beurre... Dix fois le matin, je suis obligé de sentir l'ail et l'ognon, et cette odeur empestée ne fait que croître avec le jour. » (SID. APOLL., Cam. 12, ad Cal.) Voilà nos pères.

IX^e.

Page 95. Une corne de bœuf pour puiser de l'eau.

C'est la corne de l'uroch; on y reviendra.

X^e.

Page 95. Voilà, me dit l'esclave... Le camp de Varus.

L'emplacement de ce camp porte encore le nom de bois de Teutleberg. Voici l'admirable

« saient (les enfants) sur les ondes de ce fleuve, et ne tenaient pour légitimes que ceux
 « qui n'allaient point au fond. Quelques auteurs modernes se sont récriés contre cette
 « coutume, et ont maintenu que c'était une fable inventée par les poètes; mais ils ne se
 « fussent pas tant mis en peine de la réfuter, s'ils eussent pris garde qu'une épigramme
 « grecque dit que le père mettait ses enfants sur un bouclier. » (*Av. Clov.*, pag. 34.)

XVIII°.

Page 98. Ma plus belle conquête est la jeune femme, etc.

Le christianisme, à cause de son esprit de douceur et d'humanité, s'est surtout répandu dans le monde par les femmes. Clothilde, femme de Clovis, amena ce chef des Français à la connaissance du vrai Dieu. (Voyez *GREG. TUA.*)

XIX°.

Page 99. Vous êtes né dans ce doux climat voisin, etc.

La Grèce était voisine de la Judée, comparativement au pays des Francs.

XX°.

Page 99. Ségovia.

Le nom de cette prophétesse germaine se trouve dans Tacite.

XXI°.

Page 100. D'un Romain esclave, etc.

On voit ici un grand exemple de la difficulté de contenter tous les esprits. Un critique plein de goût, que j'ai souvent cité dans ces notes, trouve cet épisode de Zacharie peu intéressant. La reine des Francs, à genoux sous un vieux chêne, ne lui présente qu'une copie affaiblie de la scène de Pri-ea et de Valérie. D'autres personnes, également faites pour bien juger, aiment beaucoup au contraire l'opposition du christianisme naissant au milieu des forêts, chez des Barbares, et du christianisme au berceau, dans les catacombes, chez un peuple civilisé.

XXII°.

Page 100. Déclare que la vertu n'est qu'un fantôme.

« Brutus s'arrêta dans un endroit creux, s'asseyait sur une grande roche, n'ayant avec lui
 « qu'un petit nombre de ses principaux officiers; et là, regardant d'abord le ciel, qui était
 « fort étoilé, il prononça deux vers grecs. Volumnius en a rapporté un qui dit : Grand
 « Jupiter, que l'auteur de tous ces maux ne se dérobe point à votre vue! Il dit que l'autre
 « lui était échappé. Le sens de cet autre était : O vertu! tu n'es qu'un vain nom! »

XXIII°.

Page 100. Un nouvel Hérodoté.

« Hérodoté se rendit aux jeux olympiques. Vouant s'immortaliser, et faire sentir en
 « même temps à ses concitoyens quel était l'homme qu'ils avaient forcé de s'expatrier, il
 « lut dans cette assemblée, la plus illustre de la nation, la plus éclairée qui fut jamais,
 « le commencement de son *Histoire*, ou peut-être les morceaux de cette même *Histoire*
 « les plus propres à flatter l'orgueil d'un peuple qui avait tant de sujet de se croire supé-
 « rieur aux autres. » (*Laërtius, Vie d'Hérodoté.*)

XXIV°.

Page 101. Un peuple qui prétend descendre des Troyens.

Dans le second chapitre de l'*Épître de l'Histoire des Francs*, on lit toute une fable racontée, dit l'auteur, par un certain poète appelé Virgile. Priam, selon ce poète inconnu,

fut le premier roi des Francs; Friga fut le successeur de Priam. Après la chute de Troie, les Francs se séparèrent en deux bandes; l'une, commandée par le roi Francio, s'avança en Europe, et s'établit sur les bords du Rhin, etc. (*Epû. Hist. Franc.*, cap. II, in D. Bouq. Coll.)

Les *Gestes des rois des Francs* racontent une fable à peu près semblable (chap. I et II). C'est sur ces vieilles chroniques qu'Annin de Viterbe a composé la généalogie des rois des Gaules et des rois des Francs. Dans ces deux livres supposés, il donne vingt-deux rois aux Gaulois avant la guerre de Troie: Dis ou Samothès, Sarron, fondateur des écoles druidiques; Boardus, inventeur de la poésie et de la musique; Celtès, Galatès, Belgicus, Lugdne, Allobrox, Pâris, Remus. Sous ce dernier roi arriva la prise de Troie; et Francus, fils d'Ilektor, s'échappa de la ruine de sa patrie, se réfugia dans les Gaules et épousa la fille de Remus.

XXV.

Page 101. Que ce peuple, formé de diverses tribus des Germains...

Véritable origine des Français. J'ai expliqué le mot *Franc* d'après le génie de notre langue et non d'après l'étymologie que veut lui donner Libanius, et qui signifierait habile à se fortifier. (*In Basilico*.)

XXVI.

Page 101. Le pouvoir... se réunit.

Ceci n'est exprimé formellement par aucun auteur, mais se déduit de toute la suite de l'histoire. On voit dans Tacite (*de Mor. Germ.*) que l'on élisait des *chefs* dans les assemblées générales, et l'on trouve dans le même auteur (*Ann. et Hist.*) des Germains conduits par un seul chef. On remarque la même chose dans les *Commentaires* de César. Enfin, sous Pharamond, Clodion, Mérovée et Clovis, les Francs paraissent marcher sous les ordres d'un seul roi.

XXVII.

Page 101. La tribu des Saliens.

Il y a des auteurs qui ne veulent faire des Saliens que des grands ou des seigneurs attachés au service des salles de nos rois. Il est vrai que le mot *sala* remonte très-haut dans la basse latinité. Dans un édit de Lothaire, roi des Lombards, on lit: *Si quis bovolum de sala occiderit, componat* (sol. 20).

- « Qui en la *sala* Baudouin Lagernie,
- « Avoit de Folse envoyé nue espie. »

(Du Cange, *Gloss.*, voce *Sala*.)

Mais il est plus naturel de considérer les Saliens comme une tribu des Francs, puisqu'on les trouve comme tels dans l'histoire. Les Francs appelés les Saliens, dit Ammien Marcellin, s'étaient cantonnés près de Toxandrie. Sidoine leur donne aussi ce nom. Au rapport de Libanius, Julien prit les Saliens au service de l'empire, et leur donna des terres. Au reste, on trouve des Saliens gaulois sur le territoire desquels les Phocéens fondèrent Marseille. Il y avait chez les Romains des prêtres de Mars et des prêtres d'Hercule appelés Saliens; comme si tout ce qui s'appelait Salien devait annoncer les armes et la victoire.

XXVIII.

Page 101. Elle doit cette renommée...

Je place ici l'origine de la fameuse loi salique. L'histoire la fait remonter jusqu'à Pharamond. Les meilleurs critiques font venir comme moi la loi salique de la tribu des Saliens. La loi salique, telle que nous l'avons, ne parle point de la succession à la couronne; elle embrasse toutes sortes de sujets. Du Cange distingue deux lois saliques: l'une plus an-

cienne, et du temps que les Français étaient encore idolâtres; l'autre, plus nouvelle, et que l'on suppose rédigée par Clovis après sa conversion. (Voyez PITRON, JÉRÔME BIGNON, DE CANGE et DANIEL.)

XXIX^e.

Page 101. Les Francs s'assemblent.

Les premières éditions portaient : « Les Franes s'assemblent deux fois l'année aux mois de mars et de mai. » J'avais voulu indiquer par là le changement survenu dans l'époque de l'assemblée générale des Francs, mais cela était inexact, et ne disait pas ce que je voulais dire : j'ai corrigé, comme on le voit ici. Le premier exemple d'une assemblée générale des Francs remonte à Clovis : ce roi y tua de sa main un soldat qui l'avait insulté l'année précédente. (GREGOIRE DE TOURS.)

Tacite dit que les Germains tenaient leurs assemblées à des jours fixes, au commencement de la nouvelle et de la pleine lune. (*De Mor. Germ.*) Nos états généraux, que l'on croit être nés des assemblées du Champ de Mars, me paraissent plutôt avoir une origine gauloise. (*Commentaires de César.*)

XXX^e.

Page 101. Ils viennent au rendez-vous tout armés.

C'est ce que disent tous les auteurs.

XXXI^e.

Page 101. Le roi s'assied sous un chêne.

« Maintes fois ay veu que le bon sainen, après qu'il avoit ouy messe en esté, il se alloit esbattre au bois de Vicennes, et se seoit au pié d'un chesne, et nous faisoit seoir tous emprès lui : et tous ceulx qui avoient affaire à lui venoient à lui parler, sans ce qu'aucun buissier ne autre leur donnast empeschement. Et demandoit haultement de sa bouche, s'il y avoit nul qui eust partie. Et quand il y en avoit aucuns, il leur disoit : Amis, taisez-vous, et on vous délivrera l'un après l'autre... Aussi plusieurs fois ay veu que audit temps d'esté, le bon roy venoit au jardin de Paris, une cotte de camelot vestue, ung surcot de tiretaine sans manches, et un mantel par-dessus de sandal noir : et faisoit estendre des tapis pour nous seoir emprès lui, et là faisoit despescher son peuple diligemment, comme vous ay devant dit du bois de Vicennes. » (JOIXVILLE, *Hist. du Roy saint Loys*.) L'usage de faire des présents au chef des peuples germaniques remonte jusqu'au temps de Tacite. « Mos est civitatibus ultro ac viris conferre principibus vel armentorum, vel frugum, quod pro honore acceptum, etiam necessitatibus subvenit. Gaudent præcipue finitimarum gentium donis, quam non modo a singulis, sed publice mittuntur. » (TACITE, *de Mor. Germ.*, xv.)

XXXII.

Page 101. Les propriétés sont annuelles.

« Arva per annos mutant. (TACITE, *de Mor. Germ.*, xvi.) Neque quisquam agri modum certum, aut fines proprios habet : sed magistratus ac principes in annos singulos gentibus cognationibusque hominum qui una coierunt, quantum et quo loco visum est, agri attribunt, atque anno post alio transire cogunt. » (CÉSAR, *de Bell. Gall.*, lib. vi.)

XXXIII.

Page 101. Le lait, le fromage, etc.

(Voyez CÉSAR, *de Bell. Gall.*, lib. iv ; PLIN, lib. ii ; STRABON, lib. vii. Tacite dit *Lac concretum*.)

XLII^e.

Page 103. Ces tribus avaient disparu.

* Elles s'étaient embarquées. « Une petite tribu de Franes, sous Probus, dit Eumène, se signala par son audace. Embarquée sur le Pont-Euxin, elle attaqua la Grèce et l'Asie, prit Syracuse, désola les côtes de l'Afrique, et remporta victorieuse dans l'Océan. » (EUMÈNE, *Paneg. Const.*)

XLII^e.

Page 103. La Providence avait ordonné que je retrouverais la liberté au tombeau d'Ovide.

Ainsi ce livre est motivé, et il y a une raison péremptoire pour la description des mœurs et de la chasse des Franes. Cet incident, fort naturel d'ailleurs, et employé par plus d'un poète, va faire changer la scène.

XLIII^e.

Page 103. La hutte royale était déserte.

« Quicumque mortalium arcere tecto nefas habetur. Pro fortuna quisque apparatus epulis excipit. Cum defecere, qui modo hospes fuerat, monstrator hospitii et comes proximam domum non invitati adeunt : nec interest ; pari humanitate accipiuntur. Notum et ignotumque, quantum ad jus hospitii, nemo discernit. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XL.)

XLIV^e.

Page 103. Une Ile... consacrée à la déesse Hertha.

(VOY. TACITE, *Mœurs des Germains*, chap. XL.) Mon texte est la traduction abrégée de tout le morceau.

XLV^e.

Page 104. Ils étaient rangés en demi-cercle, etc. ; jusqu'à l'alinéa.

« Ils ne prennent point leur repas assis sur des chaises, mais ils se couchent par terre sur des couvertures de peaux de loups et de chiens, et ils sont servis par leurs enfants de l'un et de l'autre sexe qui sont encore dans la première jeunesse. A côté d'eux sont de grands feux garnis de chaudères et de broches, où ils font cuire de gros quartiers de viande. On a coutume d'en offrir les meilleurs morceaux à ceux qui se sont distingués par leur bravoure... Souvent leurs propos de table font naître des sujets de querelles, et le mépris qu'ils ont pour la vie est cause qu'ils ne font point une affaire de s'appeler en duel. » (DION., liv. v, traduction de Terrasson.) Toutes ces coutumes, attribuées aux Gaulois par Diodore, se retrouvaient chez les Germains. Quant à la circonstance de la table séparée que chaque convive avait devant soi, elle est prise dans Tacite, *de Mor. Germ.* Voici un passage curieux d'Athénée : « Celtæ, inquit (Posidonius), feno substrato, cibos proponunt super lignis mensis a terra parum exstantibus. Panis, et is paucus, cibus est : caro multa elixa in aqua, vel super prunis aut in verulis assa. Mense quidem hæc pura et munda inferuntur, verum leonum modo ambabus manibus artus integros tollunt, morsuque dilaniant ; et si quid ægrius divellatur, exiguo id cultello præcidunt, qui vagina tectus et loco peculiari conditus in propinquo est... Convivæ plures ad coenam si conveniant, in orbem scident. In medio præstantissima sedes est, veluti cætus principis ejus nuntium qui ceteros vel hellica dexteritate vel nobilitate generis antecit, vel dividit. Assidet huic convivator : ac utrinque deinceps pro dignitate splendoris qua excellunt. Adstant a tergo cœnantiibus, qui pendentes clypeos pro armis gerunt, hastas vero ex adverso in orbem sedent ac utrinque cibum cum dominis capiunt. Qui sunt a poculis, potum ferunt in vasis ollæ similibus, aut scutillis, aut argenteis. » (ATHÉN., lib. iv, cap. xxi.) Il y aurait bien quelque chose à dire sur cette version du texte grec ; mais, après tout, elle est assez fidèle ; elle ne manque pas d'une certaine élégance, et elle

de Camulogènes, en faisant étudier ce Gaulois aux écoles d'Autun, de Marseille et de Bordeaux.

LV^e.

Page 105. Nous défendons à nos enfants d'apprendre à lire.

Selon Procope, les Goths ne voulaient point qu'on instruisit leurs enfants dans les lettres; car, disaient-ils, celui qui est accoutumé à trembler sous la verge d'un maître ne regardera jamais une épée sans frayeur. (*De Bello Goth.*, lib. 1.)

LVI^e.

Page 106. Je ne me donnerai pas la peine de recueillir l'œuf du serpent à la lune nouvelle.

« Angues innumeriestate convoluti, salivis faucium corporumque spumis artificii complexu glomerantur, anguinum appellatur. Druidæ sibilis id dieunt in sublime jactari, « sagoque oportere infercipi, ne tellurem attingat. Profugere raptorem equo : serpentes enim insequi, donec anceantur annis alicujus intervenitu. Experimentum ejus esse, si « contra aquas fluitet vel auro vinetum. Atque ut est magnorum solertia occultandis fraudibus sagax, certa luna capiendum censent... Ad victorias litium ac regum aditus, mire « laudatur. » (PUN., lib. XIII, cap. III, 12.)

LVII^e.

Page 106. Tu mens.

C'est le démenti des Barbares qui mène encore aujourd'hui deux hommes à se couper la gorge. La vérité des mœurs dans tout ce livre, et surtout dans la scène qui le termine, m'a toujours paru faire plaisir aux juges instruits et faits pour être écoutés.

LVIII^e.

Page 106. Le lendemain, jour où la lune avait acquis toute sa splendeur, on décida dans le calme ce qu'on avait discuté dans l'ivresse.

« Coeunt, nisi quid fortitum et sinitum inciderit, certis diebus, cum aut lachatur « luna aut impetitur. (TACIT., *de Mor. Germ.*, XI.) De reconciliandis invicem inimicis, et « jugendæ afinitatibus, et adiscendis principibus, de pace denique ac bello, puerumque « in convivis consultant... Gens non astuta nec callida, aperit adhuc secreta pectoris licentia joci. Ergo detecta et nuda omnium mens postera die retractatur : et salva utriusque temporis, ratio est. Deliberant, dum fingere nesciunt; constituunt, dum errare non « possunt. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XII.)

SUR LE HUITIÈME LIVRE.

Ce livre, qui coupe le récit, qui sert à délasser le lecteur et à faire marcher l'action, offre en cela même, comme on l'a déjà dit, une innovation dans l'art qui n'a été remarquée de personne. S'il était difficile de représenter un ciel chrétien parce que tous les poètes ont échoué dans cette peinture, il était difficile de décrire un enfer, parce que tous les poètes ont réussi dans ce sujet. Il a donc fallu essayer de trouver quelque chose de nouveau après Homère, Virgile, Fénelon, le Dante, le Tasse et Milton. Je méritais l'indulgence de la critique; je l'ai en effet obtenue pour ce livre.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 407. Il admirait la peinture de l'état de l'Eglise, etc. ; jusqu'au troisième alinéa.

Festinat ad eventum. L'objet du récit est rappelé, l'action marche; les nouvelles arrivées de Rome, le commencement de l'amour d'Endore pour Cymodocée et de Cymodocée pour Endore, promettent déjà des événements dans l'avenir. Ce sont là de très-petites choses, mais des choses qui tiennent à l'art et qui intéressent la critique. Si cela ne fait pas voir le génie, du moins cela montre le bon sens d'un auteur, et prouve que son ouvrage est le fruit d'un travail médité.

1^{re}.

Page 408. Combien le fils de Lasthénès est grand par le cœur et par les armes !

Quam fortis pectore et armis!

Hec quibus ille

Jactatus fatiis quam bella exhausta canebat!

(*Æneid.*, lib. IV, v. 11.)

11^{re}.

Page 408. Quelle est cette religion dont parle Endore?

Premier mouvement de Cymodocée vers la religion.

14^{re}.

Page 408. Comme un voisin généreux, sans se donner le temps de prendre sa ceinture.

Et γὰρ τοι καὶ χρέμ' ἐγγύρεον ἄλλο γένεταί,

Γένεταί; ἄζυστοι ἔσιν, ζώσαντο δὲ ποί.

(Hésiod., *Opera et Dies*, v. 342.)

15^{re}.

Page 408. Allons dans les temples immoler des brebis à Cérès, etc.

Principio delubra adunt, pacemque per aras

Exquirunt : inactant lectas de more bidentes

XIX*.

Page 111. Au centre de l'abîme... s'élève... un noir château, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Ceci ne ressemble point au Pandæmonium du *Paradis perdu*.

Anon out of the earth a fabric huge
Rose, like an exhalation, with the sound
Of dulcet symphonies and voices sweet;
Built like a temple, where pilasters round
Were set, and doric pillars overlaid
With golden architrave; nor did there want
Cornice or freeze, with bossy sculptures graven;
The roof was fretted gold.

Le Dante a une cité infernale un peu plus ressemblante à mon palais de Satan; mais à peine reconnaît-on quelques traits de ma description.

Omai figliuolo,
S' appressa la città ch' ha nome Dite, . . .
. Già le sue meschite
Là entro certo nella valle cerno
Vermiglie come se di fuoco uscite. . .
(*Inf.*, cant. viii.)

.
L'occhio m' avea tutto tratto
Ver l' alta torre alla cima rovente,
Ove in un punto vidi dritte ratto
Tre Furie infernal di sangue tinte. . . .

Le Tasse n'a point décrit ce palais infernal. Les amateurs de l'antiquité verront comment j'ai dérobé au Tartare, pour les placer dans un enfer chrétien, l'ombre stérile des Songes, les Furies, les Parques et les neuf replis du Cocyte. Le Dante, comme on le voit, a mis les Furies sur le donjon de la cité dolente.

XX*.

Page 112. L'Éternité des douleurs, etc.

C'est la fiction la plus hardie des *Martyrs*, et la seule de cette espèce que l'on rencontre dans tout l'ouvrage.

XXI*.

Page 112. Il ordonna aux quatre chefs, etc.

C'est ainsi que le Satan de Milton et celui du Tasse convoquent le sénat des enfers.

Chiama gli abitator, etc.

Vers magnifiques, dont je parlerai au xviii^e livre.

XXII*.

Page 112. Ils viennent tels que les adorent.

C'est l'Olympe dans l'enfer, et c'est ce qui fait que cet enfer ne ressemble à aucun de ceux des poètes nos devanciers. L'idée d'ailleurs est peut-être assez heureuse, puisqu'il s'agit de la lutte des dieux du paganisme contre le véritable Dieu : enfin ce merveilleux est selon ma foi; tous les Pères ont cru que les dieux du paganisme étaient de véritables démons.

XXIII^e.

Page 112. Filles du ciel, etc.

Tout ceci est à moi, et le fond de cette doctrine est conforme aux dogmes chrétiens.

XXIV^e.

Page 112. Non plus comme cet astre du matin, etc.

Le Tasse compare Satan au mont Athos, et Milton à un soleil éclipsé.

XXV^e.

Page 113. Dieux des nations.

L'exposition du côté *heureux* de l'action, et la désignation des *bons* personnages, se sont faites dans le ciel; dans l'enfer on va voir l'exposition du côté *infortuné* de la même action, et la désignation des personnages *méchants*.

XXVI^e.

Page 114. Moi je l'aurai couronné en exterminant les chrétiens.

Ce démon propose un des avis qui seront adoptés par Satan, c'est-à-dire la persécution sanglante; et Satan ne sait pas que Dieu a décrété cette persécution pour éprouver les chrétiens. L'enfer obéit à Dieu en croyant lui résister.

XXVII^e.

Page 114. Alors le démon de la fausse sagesse.

Ce démon n'avait point été peint avant moi. Il est vrai qu'il a été mieux connu de notre temps que par le passé, et qu'il n'avait jamais fait tant de mal aux hommes. On a paru trouver bien que le démon de la fausse sagesse fût le père de l'Athéisme. Il semble aussi qu'on ait applaudi à cette expression : *Née après les temps*, par opposition à la vraie sagesse, *née avant les temps*.

XXVIII^e.

Page 115. Déjà Hiérocès...

Voilà, comme je l'ai dit, la désignation du personnage vicieux, et la peinture de la fausse philosophie, second moyen qui doit servir à perdre les chrétiens.

XXIX^e.

Page 115. A ce discours de l'esprit le plus profondément corrompu de l'abîme, les démons, etc.

La peinture du tumulte aux enfers est absolument nouvelle. Le suaire embrasé, la chape de plomb, les glaçons qui pendent aux yeux remplis de larmes des malheureux habitants de l'abîme, sont des supplices consacrés par le Dante.

XXX^e.

Page 115. Le démon de la volupé.

Ce portrait est encore tout entier de l'imagination de l'auteur. Il y a dans la *Messiane* un démon repentant, Abaddon; mais c'est une tout autre conception. Au reste, le démon des volupés sera en opposition avec l'ange des saintes amours.

XXXI^e.

Page 117. Le chaos, unique et sombre voisin de l'enfer.

C'est Milton qui met le chaos aux portes de l'enfer; et c'est Virgile qui, embellissant Homère, fait pénétrer la lumière au séjour des mânes par un coup du trident de Neptune.

XXXII^e.

Page 117. Ces oiseaux douteux.

Il était assez difficile de peindre noblement une chauve-souris.

XXXIII^e.

Page 117. Sous le vestibule, etc.; jusqu'à la fin du livre.

Tout ce passage est nouveau, et ne rappelle aucune imitation. Les mots qui terminent le livre sont voir l'action prête à commencer.

Il y a une chose peut-être digne d'être observée : on a pu voir, par les notes de ce livre, que les imitations y sont moins nombreuses que dans les livres mythologiques ; la raison en est simple : il faut beaucoup imiter les anciens et fort peu les modernes ; on peut suivre les premiers en aveugle, mais on ne doit marcher sur les pas des seconds qu'avec précaution.

SUR LE NEUVIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 118. Si Hiéroclès avait pu voir...

Transition par laquelle on retourne de l'action au récit. Les *derniers moments de paix* de la famille chrétienne motivent la continuation du récit : on peut écouter ce récit, puisque le calme règne encore ; mais on voit qu'à l'instant où le récit finira, les maux commenceront.

II^e.

Page 118. Sont assis à la porte du verger.

Le lieu de la scène est changé. Les familles sont à présent rassemblées dans l'endroit où Eudore et Cymodocée ont chanté sur la lyre.

III^e.

Page 118. Constance se trouvait alors à Lutèce.

Selon divers auteurs, le nom de Lutèce (Paris) vient du latin *lutum*, qui veut dire fange ou boue, ou de deux mots celtiques qui signifient la belle pierre, ou la pierre blanche. (DEPRESSIS, *Ann. de Paris*, pag. 2.)

IV^e.

Page 118. Les Belges de la Sequana.

Sequana, la Seine.

Il y avait trois Gaules : la Gaule Celtique, la Gaule Aquitanique et la Gaule Belgique. Celle-ci s'étendait depuis la Seine et la Marne jusqu'au Rhin et à l'Océan. (CÉS., lib. 1, pag. 2.)

V^e.

Page 118. Le premier objet qui me frappa dans les marais des Parisii, ce fut une tour octogone, consacrée à huit dieux gaulois.

Les Parisii étaient les peuples qui environnaient Lutèce, et ils composaient un des soixante ou des soixante-quatre peuples des Gaules : *Optima gens flexis in gyrum Sequana frenis*. Ils se battirent contre Labiénus, lieutenant de César. Le vieillard Camulogènes, qui les commandait, fut tué dans l'action ; et Lutèce, que les Parisii avaient mis en cendres de leurs propres mains, subit le joug des vainqueurs. (CÉSAR, *de Bell. Gall.*, lib. VII, cap. x ; *Ess. sur Paris*, pag. 5.) On croit que cette tour octogone, consacrée à huit dieux gaulois, était celle du cimetière des Innocents. (Voyez FÉLIBIEN et SAINT-FOIX. (Ce fut Philippe le B. qui fit murer le cimetière des Saints-Innocents. (GUILL. LE BRETON, dans sa *Philippid.* Apud Dubreuil 830.)

V^e.

Page 118. Du côté du midi, à deux mille pas de Lutèce... on découvrait le temple d'Ilésus.

Le temple d'Ilésus, ou de Mercure, occupait l'emplacement des Carmélites du faubourg Saint-Jacques. (*Traité de la Police*, par LA MARC, tom. 1, pag. 2.)

VI^e.

Page 118. Plus près, dans une prairie... s'élevait un second temple dédié à Isis.

Ce temple d'Isis est aujourd'hui l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Le collège des prêtres d'Isis était à Isy. (Voyez LA MARC, loc. cit., et SAINT-FOIX, *Essais*, tom. 1, pag. 2.)

VII^e.

Page 118. Et vers le nord, sur une colline.

C'est Montmartre. (Voyez la note XV^e du livre VII.) Le temple de Tentatès est marqué par LA MARC. (LA MARC, tom. 1, pag. 2.)

IX.

Page 119. En approchant de la Sequana, j'aperçus, à travers un rideau de saules et de noyers, etc.

Tout cela est de Julien (*in Misopagon*). Il y a bien loin de ces saules au Louvre. Ce qu'on dit ici de la Seine est précisément l'opposé de ce qui existe aujourd'hui. On trouve, dans Grégoire de Tours et dans les *Chroniques*, divers débordements de la Seine : ainsi il ne faut pas croire Julien trop implicitement.

X^e.

Page 119. Deux ponts de bois, défendus par deux châteaux, etc.

Ces ponts étaient de bois du temps de l'empereur Julien (*in Misopagon*), et Duplessis montre très-bien qu'ils devaient être encore de bois avant cet empereur. (*Ann. de Paris*, pag. 5.) Quant aux châteaux où l'on paye le tribut à César, Saint-Foix les retrouve dans le Petit et le Grand-Châtelet. La Mire et Félibien prétendent que ces châteaux furent bâtis par César. (*Traité de la Police*, tom. 1 ; FÉLIBIEN, tom. 1, pag. 2-13.) Du temps de Corrozet, on lisait encore, sur une des portes du Grand-Châtelet : *Tributum Cesaris*. CORROZET, *Antiquités de Paris*, édit. in-8°, pag. 1550, fol. 12, verso.) ABBON, dans son poème sur le *Siège de Paris*, parle du Grand et du Petit-Châtelet.

. Horum (pontium) inde intrices

Cis urbem speculari phalas (turres) citra quoque flumen.

(Lib. 1, *Beliorum Parisiacæ urbis*, v. 18, 19.)

On demande si ces tours étaient bâties au bout du Pont-au-Change et du Petit-Pont, où étaient le grand et le petit Châtelet, ou si elles étaient sur le pont que Charles le Chauve avait fait construire à l'extrémité occidentale de la ville. (Voyez *Annales de Paris*, pag. 171, 172.)

XI^e.

Page 119. Et je ne vis dans l'intérieur du village, etc.

C'est toujours Julien qui est ici l'autorité.

XII^e.

Page 119. Je n'y remarquai qu'un seul monument, etc.

Les Nautas étaient une compagnie de marchands établis par les Romains à Lutèce, *Navia perisiaci*. Ils présidaient au commerce de la Seine : ils avaient élevé un temple ou un autel à Jupiter, à l'extrémité orientale de l'île. On trouva des débris de ce monument en 1710, ou le 15 mars 1714, en fouillant dans le chœur de la cathédrale. (Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. III, pag. 243 et 296; FÉLIX, *Histoire de Paris*, tom. I, pag. 14; PIGANOL DE LA FORCE, *Description de Paris*, tom. I, pag. 360.)

XIII^e.

Page 119. Mais hors de l'île, de l'autre côté... de la Sequana, on voyait sur la colline Lucotitius un aqueduc romain, un cirque, un amphithéâtre, et le aplan des Thermes habité par Constance.

La colline Lucotitius, *mons* ou *collis Lucotitius*. — C'est la montagne Sainte-Geneviève. On trouve ce nom employé pour la première fois dans les *Actes des saints de l'ordre de Saint-Benoît*, par Gislemar, écrivain du neuvième siècle.

Un aqueduc romain. — C'est l'aqueduc d'Arcueil, qui, selon les meilleurs critiques, fut bâti avant l'arrivée de Julien dans les Gaules. L'aqueduc moderne est peut-être élevé sur l'emplacement de l'ancien. (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. XIV, pag. 263.)

Un cirque, un amphithéâtre. — On avait cru ce cirque bâti par Chilpéric I^{er}; mais il est prouvé qu'il ne fut que le restaurateur d'un ancien cirque romain. Outre ce cirque, il y avait au même lieu un amphithéâtre. Tous ces monuments occupaient la place de l'abbaye de Saint-Victor, ou l'espace qui s'étendait depuis les murs de l'université jusqu'à la rue Villeneuve-Saint-René. On appela longtemps ce terrain le Clos des Chênes. (*Annales de Paris*, pag. 67 et 68; VALES, *Not. Gall. Paris*, pag. 432, etc.)

Et le palais des Thermes. — L'opinion vulgaire est que le palais des Thermes, dont on voit encore les voûtes rue de la Harpe, fut bâti par Julien. C'est une erreur; Julien agrandit peut-être ce palais, mais il ne le bâtit pas. Les meilleurs critiques en font remonter la fondation au moins à Constantin le Grand, et je crois qu'il est plus naturel encore de l'attribuer à Constance son père, qui fit un bien plus long séjour dans les Gaules. (VALES, de *Basilic. reg.*, cap. V; TILL., *Hist. des Emp.*, tom. IV, pag. 426.)

XIV^e.

Page 119. Je remarquai avec douleur, etc.

Constance mourut d'une maladie de langueur. On lui avait donné le surnom de Chlore, à cause de la pâleur de son visage.

XV^e.

Page 119. La brillaient Donatien et Rogation.

L'auteur continue à faire passer sous les yeux du lecteur les évêques, les saints et les martyrs de cette époque, partout où se trouve Eudore, afin de compléter le tableau de l'Eglise.

Donatien et Rogation étaient de Nantes. Donatien fut l'apôtre de son frère; il le convertit à la foi. Ils eurent la tête tranchée ensemble, après avoir été longtemps tourmentés. On les retrouvera à Rome dans la prison d'Eulore. (*Actes des martyrs*, tom. 1, pag. 398.)

XVI*.

Page 119. Gervais et Protais.

On connaît l'admirable tableau du martyre de ces deux jeunes hommes, par Le Sueur. Procula fut évêque de Marseille, et Just le fut de Lyon. Quant à saint Ambroise, il était en effet fils d'un préfet des Gaules; mais il y a ici anachronisme, de même que pour saint Augustin, dont saint Ambroise fut le père spirituel.

XVII*.

Page 119. Il me fit bientôt appeler dans les jardins, etc.

Ces jardins étaient ceux du palais des Thérèses et ils le furent dans la suite du palais de Chilpéric I^{er}. Ils occupaient le terrain des rues de La Harpe, Pierre-Sarrasin, Hantefeuille, du Jardinot, et descendaient jusqu'à l'église de Saint-Germain des Prés. Saint-Germain des Prés, comme je l'ai dit, était le temple d'Isis. (*Annales de Paris*, pag. 26.)

XVIII*.

Page 120. Vous vous souvenez peut-être, etc.

Voici encore l'action dans le récit : elle fait même ici un pas considérable. Galérius est presque le maître; il épouse Valérie, et il est gendre de Dioclétien. On entrevoit l'abdication de celui-ci. Constantin est persécuté. Héroclès est devenu proconsul d'Achaïe, et c'est dans ce commandement funeste qu'il a connu Cynoclès. Le lecteur apprend des faits importants, et il n'a plus rien à savoir de nécessaire lorsque le récit finira. Si j'insiste là-dessus, on doit me le pardonner, parce que je réponds à une critique grave, et qui (du moins je le crois) est peu fondée. Jamais, encore une fois, récit épique ne fut plus lié à l'action que le récit d'Eulore ne l'est au fond des *Martyrs*. Au reste, ce que Constance rapporte de la victoire de Galérius sur les Parthes, de son mariage avec Valérie, du combat de Constantin contre un lion et contre les Sarmates, de la rivalité de Constantin et de Maxence, est conforme à l'histoire.

XIX*.

Page 120. Les Pictes avaient attaqué la muraille d'Agricola, etc.

Agricola, beau-père de Tacite, et dont ce grand historien nous a laissé la vie.

La muraille dont il est ici question est appelée plus justement la muraille de Sévère. Ce fut lui qui la fit élever sur les anciennes fortifications bâties par Agricola. Elle s'étendait du golfe de Glote, aujourd'hui la rivière de Clyde, au golfe de Bodotrie, maintenant la rivière de Forth. On en voit encore quelques ruines. Les Pictes étaient une nation de l'Ecosse ou de la Calédonie. On les appelait ainsi parce qu'ils se peignaient le corps, comme font encore les sauvages de l'Amérique. Ce fut en allant combattre cette nation, qui s'était soulevée, que Constance mourut à York d'une maladie de langueur, et ce fut dans cette ville que les légions proclamèrent Constantin César.

XX*.

Page 120. D'une autre part, Carrausius...

Carrausius était un habile officier de marine qui servait sous Maximien dans les Gaules. Il se révolta, s'empara de la Grande-Bretagne, et garda sur le continent le port de Boulogne. Maximien, ne pouvant le punir, fut obligé de le reconnaître en lui laissant le titre d'Auguste. Constance Chlore l'attaqua, et fut plus heureux : il reprit sur lui Boulogne. Carrausius ayant été tué par Allectus, autre tyran qui lui succéda, Constance passe en

XXXIV*.

Page 121. Un langage grossier, semblable au croassement des corbeaux.
C'est Julien qui le dit. (*In Misopog*)

XXXV*.

Page 121. Où l'eubage, etc.
On parlera plus bas de ces sacrifices.

XXXVI*.

Page 121. Le Gaulois devenu sénateur.

Si l'on en croit Suétone, César reçut dans le sénat des demi-barbares, « qui se déponflèrent de leurs braves pour prendre le latilave. » (Suet., *in Vita Cæsar.*) Ce ne fut pourtant que sous le règne de Claude que les Gaulois furent admis légalement dans le sénat.

XXXVII*.

Page 122. J'ai vu les vignes de Falerne, etc.

L'empereur Probus fit planter des vignes aux environs d'Autun, et c'est à lui que nous devons le vin de Bourgogne. (Voss., *in Vita Prob.*) Mais il y avait des vignes dans les Gaules bien avant cette époque; car Pline dit que de son temps on aimait le vin gaulois en Italie: *in Italia gallicam placere uinum* (lib. xiv). Il ajoute même qu'on avait trouvé près d'Albi, dans la Gaule Narbonnaise, une vigne qui prenait et perdait sa fleur dans un seul jour, et qui par conséquent était presque à l'abri des gelées. On la cultivait avec succès. (Voss., *in Vita Prob.*) Domitien avait fait arracher les vignes dans les provinces, et particulièrement dans les Gaules. L'olivier fut apporté à Marseille par les Phocéens. Ainsi l'olivier croissait dans les Gaules avant qu'il fût répandu en Italie, en Espagne et en Afrique; car, selon Fenestella, cité par Pline, cet arbre était encore inconnu à ces pays sous le règne de Tarquin le Superbe. (Plin., lib. xv.) Marseille fut fondée 600 ans avant Jésus-Christ, et Tarquin régnait à Rome 500 ans avant Jésus-Christ.

XXXVIII*.

Page 122. Ce que l'on admire partout dans les Gaules... ce sont les forêts.

Que les forêts étaient remarquables dans les Gaules, je le tire de plusieurs faits :

1° Les Gaulois avaient une grande vénération pour les arbres. On sait le culte qu'ils rendaient au chêne. Pline cite le bouleau, le frêne et l'orme gaulois pour la bonté. (Lib. xvi.)

2° Les Gaulois apprirent des Marseillais à labourer et à cultiver la vigne et l'olivier. (Jesum., xum.) Ils ne vivaient auparavant que de lait et de chasse, ce qui suppose des forêts.

3° Strabon, parlant des Gaulois, met au nombre de leurs récoltes les glands, par lesquels il faut entendre, comme les Grecs et les Latins, tous les fruits des arbres glandifères. (Strabon, liv. iv.)

4° Pline, en parlant des foins, cite la faux des Gaulois comme plus grande, et propre aux vastes pâturages de ce pays. (Lib. xviii, 27, 30.) Or tout pays abondant en pâturages est presque toujours entrecoupé de forêts.

5° Pomponius Mela dit expressément que la Gaule était couverte de bois immenses consacrés au culte des dieux. (Lib. iii, cap. xi.)

6° On voit souvent, dans César et dans Tacite, les armées traverser des bois.

7° On remarque la même chose dans l'expédition d'Annibal, lorsqu'il passa d'Espagne en Italie.

8° Parmi les bois connus, je citerai celui de Vincennes, consacré dans toute l'antiquité au dieu Sylvain. (*Mém. de l'Acad. des inscript.*, tom. xii, pag. 320.)

« des coups aussi vigoureux que s'ils parlaient d'une machine de guerre. » Il faut supposer que ces Gaulois étaient des femmes du peuple : il n'est guère probable que cette Eponine, si célèbre, si tendre, si dévouée, ressemblât pour la grossièreté aux Gaulois d'Ammien Marcellin. Si nous en croyons les vers des soldats romains, César, qui avait aimé les plus belles femmes de l'Italie, ne dédaigna pas les femmes des Gauls. Sabinus, longtemps après, se vantait d'être descendu de César. Enfin, nous avons un témoignage authentique, c'est celui de Diodore ; il dit en toutes lettres que les Gaulois étaient d'une grande beauté : *Feminas licet elegantes habebant.*

LI*.

Page 124. Une de ces roches isolées.

J'ai vu quelques-unes de ces pierres auprès d'Autun, deux autres en Bretagne, dans l'évêché de Dol, et plusieurs autres en Angleterre. On peut consulter Kester, *Ant. select. sept.*

LII*.

Page 124. Un jour le laboureur.

Scilicet et tempus veniet cum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro, etc.

LIII*.

Page 124. Au-gui-Pan-neuf !

« Les druides, accompagnés des magistrats, et du peuple qui criait *au-gui-Pan-neuf*, allaient dans une forêt, etc. » (Saxt-Fox, tom. I.)

Ne serait-il pas possible que ce refrain *ô gui*, qui termine une foule de vieilles chansons françaises, ne fût que le cri sacré de nos aïeux ?

LIV*.

Page 125. Des eubages.

« Nihil habent druidæ (ita suos appellat magos) visco et arbore in qua gignatur (si modo sit robur) sacratius. Jam per se roborum eligunt lucos, nec ulla sacra sino ea fronde conficiunt, ut inde appellati quoque interpretatione græca possint druidæ videri. Enim vero quidquid adnascatur illis, e celo missum putant, signumque esse electæ ab ipso deo arboris. Est autem id rarum admodum inventu, et repertum magna religione petitur : et ante omnia sexta luna, quæ principia mensium annorumque his facit, et æ seculi post tricesimum annum, quia jam virium abunde habeat, nec sit sui dimidia. Omnia sanantem appellantes suo vocabulo, sacrificiis epulisque rite sub arbore comæ paratis, duos admovent candidi coloris tauros, quorum cornua tunc primum vinciantur. Sacerdos candida veste cultus arborem scandit ; falce aurea demetit : candido id excipit tur sago. Tum deinde victimas immolant, precantes ut suum donum Deus prosperum æ faciat his quibus dederit. » (Plin., lib. xvi.)

LV*.

Page 125. On planta une épée nue.

J'ai suivi quelques auteurs qui pensent que les Gaulois avaient, ainsi que les Goths, l'usage de planter une épée nue au milieu de leur conseil. (Amm. Marcell., lib. xxxi, cap. xi, pag. 622.) Du mot latin *mailas* est venu notre mot *mail* ; et le mail est encore aujourd'hui un lieu planté d'arbres.

LVI*.

Page 125. Au pied du dolmen.

« Lieu des fées ou des sacrifices. C'est ainsi que le vulgaire appelle certaines pierres

Par un mépris abominable de la mort, ils vendaient souvent leur vie pour quelques pièces d'argent. On sait qu'Annibal fit battre des prisonniers gaulois, en promettant un cheval à celui qui tuerait son adversaire.

LXIV^e.

Page 126. Souvenez-vous que votre nom veut dire voyageur.

« Il y en a qui conjecturent avec quelque probabilité que les Gaulois se sont ainsi appelés du mot celtique *Wallen*, qui encore aujourd'hui, dans la langue allemande, signifie aller, voyager, passer de lieu en lieu. (MIZÉRAT, *av. Clou.*, pag. 7.)

LXV^e.

Page 126. Les tribus des Francs qui s'étaient établis en Espagne.

Les Francs avaient en effet pénétré jusqu'en Espagne vers ce temps-là, et y demeurèrent douze ans. Ils prirent et ruinèrent l'Aragon; ensuite ils s'en retournèrent dans leur pays, probablement sur des vaisseaux. (Voyez *EUROPE.*) Les circonstances les plus indifférentes dans les *Martyrs* sont toutes fondées sur quelques faits. Je suis persuadé que, sous ces rapports, Virgile et Homère n'ont rien inventé : c'est ce qui fait que leurs poèmes sont aujourd'hui des autorités pour l'histoire.

LXVI^e.

Page 127. Que les peuples étrangers nous accordent, etc.

C'est le mot de Bojocalus. Ce vieillard germain avait porté cinquante ans les armes dans les légions romaines. Les Anticéariens, ses compatriotes, ayant été chassés de leur pays par les Cauces, vinrent s'établir avec Bojocalus, qui les conduisit, sur des terres vagues abandonnées par les Romains. Les Romains ne voulaient pas les leur donner, malgré les remontrances de Bojocalus; mais ils offrirent à celui-ci des terres pour lui-même. Le vieux Germain indigné alla rejoindre ses compatriotes fugitifs, en s'écriant : « Terre ne peut nous manquer pour y vivre ou pour y mourir. »

LXVII^e.

Page 127. A la troisième fois le héraut d'armes, etc.

« Si quis enim dicenti obstrepat aut tumultuetur, lictor accedit stricto cultro. Minis adhibitis tacere eum jubet : idque iterum ac tertio facit eo non cessante : tandem a sago ejus tantum amputat, ut reliquum sit inutile. » (SILV., lib. IV, pag. 135.)

LXVIII^e.

Page 127. La foule demande à grands cris, etc.

Les druides sacrifiaient des victimes humaines. Ils choisissaient de préférence des malfaiteurs pour ces sacrifices; mais, à leur défaut, on prenait des innocents. C'est Tertullien et saint Augustin qui nous apprennent de plus que ces victimes innocentes étaient des vieillards.

LXIX^e.

Page 127. Que Dis, père des ombres.

Les Gaulois reconnaissaient Dis ou Pluton pour leur père : c'était à cause de cela qu'ils comptaient le temps par nuits, et qu'ils sacrifiaient toujours dans les ténèbres. Cette tradition est celle de César. On dit que César s'est trompé; mais il pourrait bien se faire que l'opinion opposée ne fût qu'un système soutenu de beaucoup d'érudition.

LXX.

Page 128. Elles étaient chrétiennes.

C'est toujours le sujet.

VI^e.

Page 131. Ces bois appelés chastes.

« *Nemus castum.* » (TACIT., de Mor. Germ.)

VII^e.

Page 131. On voyait un arbre mort.

« Ils adoraient, dit Adam de Brème, un tronc d'arbre extrêmement haut, qu'ils appelaient Irminsul. » C'était l'idole des Saxons que Charlemagne fit abattre. (ADAM BRÆM., *Histor. Eccles. Germ.*, lib. III.) Je transporte l'Irminsul des Saxons dans la Gaule; mais on sait que les Gaulois rendaient un culte aux arbres, qu'ils honoraient tantôt comme Teutates, tantôt comme dieu de la guerre; et c'est ce que signifie Irmin ou Hermann.

VIII^e.

Page 131. Autour de ce simulacre.

Lucus erat, longo nunquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aera ramis,
Et gelidas alte summotis solibus umbras.
Hunc non roricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent, sed barbara ritu
Sacra Deum; structæ sacris feralibus aræ;
Omnis et humanis lustrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas,
Illis et volucres metuunt insidere ramis,
Et lustris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit silvas, excussæque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem præsentibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacraque mesta Deorum
Arte carent, cæcisque extant informia truncis.
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgaris sacrata figuris
Nimium sic metuunt; tantum terroribus addit,
Quos timeant non nosse Deos.

(LUCAN., *Phars.*, lib. III, v, 399 et seq.)

Ut procul Hercyniæ per vasta silentia silvæ
Venari tuto liceat, lucosque vetusta
Religione truces, et robora, numinis instar
Barbarici, nostre feriant impune bipennes.

(CLAUDIEN., de Laud. Stilicœ.)

Quant aux armes suspendues aux branches des forêts, Arminius, excitant les Germains à la guerre, leur dit qu'ils ont suspendu dans leurs bois les armes des Romains vaincus. « Cerni adhuc Germanorum in lucis signa romana, quæ diis patris suspendit. » (TACIT., *Ann.*, lib. I, 57.) Jornandès raconte la même chose d'un usage des Goths.

IX^e.

Page 132. Une Gauloise l'avait promis à Dioclétien.

Dioclétien, n'étant qu'un simple officier, rencontra dans les Gaules une femme sée; elle lui prédit qu'il parviendrait à l'empire lorsqu'il aurait tué Aper; *aper*, en latin, signifie un sanglier. Dioclétien fit la chasse aux sangliers sans succès; enfin Aper, préfet

remes en accouchant et en nourrissant leurs enfants : «*Pariendo educandoque fortus, felices* »

XVIII^e.

Page 135. Nos yeux ont la couleur et l'éclat du ciel.

Les yeux des Gauloises étaient certainement bleus; mais toute l'antiquité donne aux Gaulois un regard farouche, et nous avons vu qu'Ammien Marcellin l'attribue pareillement aux femmes. Velléda embellit donc le portrait; c'est dans la nature; elle sait qu'elle n'est pas aimée.

XIX^e.

Page 135. Nos cheveux sont si beaux que les Romaines nous les empruntent.

C'est Martial qui le dit (Liv. viii, 33; liv. xiv, 26). Tertullien (*de Cultu femm.*, cap. vi), et saint Jérôme (*Hieronym.*, *epist.* vii), se sont élevés contre ce caprice des dames romaines. Selon Juvénal (*sat.* vi), ce furent des courtisanes qui introduisirent cette mode en Italie.

XX^e.

Page 135. Quelque chose de divin.

Velléda s'embellit encore; elle attribue aux Gauloises ce que Tacite dit des femmes Germaines : «*innes quib. etiam sanctum aliq. et providum putant.* » (TACIT., *de Mor. Germ.*)

XXI^e.

Page 136. La flotte des Francs.

Cette petite circonstance de la flotte des Francs est depuis longtemps préparée. Voyez le livre précédent et la note LXX^e du même livre.

XXII^e.

Page 136. Les Barbares choisissent presque toujours pour débarquer le moment des orages.

Voyez la note LV^e du livre vi.

XXIII^e.

Page 136. Une longue suite de pierres druidiques, etc.; jusqu'à l'alinéa.

C'est le monument de Carnac en Bretagne, auprès de Quiberon. Il est exactement décrit dans le texte. Je n'ai plus rien à ajouter ici.

XXIV^e.

Page 137. Sur cette côte demeurent des pêcheurs qui se sont inconnus, etc.; jusqu'à la fin de l'alinéa.

Cette histoire du passage des âmes dans l'île des Bretons est tirée de Procope. (*Hist. Goth.*, lib. vi, cap. xx.) Comme elle est très-exacte dans le texte, je n'ai rien à ajouter dans la note. Plutarque (*de Oracul. defect.*) avait raconté à peu près la même histoire avant Procope.

XXV^e.

Page 138. Le tourbillon de feu.

Cette circonstance des tourbillons se trouve dans les deux auteurs cités à la note précédente.

XXVI^e.

Page 138. Tu m'écriras des lettres que tu jetteras dans le bûcher funèbre.

« Lorsque les Gaulois brûlent leurs morts, dit Diodore (trad. de Terrass.), ils adressent

et ses vertus et son triomphe. Ainsi, nous autres Français, nous participons à sa gloire, et, du moins sous un rapport, le héros des *Martyrs*, quoique étranger, se trouve rattaché à notre sol. Ces considérations, peut-être touchantes, n'auraient point échappé à la critique, si on n'avait voulu aveuglément condamner mon ouvrage, en affectant de méconnaître un grand travail, et un sujet intéressant, même pour la patrie.

SUR LE ONZIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 141. La grande époque de ma vie.

Voilà qui lie absolument le récit à l'action, en amenant le repentir et la pénitence d'Endore, et ce qui rentre dans les desseins de Dieu; desseins qui sont expliqués dans le livre du Ciel.

1^{re}.

Page 141. Il me nomma préfet du prétoire des Gaules.

J'ai dit plus haut qu'Ambroise était le fils du préfet du prétoire des Gaules; mais je suppose à présent que le père d'Ambroise était mort, ou qu'il ne possédait plus cette charge.

11^{re}.

Page 142. Je m'embarquai au port de Nîmes.

Voyez la Préface.

13^{re}.

Page 142. Marcellin m'admit au repentir.

Pour les erreurs du genre de celles d'Endore, l'expiation était de sept ans : ainsi Marcellin fait une grâce au coupable en ne le laissant que cinq ans hors de l'Eglise. Les premières éditions des *Martyrs* donnaient sept ans à la pénitence du fils de Lathénès; ce qui était la totalité du temps canonique.

14^{re}.

Page 142. Il était encore en Égypte.

On se souvient que lorsque Endore partit pour les Gaules, Dioclétien était allé pacifier l'Égypte, soulevée par un tyran qui prétendait à la pourpre. (Voyez liv. v et liv. ix.)

15^{re}.

Page 142. Môle de Marc-Aurèle.

Peut-être Civita-Vecchia.

16^{re}.

Page 142. Porter du blé destiné au soulagement des pauvres.

On lisait dans les éditions précédentes : « Chercher du blé. » (Voyez la Vie de saint Oulmôuier, dans la *Vie des Pères du desert*, trad. d'Arnauld d'Andilly, pag. 350.)

D. — MARTYRS, TOME II.

14

VIII^e.

Page 143. Utique... Carthage... Marius... Caton, etc.

Voici un ciel, un sol, une mer, des souvenirs bien différents de ceux des Gaules. J'ai parcouru cette route d'Eudore : si le récit de mon héros fatigue, ce ne sera pas faute de variété.

IX^e.

Page 143. A la vue de la colline où fut le palais de Didon.

En doublant la pointe méridionale de la Sicile, et rasant la côte de l'Afrique pour aller en Egypte, on pouvait apercevoir Carthage. J'aurais beaucoup de choses à dire sur les ruines de cette ville, ruines plus considérables qu'on ne le croit généralement; mais ce n'est pas ici le lieu.

X^e.

Page 143. Une colonne de fumée.

Mœnia respiciens, quæ jam infelicitis Elisæ
Collucens flammis. Quæ tantum accenderit ignem
Causa latet.

(*Æneid.*, v.)

XI^e.

Page 143. Je n'étais pas comme Énée.

Mais Eudore était le descendant de Philopœmène et le dernier représentant des grands hommes de la Grèce.

XII^e.

Page 143. Je n'avais pas comme lui... l'ordre du ciel.

Eudore se trompe : il suit les ordres du ciel, et l'empire romain lui devra son salut, puisque c'est par sa mort que le christianisme va monter sur le trône des Césars; mais le fils de Lathénès ignore ses hautes destinées, et les maux qu'il a causés humilient son cœur.

XIII^e.

Page 143. Le promontoire de Mercure, et le cap où Scipion, etc.

Le promontoire de Mercure, aujourd'hui le cap Bon, selon le docteur Shaw et d'Anville. Scipion, passant en Afrique avec son armée, aperçut la terre, et demanda au pilote comment cette terre s'appelait : « C'est le cap Beau, » répondit le pilote. Scipion fit tourner la proue vers ce côté. (TITUS-LIVUS, liv. x.)

XIV^e.

Page 143. Poussés par les vents vers la petite sirte.

Je passai cinq jours à l'ancre dans la petite sirte, précisément pour éviter le naufrage que les anciens trouvaient dans ce golfe. Le fond de la petite sirte va toujours s'élevant jusqu'au rivage : de sorte qu'en marchant la sonde à la main on vient mouiller sur un bon fond de sable, à telle brasse que l'on veut. Le peu de profondeur de l'eau y rend la mer calme au milieu des plus grands vents; et cette sirte, si dangereuse pour les barques des anciens, est une espèce de port en pleine mer pour les vaisseaux modernes.

XV^e.

Page 143. La tour qui servit de retraite au grand Annibal.

« Une péninsule, dit d'Anville, où se trouve une place que les Francs nomment Africa,

« paraît avoir été l'emplacement de *Turris Annibalis*, d'où ce fameux Carthaginois, tous jours redouté des Romains, partit en quittant l'Afrique pour se retirer en Asie. »

XVI^e.

Page 143. Je croyais voir ces victimes de Verrès.

Allusion à ce beau passage de la 4^e Verrine, chap. clviii, où Cicéron montrait un citoyen romain expirant sur la croix par les ordres de Verrès, à la vue des côtes de l'Italie.

XVII^e.

Page 143. L'île délicieuse des Lotophages.

Probablement aujourd'hui Zerbi. On mange encore le lotus sur toute cette côte. Plume distingue deux sortes de lotus. (Liv. xiii, chap. xvii. Voyez aussi l'*Odyssée*.)

XVIII^e.

Page 143. Les autels des Philènes, et Leptis, patrie de Sévère.

Pour l'ordre, il aurait fallu Leptis et les autels des Philènes; mais l'oreille s'y opposait. « *Philenorum ara*, monument consacré à la mémoire de deux frères carthaginois qui s'étaient exposés à la mort pour étendre jusque-là les dépendances de leur patrie. » (D'ANVILLE.) Leptis, une des trois villes d'où la province de Tripoli prit son nom. Sévère et saint Fulgence étaient de Leptis. Il existe encore des ruines de cette ville sous le Liba.

XIX^e.

Page 143. Une haute colonne attira bientôt nos regards.

En revenant en Europe, je suis demeuré plusieurs jours en mer en vue de la colonne de Pompée, et certes je n'ai eu que trop le temps de remarquer son effet à l'horizon. Ici commence la description de l'Égypte. Je prie le lecteur de la suivre pas à pas, et d'examiner si on y trouve de l'enflure, du galimatias et le moindre désir de produire de l'effet avec de grands mots : je puis me tromper, car je ne suis pas aussi habile que les critiques; mais je suis bien sûr de ce que j'ai vu de mes yeux, et, malheureusement, je vois les choses comme elles sont.

XX^e.

Page 143. Par Pollion, préfet d'Égypte.

C'est ce que porte l'inscription lue par les Anglais, au moyen du plâtre qu'ils appliquèrent sur la base de la colonne. Je crois avoir été le premier ou un des premiers qui aient fait connaître cette inscription en France. Je l'ai rapportée dans un numéro du *Mercure*, lorsque ce journal m'appartenait.

XXI^e.

Page 144. Le savant Didyme.

Il y a deux Didymes, tous deux savants : le second, qui vivait dans le quatrième siècle, était chrétien, et versé également dans l'antiquité profane et sacrée. On peut supposer sans inconvénient que le second Didyme est l'auteur du *Commentaire sur Homère*. Il occupa la chaire de l'école d'Alexandrie : c'est pourquoi je l'appelle successeur d'Aristarque, qui corrigea Homère, et qui fut gouverneur du fils de Ptolémée Lagus. J'ai voulu seulement rappeler deux noms chers aux lettres.

XXII^e.

Page 144. Arnobe.

Continuation du tableau des grands hommes de l'Église à l'époque de l'action : ce sont à présent ceux de l'Église d'Orient. Il y a ici de légers anachronismes, encore pourrais-je les défendre et chicaner sur les temps; mais ce n'est point de cela qu'il est question.

« d'importance, font au contraire beaucoup d'attention à la longue mémoire que la vertu
 « laisse après elle. C'est pourquoi ils appellent les maisons des vivants des hôtelleries par
 « lesquelles on ne fait que passer; mais ils donnent le nom de demeures éternelles aux
 « tombeaux des morts, d'où l'on ne sort plus. Ainsi, les rois ont été comme indifférents
 « sur la construction de leurs palais, et ils se sont épuisés dans la construction de leurs
 « tombeaux. » (Diodore, liv. 1, traduit de Terrasson.)

XXXIX*.

Page 146. Leurs symboles bizarres ou effrontés.

Non-seulement j'ai lu quelque chose sur l'Égypte, comme on vient de le voir, mais j'en
 connais assez bien les monuments; et quand je dis qu'il y avait des symboles effrontés à
 Thèbes, à Memphis et à Hiéropolis, je ne fais que rappeler ce que la gravure a rappelé
 depuis Pococke, et rappellera sans doute encore. Cette note xxxix* termine la description
 de l'Égypte idolâtre: il n'y a, comme on le voit, pas une phrase, pas un mot qui ne soit
 appuyé sur une puissante autorité, et l'on peut remarquer que j'ai renfermé en quelques
 lignes toute l'histoire de l'Égypte ancienne, sans omettre un seul fait essentiel. Dans la
 description de l'Égypte chrétienne qui va suivre, dans la peinture du désert, j'aurais pu
 m'en rapporter à mes propres yeux, et mon témoignage suffisait, comme celui de tout
 autre voyageur. On verra pourtant que mes récits sont confirmés par les relations les
 plus authentiques. Franchement, je suis plus fort que mes ennemis en tout ceci; et puis-
 qu'ils m'y ont forcé par l'attaque la plus bizarre, je suis obligé de leur prouver qu'ils ont
 parlé de choses qu'ils n'entendent pas.

XL*.

Page 147. Il venait de conclure un traité avec les peuples de Nubie.

Par ce traité, Dioclétien avait cédé aux Éthiopiens le pays qu'occupaient les Romains
 au delà des cataractes.

XLI*.

Page 147. Figurez-vous, seigneurs, des plages sablonneuses, etc.

« Nous partîmes de Benisolet, dit le père Siccard, le 25, pour aller au village de Bainad,
 « qui est à l'orient du fleuve. Nous prîmes dans ce village des guides pour nous conduire
 « au désert de Saint-Antoine. Nous sortîmes de Bainad le 26 mai, montés sur des chameaux,
 « et escortés de deux chameliers. Nous marchâmes au nord, le long du Nil, l'espace d'une
 « ou deux lieues, et ensuite nous tirâmes à l'est pour entrer dans le célèbre désert de
 « Saint-Antoine, ou de la Basse-Thébaïde ... Une plaine sablonneuse s'étend d'abord jus-
 « qu'à la gorge de Gebel.... Nous montâmes jusqu'au sommet de mont Gebel. Nous décou-
 « vrimmes alors une plaine d'une étendue prodigieuse.... Son terrain est pierreux et stérile.
 « Les pluies, qui y sont fréquentes en hiver, forment plusieurs torrents; mais leur lit
 « demeure sec pendant tout l'été.... Dans toute la plaine, on ne voit que quelques acacias
 « sauvages, qui portent autant d'épines que de feuilles. Leurs feuilles sont si maigres,
 « qu'elles n'offrent qu'un médiocre secours à un voyageur qui cherche à se mettre à
 « l'abri du soleil brûlant. » (*Lettres édif.*, tom. v, pag. 191 et suiv.) Jusqu'ici, comme on
 le voit, je n'ai rien imaginé; et le père Siccard, qui passa tant d'années en Égypte; ce
 missionnaire qui savait le grec, le copte, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, le latin, le
 turc, etc., n'avait peut-être rien lu sur l'Égypte, ni rien vu dans ce pays. J'ai substitué
 seulement le nopal à l'acacia, comme plus caractéristique des lieux. Me permettra-t-on de
 dire que j'ai rencontré le nopal aux environs du Caire, d'Alexandrie, et en général dans
 tous les déserts de ces contrées? Cependant, si on ne veut pas qu'il y ait des nopals en
 Orient, malgré moi et malgré presque tous les voyageurs, je capitulerai sur ce point.

Il faut pourtant que j'apprenne à la critique une chose qu'elle ne sait peut-être pas, et
 le moyen de m'attaquer. A l'époque où je place des nopals en Orient, il y a ANACHRONISME.

XLVI^e.

Page 148. Par intervalles, l'antruche poussait des sons lugubres.

Sorte de cri attribué à l'antruche par toute l'Écriture. (Voyez Jos et Michs.)

XLVII^e.

Page 148. Le vent de feu.

C'est le kam-in. Il n'y a point d'ouvrage sur l'Égypte et sur l'Arabie qui ne parle de ce vent terrible. Il tue quelquefois subitement les chameaux, les chevaux et les hommes. Les anciens l'ont connu, comme on peut le remarquer dans Pline.

XLVIII^e.

Page 148. Un acacia.

(Voyez la note xlv.)

XLIX^e.

Page 149. Le rugissement d'un lion.

On prétend qu'on ne trouve pas de lions dans les déserts de la Basse-Thébaine : cela peut être. On sait, par l'autorité d'Aristote, qu'il y avait autrefois des lions en Europe, et même en Grèce. J'ai suivi dans mon texte l'*Histoire des Pères du désert* ; et je le devais, puisque c'était mon sujet. On lit donc dans mon *Histoire* que ces grands solitaires apprivoisaient des lions, et que ces lions servaient quelquefois de guides aux voyageurs. Ce furent deux lions qui, selon saint Jérôme, creusèrent le tombeau de saint Paul. Le père Siccard assure qu'on voit rarement des lions dans la Basse-Thébaine, mais qu'on y voit beaucoup de tigres, de chamois, etc. (*Lettres édif.*, tom. v, pag. 210.)

L^e.

Page 149. Un poits d'eau fraîche.

« L'aurore, dit le père Siccard, nous fit découvrir une touffe de palmiers éloignée de nous d'environ quatre ou cinq milles. Nos conducteurs nous dirent que ces palmiers ombrageaient un petit marais, dont l'eau, quoiqu'un peu salée, était bonne à boire. » (*Lettres édif.*, tom. v, pag. 196.)

LI^e.

Page 149. Je commençai à graver des rocs noircis et calcinés.

« Le monastère de Saint-Paul, où nous arrivâmes, est situé à l'orient, dans le cœur du mont Colzim. Il est environné de profondes ravines et de coteaux stériles dont la surface est noire. » (*Le père Siccard. Lettres édif.*, tom. v, pag. 250.)

LII^e.

Page 150. Au fond de la grotte.

« Il (Paul) trouva une montagne pierreuse, auprès du pied de laquelle était une grande cavernes dont l'entrée était formée avec une pierre, laquelle ayant levée pour y entrer, et regardant attentivement de tous côtés, par cet instinct naturel qui porte l'homme à désirer de connaître les choses cachées, il aperçut au dedans comme un grand vestibule qu'un vieux palmier avait formé de ses branches en les étendant et les entaillant les unes dans les autres, et qui n'avait rien que le ciel au-dessus de soi. Il y avait là une fontaine d'eau très-claire, d'où sortait un ruisseau qui à peine commençait à couler, qu'on le voyait se perdre dans un petit trou, et être englouti par la même terre qu'il le produisait. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tom. 1, p. 5.)

LIII^e.

Page 150. Comment vont les choses du monde ?

« Ainsi Paul, en souriant, lui ouvrit la porte ; et alors s'étant embrassés diversement, ils se saluèrent et se nommèrent tous deux par leurs propres noms. Ils rendirent ensemble grâces à Dieu ; et après s'être donné le saint baiser, Paul s'étant assis auprès d'Antoine lui parla de cette sorte :

« Voici celui que vous avez cherché avec tant de peine, et dont le corps flétri de vieillesse est couvert par des cheveux blancs tout pleins de crasse. Voici cet homme qui est sur le point d'être réduit en poussière. Mais puisque la charité ne trouve rien de difficile, dites-moi, je vous supplie, comme va le monde ? Fait-on de nouveaux bâtiments dans les anciennes villes ? Qui est celui qui règne aujourd'hui ? » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tom. 1, pag. 10.)

LIV^e.

Page 150. Il y a cent treize ans que j'habite cette grotte.

« Y ayant déjà cent treize ans que le bienheureux Paul menait sur la terre une vie toute céleste ; et Antoine, âgé de quatre-vingt-dix ans (comme il l'assurait souvent), demeurant dans une autre solitude, il lui vint en pensée que nul autre que lui n'avait passé dans le désert la vie d'un parfait et véritable solitaire. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tom. 1, pag. 6.)

LV^e.

Page 150. Paul alla chercher dans le trou d'un rocher un pain.

Allusion à l'histoire du corbeau de saint Paul. J'ai écarté tout ce qui pouvait blesser le goût dédaigneux du siècle, sans pourtant rien omettre de principal. Il ne faut pas, d'ailleurs, que les partisans de la mythologie exilent si haut contre l'histoire de nos saluts : il y a des corbeaux et des cornilles qui jouent des rôles fort singuliers dans les fables d'Ovide. Ne sait-on pas comment Lucien s'est moqué des dieux du paganisme et combien, en effet, on peut les rendre ridicules ? Tout cela est de la mauvaise foi. On admire dans un poëte grec ou latin ce que l'on trouve bizarre et de mauvais goût dans la vie d'un solitaire de la Thébaïde. Il est très-aisé, en élaguant quelque circonstance, de faire de la vie de nos saints des morceaux pleins de naïveté, de poésie et d'intérêt.

LVI^e.

Page 150. Eudore, me dit-il, vos fautes ont été grandes.

Cette scène a été préparée dans le livre du Ciel. Elle achève de confirmer mon héros dans la pénitence ; elle lui apprend ses destinées ; elle lui donne le courage du martyre. Ainsi le récit se termine précisément au moment où Eudore est devenu capable de grandes actions que Dieu attend de lui.

LVII^e.

Page 151. Un horizon immense.

« Étant parvenus à l'endroit le plus haut du mont Colzim, nous nous y arrêtâmes pendant quelque temps pour contempler avec plaisir la mer Rouge, qui était à nos pieds, et le célèbre mont Sinaï, qui bornait notre horizon. » (*Livres édif.*, tom. v, pag. 214.)

LVIII^e.

Page 151. Une caravane.

L'établissement des caravanes est de la plus haute antiquité : la première que l'on remarque dans l'histoire romaine remonte au temps d'Auguste, lors de l'expédition de légions pour découvrir les aromates de l'Arabie.

LIX^e.

Page 152. Des vaisseaux chargés de parfums et de soie.

Les parfums de l'Orient et les soies des Indes venaient aux Romains par la mer Rouge. Les philosophes grecs allaient quelquefois étudier aux Indes la sagesse des brahmanes.

LX^e.

Page 152. Confesseur de la foi.

Ce morceau achève la peinture du christianisme. Il fait voir la suite et les conséquences de l'action; il montre Eudore récompensé, les persécuteurs punis, et les nations modernes se faisant chrétiennes sur les débris du monde ancien et les ruines de l'idolâtrie.

LXI^e.

Page 152. Grande rébellion tentée par leurs pères.

C'est la révolte d'Adam et la chute de l'homme. Le reste du passage touchant la morale écrite, les révolutions de l'Orient, etc., n'a pas besoin de commentaires. Je suppose, avec quelques auteurs, que l'Égypte a porté ses dieux dans les Indes, comme elle les a certainement portés dans la Grèce. Toutefois, l'opinion contraire pourrait être la véritable, et ce sont peut-être les Indiens qui ont peuplé l'Égypte. « Mundum tradidit disputationibus eorum. »

LXII^e.

Page 152. Vous avez vu le christianisme pénétrer, etc.

Ceci remet sous les yeux le récit, et le but du récit.

LXIII^e.

Page 153. Le grand dragon d'Égypte.

« Ecce ego ad te, Pharao rex Egypti, draco magne, qui cubas in medio fluminum tuorum, et dicis : Meus est fluvius. » (Ezech., xxix.)

LXIV^e.

Page 153. Les démons de la volupté, etc.

Allusion aux tentations des saints dans la solitude, et aux miracles que Dieu fit en faveur des peux habitants du désert.

LXV^e.

Page 153. La pyramide de Chéops jusqu'au tombeau d'Osymandué.

La pyramide de Chéops est la grande pyramide près de Memphis; le tombeau d'Osymandué était à Thèbes. On peut voir dans Diodore (liv. 1, sect. 4) la description de ce superbe tombeau; elle est trop longue pour que je la rapporte ici.

LXVI^e.

Page 153. Le terre de Gessen.

« Dixit itaque rex ad Joseph... In optimo loco fac eos habitare, et trade eis terram Gessen. »

LXVII^e.

Page 154. Ils se sont remplis du sang des martyrs, comme les coupes et les cornes de l'autel.

« Fecit et altare holocausti... Cujus cornua de angulis procedebant... Et in usus ejus paravit ex aure vasa diversa. » (Ezech., cap. xxvii.)

« donna, et de me l'apporter pour m'ensevelir. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tom. 1, pag. 12.)

LXXVIII^e.

Page 155. J'ai vu Élie, etc.

« J'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert; et, pour parler selon la vérité, j'ai vu Paul « dans un paradis. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, t. 1, p. 13.)

LXXIX^e.

Page 155. Je vis, au milieu d'un chœur d'anges.

« Il (Antoine) vit, au milieu des troupes des anges, entre les chœurs des prophètes et « des apôtres, Paul tout éclatant d'une blancheur pure et lumineuse, monter dans le « ciel... Il y vit le corps mort du saint qui avait les genoux en terre, la tête levée et les « mains étendues vers le ciel. Il crut d'abord qu'il était vivant, et qu'il priait. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tom. 1, pag. 14.)

LXXX^e.

Page 155. Deux lions.

(Voyez ci-dessus note XLX^e.)

LXXX^e.

Page 155. Ptolémaïs.

(Saint-Jean d'Acre.)

LXXXI^e.

Page 155. Je m'arrêtai aux Saints Lieux, où je connus la pieuse Hélène.

Préparation au voyage de Cymodocée à Jérusalem.

LXXXII^e.

Page 155. Je vis ensuite les sept Églises.

Complément de la peinture de l'Église sur toute la terre. « Angelo Ephesi Ecclesiam « scribe... Scio opera tua, et laborem, et patientiam tuam. » Smyrne : « Scio tribulationem tuam. » Pergame : « Tenes nomen meum, et non negasti fidem meam. » Thyatire : « Novi... charitatem tuam. » Sardes : « Scio opera tua quia nomen habes quod « vivas, et mortuus es. » Laodicée : « Suadeo tibi emere a me aurum... ut vestimenta « albis induaris. » Philadelphie : « Hæc dicit sanctus et verus qui habet clavem David. « Ego dilexi te. » (*Apoc.*, cap. 2 et 3.)

LXXXIII^e.

Page 155. J'eus le bonheur de rencontrer à Byzance le jeune prince Constantin, qui... daigna me confier ses vastes projets.

Regard jeté sur la fondation de Constantinople, que saint Augustin appelle magnifiquement la compagne et l'héritière de Rome. (*De Civ. Dei.*)



SUR LE DOUZIÈME LIVRE.

L'action recommence, dans ce livre, au moment où le lecteur l'a laissée à la fin du livre de *Phébe* : l'amour dans Héraclès, l'ambition dans Galérie, la superstition dans Dioscétien sont réveillés à la fois par les caprices des tétrarques ; et ces esprits conjurés ignorent qu'ils ne font qu'obéir aux décrets de l'Éternel, et concourir au triomphe de la foi.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 157. La mère de Galérie, etc.

Voyez, pour tout ceci, le 1^{er} livre du récit ou le 1^{er} de l'ouvrage. Voyez aussi les notes de ce même livre.

I^{er}.

Page 157. Enivré de ses victoires sur les Parthes, etc.

(Voyez livre v, et la note xxv^e du même livre.)

II^{es}.

Page 157. Votre épouse séduite.

(Voyez livre v, à l'aventure des catacombes.)

I^{er}.

Page 157. Voilà les trésors de l'Église, etc.

J'attribue à Marcellin la touchante histoire de saint Laurent. Celui-ci, sommé par le gouverneur de Rome de livrer les trésors de l'Église, rassembla tous les malheureux de cette grande ville, les aveugles, les boiteux, les mendiants : « Tous, dit Prudence, « étaient connus de Laurent, et ils le connaissaient tous. » Tel fut le trésor qu'il présenta au persécuteur des fidèles. (Voyez *Phœb.*, in *Coron.* et *Act. Mart.*)

V^{es}.

Page 158. Dans la vaste enceinte, etc.

Καλὴ ὑπὸ πλατανίστῃ, ὅτεν ἴεν ἀγλαὸν ὄμιον.
 Ἐνὶ ἐρήνῃ μέγα σῆμα δῶκον ἐπὶ νῦτα θαρινὸς,
 Ἰμερβαλίας, τὴν δ' ἀτὶς Ὀλύμπιος ἦν γούσσει,
 Βομοῦ ὑπῆρας, πρὶς βκ πλατανίστον ἔρουσιν.
 Ἐνθα δ' ἔταν στρουθοῖο νισσοῖ, νῆπια τίνα.
 Ὀξω ἰσ' ἀροσάτω, πτάλεις ὑποπιπτοῦτες,
 Ὅκτω, ἀτὰρ μήτηρ ἐνὶ τῇ ἡ, ἡ τῇ τίνα.
 Ἐνὶ ὄγι τοὺς ἐλευθῆ κατὰ σῆι τετρίγῳτας
 Μήτηρ δ' ἀμφοτερότερο ἰδυραμένη ρηλα τίνα
 Τὴν δ' ἐλευθῆμιος πτέρυγος λάβει ἀμφοτερότερον
 (*Iliad.*, liv. II, v. 307.)

Sorrisi, parokette, e dolci stille
Di pianto, e sospir tronchi, e molli baci.

(*Gierusal.*, canto xvi, st. 25.)

XXIII^e.

Page 163. La colère de cette déesse, etc.

O haine de Vénus, ô fatale colère!

(*RACINE, Phèdre*, act. 1, sc. III.)

XXIV^e.

Page 163. A chercher le jeune homme dans la palestra.

Βασίλειος περί τῶν Τίμαγέων παλαιστῶν
Ἀδριαν.

(*THEOCR.*, *Idylle* II, v. 8.)

XXV^e.

Page 163. La langue embarrassée.

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps si tôt que je te vois ;
Et, dans les doux transports où s'égare mon âme,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

(*BOILEAU, Traduction de Sapho.*)

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

(*RACINE, Phèdre*, act. 1, sc. III.)

XXVI^e.

Page 163. A recourir à des philtres.

Ἡ ποῖ τοι δέσναι ; φίλε, θίστ' ἔτι. Ἡ δὲ τὰ πύργα ;
..... Ἀλλὰ, Σελήνη,
Φαίει καλὸν τὴν γὰρ ποταίσουσαι ἀνυχὰ, δέσναι, etc.

(*THEOCR.*, *Idylle* II, v. 1 et 10.)

XXVII^e.

Page 163. Qu'il s'assied sur le dos du lion, etc.

(Voyez les mythologues et sculpteurs antiques.)

XXVIII^e.

Page 163. Quelle religion est la vôtre !

Voilà ce qui explique l'espèce de contradiction que l'on remarque entre le commencement et la fin du discours de Cymodocée.

XXIX^e.

Page 164. Lorsque le Tout-Puissant, etc.

« Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ. »

«... Plantaverat autem Dominus Deus Paradisum voluptatis a principio, in quo posuit hominem... » (*Genes.*, chap. II, v. 7 et 8.)

XXX^e.

Page 164. L'Éternel tira du côté d'Adam, etc.

« Et ædificavit Dominus Deus costam, quam tuierat de Adam in mulierem. »
 « ... Hoc nunc, os ex ossibus meis, et caro de carne mea. » (*Genes.*, cap. II, v. 22 et 23.)

XXXI^e.

Page 164. Adam était formé pour la puissance, etc.

Not equal, as their sex not equal seem'd;
 For contemplation he, and valour form'd;
 For softness she, and sweet attractive grace.

(*MULT.*, *Parad. lost.*)

XXXII^e.

Page 164. Je tâcherai de vous gagner à moi, au nom de tous les attraits, etc.

« In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis. » (*Os.*, cap. XI, v. 4.)

XXXIII^e.

Page 164. Je vous rendrai mon épouse par une alliance, etc.

« Et sponsabo te mihi in sempiternum, et sponsabo te mihi in justitia et judicio, et in misericordia, et in miserationibus. » (*Os.*, cap. II, v. 19.)

XXXIV^e.

Page 164. Ainsi le fils d'Abraham, etc.

« Qui introduxit eam in tabernaculum Saræ matris suæ, et accepit eam uxorem : et in tantum dilexit eam, ut dolorem, qui ex morte matris ejus acciderat, temperaret. » (*Genes.*, cap. XIV, v. 67.)

XXXV^e.

Page 164. Avant que tu n'aies achevé de m'enseigner la pudeur.

C'est ordinairement la fille vertueuse et innocente qui peut enseigner la pudeur à un jeune homme passionné : la religion chrétienne prouve ici sa puissance, puisqu'elle met le langage chaste dans la bouche d'Eudore, et l'expression hardie dans celle de Cymodécée. Cela est nouveau et extraordinaire sans doute, mais naturel, par l'effet des deux religions, et c'eût été blesser la vérité, que de présenter des mœurs contraires.

XXXVI^e.

Page 165. Elle promet aisément de se faire instruire dans la religion du maître de son cœur.

C'est ici la simple nature, et cela ne blesse point la religion, parce que Cymodécée n'est plus demandée comme une victime immédiate. (*Voyez* le livre du *Ciel*.)

XXXVII^e.

Page 165. La tombe d'Épaminondas, et la cime du bois de Pelagus.

« En sortant de Mantinée par le chemin de Pallantium, vous trouverez, à trente stades de la ville, le bois appelé Pelagus... Épaminondas fut tué dans ce lieu. Ce grand homme fut enterré sur le champ de bataille. » (*PAUSAN.*, in *Arcad.*, cap. II.)
 Ce lieu : offre le contraste de tout ce que la mythologie nous a laissé de plus risqué et de



« et Tarni. Nous entrâmes dans une plaine cultivée qui s'étend jusqu'à Léontari. Nous
 « étions là en Arcadie, sur la frontière de la Laconie. On convient généralement que
 « Léontari n'est point Mégalopolis... Laissant à droite Léontari, nous traversâmes un bois
 « de vieux chênes, reste vénérable d'une forêt sacrée. Nous vîmes le plus beau soleil se
 « lever sur le mont Borée. Nous mîmes pied à terre au bas de ce mont, pour graver un
 « chemin taillé perpendiculairement dans le roc. C'était un de ces chemins appelés Che-
 « mins de l'Echelle, en Arcadie... Nous nous trouvions dans le voisinage d'une des sources
 « de l'Alphée. Je mesurais avidement des yeux les ravines que je rencontrais : tout était
 « muet et desséché. Le chemin qui conduit du Borée à Tripolizza traverse d'abord des
 « plaines désertes, et se plonge ensuite dans une longue vallée de pierres. Le soleil nous
 « dévorait. A quelques buissons rares et brûlés étaient suspendues des cigales qui se
 « taisaient à notre approche. Elles recommençaient leurs cris dès que nous étions passés.
 « On n'entendait que ce bruit monotone, le pas de nos chevaux et la chanson de notre
 « guide. Lorsqu'un postillon grec monte à cheval, il commence une chanson qu'il con-
 « tinue pendant toute la route. C'est presque toujours une longue histoire rimée qui
 « charme les ennuis des descendants de Linus ; il me semble encore ouïr le chant de mes
 « malheureux guides, la nuit, le jour, au lever, au coucher du soleil, dans les solitudes
 « de l'Arcadie, sur les bords de l'Eurotas, dans les déserts d'Argos, de Corinthe, de Mé-
 « gare ; beaux lieux où la voix des Ménades ne retentit plus, où les concerts des Muses ont
 « cessé, où le Grec infortuné semble seulement déplorer dans de tristes complaints les
 « malheurs de sa patrie. »

..... Soli periti cantare
 Arcades !

III.

Page 176. C'est par le même chemin que Lyciscus, etc.

Dans la première guerre de Messénie, l'oracle promit la victoire aux Messéniens, s'ils sacrifiaient une jeune fille du sang d'Épytus. Il y avait plusieurs filles de la race des Épytides. On tira au sort, et le sort tomba sur la fille de Lyciscus. Celui-ci préféra sa fille à son pays, et s'enfuit avec elle à Sparte. Aristodème offrit volontairement sa fille pour remplacer celle de Lyciscus. La fille d'Aristodème était promise en mariage à un jeune homme qui, pour la sauver, prétendit qu'il avait déjà sur elle les droits d'un époux, et qu'elle portait dans son sein un fruit de son amour. Aristodème plongea un couteau dans les entrailles de sa fille, les ouvrit, et prouva aux Messéniens qu'elle était digne de donner la victoire à la patrie.

IV.

Page 177. Et commence à descendre vers Pillane, etc.

Cette géographie est tout à fait différente de ce qu'elle était dans les premières éditions. Mon exactitude m'avait fait tomber dans une faute singulière. Je n'avais voulu faire parcourir à Démodocus que le chemin que j'avais moi-même suivi. Mais comme j'allais d'abord à Tripolizza, dans le vallon de Tégér, et que je revins ensuite à Sparte, je ne m'étais pas aperçu que Démodocus se détournait d'une trentaine de lieues de sa véritable route. Le faire arriver à Sparte par le mont Thorax était une chose étrange : voilà ce que la critique n'a pas vu, quoiqu'elle ait doctement déclaré que le tombeau d'Ovide était de l'autre côté du Danube. Quant aux monuments dont il est question dans la route actuelle de Démodocus, on peut consulter Pausanias, *in Lacon.*, lib. III, cap. II et XXI.

V.

Page 177. La chaîne des montagnes du Taygète.

Je suis, je crois, le premier auteur moderne qui ait donné la description de la Laconie d'après la vue même des lieux. Je réponds de la fidélité du tableau. Guillet, sous le nom

« Une fille de ce village ayant perdu son père et sa mère, et se trouvant maîtresse
« d'une petite fortune, fut envoyée par ses parents à Constantinople. A dix-huit ans,
« elle revint dans son village. Elle était belle; elle parlait le turc, l'italien et le fran-
« çais; et quand il passait des étrangers à Saint-Pierre, elle les recevait avec une poli-
« tesse qui fit soupçonner sa vertu. Les chefs des paysans s'assemblèrent; et, après avoir
« examiné entre eux la conduite de l'orpheline, ils résolurent de se débarrasser d'une fille qui
« déshonorait le village. Ils se procurèrent d'abord la somme fixée pour le meurtre d'une
« chrétienne en Turquie; ensuite ils entrèrent pendant la nuit chez la jeune fille, l'as-
« sommèrent, et un homme, qui attendait la nouvelle de l'exécution, alla porter au
« pacha le prix du sang. Ce qui mettait en mouvement tous ces Grecs de Saint-Pierre, ce
« n'était pas l'atrocité de l'action, mais l'avidité du pacha; car celui-ci, qui trouvait
« aussi l'action toute simple, et qui convenait avoir reçu la somme fixée pour un assas-
« sinat ordinaire, observait pourtant que la beauté, la jeunesse, la science, les voyages
« de l'orpheline lui donnaient à lui, pacha de Morée, de justes droits à une indemnité. En
« conséquence, sa seigneurie avait envoyé le jour même deux janissaires pour demander
« une nouvelle contribution.

« Nous échangeâmes de chevaux à Saint-Pierre, et nous prîmes le chemin de l'ancienne
« Cynurie. Vers les trois heures de l'après-midi, le guide nous cria que nous allions être
« attaqués. En effet, nous aperçûmes quelques hommes armés dans la montagne: après
« nous avoir regardés longtemps, ils nous laissèrent tranquillement passer. Nous en-
« trâmes dans les monts Parthénus, et nous descendîmes au bord d'une rivière dont le
« cours nous conduisit jusqu'à la mer. On découvrait la citadelle d'Argos, Nauplia en
« face de nous, et les montagnes de la Corinthie vers Mycènes.

« Du point où nous étions parvenus, il y avait encore trois heures de marche jusqu'à
« Argos; il fallait tourner le fond du golfe, en traversant le marais de Lerne, qui s'étend
« d'un côté entre la ville et le lieu où nous nous trouvions. La nuit vint, le guide se trompa
« de route, nous nous perdîmes dans les rizières inondées, et nous fûmes trop heureux
« d'attendre le jour sur un fumier de brebis, lieu le moins humide et le moins sale que
« nous pûmes trouver.

« Je serais en droit de faire une querelle à Hercule, qui n'a pas bien tué l'hydre de
« Lerne, car je gagnai dans ce lieu malsain une fièvre qui ne me quitta tout à fait qu'en
« Egypte.

« J'étais, au lever de l'aurore, à Argos. Le village qui remplace cette ville célèbre est
« plus propre et plus animé que la plupart des autres villages de la Morée. Sa position
« est fort belle au fond du golfe de Nauplia ou d'Argos, à une lieue et demie de la mer.
« Il a d'un côté les montagnes de la Cynurie et de l'Arcadie, et de l'autre les hauteurs
« de Trézène et d'Épidaure.

« Mais, soit que mon imagination fût attristée par le souvenir des malheurs et des fu-
« reurs des Pélopidés, soit que je fusse réellement frappé par la vérité, les terres me pa-
« rurent incultes et désertes, les montagnes sombres et nues; sorte de nature féconde en
« grands crimes et en grandes vertus. Je visitai les restes du palais d'Agamemnon, les
« débris du théâtre et d'un aqueduc romain; je montai à la citadelle: je voulais voir
« jusqu'à la moindre pierre qu'avait pu remuer la main du roi des rois.

« Qui peut se vanter de jouir de quelque gloire auprès de ces familles chantées par
« Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide et Racine? Et quand on voit pourtant, sur les
« lieux, combien peu de chose reste de ces familles, on est merveilleusement étonné.

« Je laissai la forêt de Némée à ma gauche, et j'arrivai à Corinthe par une espèce de
« plaine semée de montagnes isolées et semblables à l'Acro-Corinthe, avec lequel elles se
« confondent. Nous aperçûmes celui-ci longtemps avant d'y arriver, comme une masse
« irrégulière de granit rougeâtre, avec une ligne de murs sur son sommet. Le village de
« Corinthe est au pied de cette citadelle.

« pied du monticule, et nous grimpâmes à la cabane la plus voisine : on nous y donna
« l'hospitalité.

« Nous partîmes d'Eleusis à la pointe du jour. Nous tournâmes le fond du canal de Sa-
« lamine, et nous nous engageâmes dans le défilé qui passe entre le mont Icare et le
« mont Corydalus, et débouche dans la plaine d'Athènes, au petit mont Pœcile. Je décou-
« vris tout à coup l'Acropolis, présentant dans un assemblage confus les chapiteaux des
« Propylées, les colonnes du Parthénon et du temple d'Erechthée, les embrasures d'une
« muraille chargée de canons, les débris gothiques du siècle des ducs, et les masures des
« Musulmans. Deux petites collines, l'Anchesme et le Lycabettus, s'élevaient au nord de
« la citadelle, et c'était entre les dernières et au pied de la première qu'Athènes se mon-
« trait à moi. Ses toits aplatis, entremêlés de minarets, de palmiers, de ruines et de
« colonnes isolées, les dômes de ses mosquées couronnés par de gros nids de cigognes,
« semblables à des corbeilles, faisaient un effet agréable aux rayons du soleil levant. Mais
« si l'on reconnaissait encore Athènes à quelques débris, on voyait aussi, à l'ensemble de
« l'architecture et au caractère général des monuments, que la ville de Minerve n'était
« plus habitée par son peuple.

« Une enceinte de montagnes, qui se termine à la mer, forme la plaine ou le bassin
« d'Athènes. Du point où je voyais cette plaine au petit mont Pœcile, elle paraissait
« divisée en trois bandes ou régions, courant dans une direction parallèle du nord au
« midi. La première de ces régions, et la plus voisine de moi, était inculte et couverte de
« bruyères; la seconde offrait un terrain labouré où l'on venait de faire la moisson; la
« troisième présentait un long bois d'oliviers qui s'étendait un peu circulairement depuis
« les sources de l'Ilissus, en posant au pied de l'Anchesme, jusque vers le port de Pha-
« lère. Le Céphise coule dans cette forêt, qui, par sa vieillesse, semble descendre de l'o-
« livier que Minerve fit sortir de la terre. L'Ilissus a son lit desséché de l'autre côté
« d'Athènes, entre le mont Hymette et la ville.

« La plaine n'est pas parfaitement unie; une petite chaîne de collines détachées du
« mont Hymette en surmonte le niveau, et forme ces différentes hauteurs sur lesquelles
« Athènes plaça peu à peu ses monuments.

« Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion très-vive que l'on joint le plus de
« ses sentiments. Je m'avançais vers Athènes dans une espèce de trouble qui m'ôtait le
« pouvoir de la réflexion. Nous traversâmes promptement les deux premières régions, la
« région inculte et la région cultivée, et nous entrâmes dans le bois d'oliviers. Je des-
« cendis un moment dans le lit du Céphise, qui était alors sans eau, parce que dans cette
« saison les paysans la détournent pour arroser leurs oliviers. En sortant du bois, nous
« trouvâmes un jardin environné de murs, et qui occupe à peu près la place du Céra-
« mique. Nous mîmes une demi-heure pour nous rendre à Athènes, à travers un chaume
« de froment. Un mur moderne renferme la ville. Nous en franchîmes la porte, et nous
« pénétrâmes dans de petites rues champêtres, fraîches et assez propres. Chaque maison à
« son jardin planté d'orangers et de figuiers. Le peuple me parut gai et curieux, et n'avait
« point l'air avili et abattu des Morâtes. On nous enseigna la maison de M. Fauvel,
« qui demeure près du portique d'Adrien, dans le voisinage du Pœcile et de la rue des Tré-
« pides. »

SUR LE SEIZIÈME LIVRE.

La question, touchant le polythéisme, la religion naturelle et le christianisme, est la plus grande question qu'on puisse soumettre au jugement des hommes. Elle fournirait la matière de plusieurs volumes, et je ne pourrais y consacrer que quelques pages.

La scène est terminée sur deux faits historiques :

1^o Il est vrai que Dioclétien délègue pendant tout un hiver, avec son conseil, sur le sort des chrétiens ;

2^o Sous l'empire d'Honorius, on voulait ôter du Capitole l'autel de la Victoire. Symmaque, pontife de Jupiter, prononça à ce sujet un discours qui après a été conservé dans les œuvres de saint Ambroise. Saint Ambroise répondit à Symmaque, et nous avons aussi la réponse de l'éloquent prébénique de Milan.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 304. Je suppose que Rome chargée d'années, etc.

Ceci est emprunté du discours du vrai Symmaque. Je ne sais si l'on a jamais remarqué que le fameux morceau de Massillon, dans son sermon du *Petit nombre des Élus*, est imité du beau mouvement oratoire du prêtre des faux dieux. C'est le cas de dire, comme les Pères, qu'il est permis quelquefois de dérober l'or des Egyptiens.

I^{re}.

Page 205. Nous ne refusons point de l'admettre dans le Panthéon, etc.

Tibère avait voulu mettre Jésus-Christ au rang des dieux ; Adrien lui avait élevé des temples, et Alexandre Sévère le révérait avec les images des âmes saintes.

II^{re}.

Page 205. Galérius laissait un libre cours aux blasphèmes de son ministre.

Cela seul suffirait pour établir la vraisemblance poétique, et faire tomber la critique de ceux qui disent qu'Héroclès ne pouvait pas parler si librement dans le sénat romain. Mais l'auteur de la brochure que j'ai citée a très-bien montré que je n'étais pas sorti des bornes de la vérité historique.

« Sous Dioclétien, dit-il, il n'y avait guère à Rome que le peuple qui suivit de bonne foi le culte des idoles. Des systèmes philosophiques plus absurdes peut-être que le polythéisme étaient professés publiquement, et l'on jouissait sur ce point de la liberté la plus absolue, pourvu qu'on rendit un hommage extérieur aux dieux de l'empire. Qui ignore que, même longtemps avant cette époque, la philosophie athée d'Epicure et de Lucrèce était à la mode ? Et, pour donner un exemple plus récent, qui ne se rappelle le discours que César prononça en plein sénat lors de la conjuration de Catilina, et dans lequel, niant les dogmes les plus importants pour le maintien de l'ordre social, il dit en propres termes que la mort est la fin de toutes les inquiétudes, au lieu d'être un supplice, et qu'au delà du tombeau il n'y a ni peines ni plaisirs ? »

III^{re}.

Page 207. Ce jardin délicieux était la stérile Judée.

Ce sont là les plaisanteries de Voltaire sur la Judée. Endore répond à ces plaisanteries, je n'ignore pas qu'il eût pu répliquer que la Judée était très-fertile ; et, sans beaucoup

de travail, j'aurais trouvé les preuves réunies de ce fait dans l'abbé Fleury, et surtout dans le docteur Shemid. Mais, selon moi, une simple observation peut concilier les autorités qui ont l'air de se contredire; car si plusieurs auteurs anciens parlent de la fécondité de la Judée, Strabon dit en toutes lettres qu'on n'était point tenté de disputer aux Juifs des rochers déserts. L'Écriture offre sur le même sujet des passages si contradictoires, que saint Jérôme a cru que la fertilité de la Judée devait s'entendre dans le sens spirituel. La vue des lieux résout sur-le-champ la difficulté. La Judée *proprement dite* était certainement un pays sec et ingrat, à l'exception de quelques vallées, telles que celles de Bethléem, d'Engaddi et de Béthanie; mais le *pays des Hébreux* était une terre d'abondance. La Galilée au nord; l'Idumée et la plaine de Saron au midi; au levant, les environs de Jéricho, sont des pays excellents. Jérusalem était bâtie sur un rocher, dans les montagnes, au centre d'un pays fertile qui la nourrissait. Voilà la vérité. Pourquoi les législateurs des Juifs placèrent-ils, par l'ordre de Dieu, la cité sainte dans un lieu sauvage? Eudore en donne, *humainement* parlant, la raison principale.

V°.

Page 208. Les chrétiens s'assemblent la nuit, etc.

Les anciens Apologues font mention de ces calomnies. On voit bien que le mystère de l'Eucharistie avait pu faire naître la fable des repas de chair humaine; mais on ne sait pas ce qui pouvait avoir donné lieu à l'histoire du chien, des incestes, etc. Fleury remarque judicieusement que les païens, accoutumés aux abominations des fêtes de Flore et de Bacchus, avaient naturellement supposé que les chrétiens se livraient dans leurs assemblées secrètes aux mêmes crimes.

VI°.

Page 208. Partout où ils se glissent, ils fomentent des troubles.

Voilà les véritables armes des sophistes. Ils combattent leurs adversaires en les dénonçant.

VII°.

Page 209. Comme le sabot circule, etc.

Comparaison employée par Virgile et par Tibulle.

VIII°.

Page 210. Auguste, César, etc.

Ce début est celui de l'Apologie de saint Justin le philosophe.

IX°.

Page 210. Toutefois l'effet d'une religion...

On a trouvé cela adroit: cela n'est que juste.

X°.

Page 210. Nous ne sommes que d'hier...

Beau mot de Tertullien: *Sola relinquimus templa*.

XI°.

Page 211. Tout se borne à savoir, etc.

Eudore va droit au but, parce qu'il parle devant un prince politique, qui réduit là toute la question.

XII^e.

Page 211. La raison politique de l'établissement.

Voyez ci-dessus, note vi^e.

XIII^e.

Page 211. Publius, préfet de Rome.

Ce mot sur Publius, jeté en passant, n'est pas inutile. Il amène en scène un personnage déjà nommé dans le quatrième livre, et qui va bientôt jouer un rôle important.

XIV^e.

Page 212. Lorsqu'une neige éclatante, etc.

L'éloquence d'Ulysse est comparée à des flocons de neige, dans l'*Iliade* ; mais la comparaison est d'une tout autre espèce, et présentée sous d'autres rapports.

XV^e.

Page 212. Une longue suite de prophéties vérifiées.

Ce sont là les preuves qui manquent ici, et que j'avais développées. J'ai été obligé de les retrancher ; non erat hic locus.

XVI^e.

Page 212. Plusieurs empereurs romains, etc.

Voyez la note 1^{re} de ce livre. La lettre de Pline le jeune à Trajan en faveur des chrétiens est bien connue ; elle fait partie des notes du *Génie du Christianisme*.

XVII^e.

Page 213. Mais auparavant, venez reprendre dans nos hôpitaux.

Les chrétiens avaient déjà des hôpitaux, et l'argent des agapes servait à secourir les pauvres. L'Eglise prenait les pauvres sous sa protection : témoin l'histoire de saint Laurent, que j'ai attribuée à Marcellin. Galérius, dans ce moment même, faisait noyer les pauvres pour s'en délivrer. On reviendra là-dessus.

XVIII^e.

Page 213. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, etc.

On mettait les enfants trouvés dans des lieux de prostitution. Voyez l'Apologie de saint Justin.

XIX^e.

Page 213. Princes, que ne m'est-il permis, etc.

Voilà précisément où Hiéroclès attendait Eudore. Il savait qu'un chrétien était obligé de garder le secret sur ces mystères, et que ce raisonnement se présentait à l'esprit : « Vos mystères sont des abominations. Vous le niez ; mais vous ne voulez pas expliquer ces mystères : donc vos mystères sont des crimes. » Eudore a été obligé de se défendre par des arguments *à posteriori*, ce qui donne prise à son adversaire. La seconde attaque, à laquelle Eudore ne pouvait manquer de succomber, était celle qui se tirait du sacrifice à l'empereur. Aussi Hiéroclès ne l'a pas oubliée, bien sûr qu'Eudore refuserait nettement ce sacrifice. Au fait, c'était là que gisait le mal, et ce qui, en dernier résultat, servait de prétexte pour égorgier les chrétiens.

XX^e.

Page 213. Ce Dieu, je le sens, pourrait seul me sauver.

Sorte de prophétie qui remet sous les yeux un des plus grands traits de l'histoire ecclésiastique : saint Léon arrêtant Attila aux portes de Rome.

XXI^e.

Page 213. Ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure.

Cette raison est sans réplique, et les Apologistes l'ont employée.

XXII^e.

Page 213. Bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie.

Seul trait par lequel j'ai rappelé, dans ce livre, l'action fondée sur l'amour d'Eudore et de Cymodocée.

XXIII^e.

Page 214. Dieu se servait de l'éloquence chrétienne, etc.

Eudore et les anges de lumière ne peuvent pas réussir à empêcher la persécution des chrétiens ; mais ils sèment les germes de la foi dans le sénat romain, et préparent ainsi le triomphe futur de la religion. Leurs efforts ne sont donc point inutiles.

XXIV^e.

Page 215. Héroclès reprenant son audace, etc.

Voyez la note XIX^e.

XXV^e.

Page 215. Tout à coup le bouclier de Romulus, etc.

Celsam subeuntibus arcem
In gradibus summi delapsus culmine templi,
Arcados Evippi spoliū, cedit æneus orbis.
(STAT.)

XXVI^e.

Page 215. Si la sibylle de Cumès, etc.

Cela est historique. Après la délibération de son conseil, Dioclétien voulut encore avoir l'avis des dieux. Il fit consulter l'oracle. La réponse fut à peu près telle qu'on la verra dans le livre suivant.



SUR LE DIX-SEPTIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 216. Terre où règnent un souffle divin et des génies amis des hommes.
 PLATON, in *Republ.*

1^{re}.

Page 216. Qui me donnera des ailes, etc.

(EURIP., in *Iph. Taur.*)

Οὐκείων δ' ὑπὲρ θαλάμῳ
 Πτέρυγας ἐν νότοις ἄμοις
 Αἰῶμαι θεύζοντα,
 Χερσὶς δὲ σταίην ὄθι καὶ
 Παρθένος εὐδοκίμων γάμων
 Παρὰ πόδ' εὐχάσσομαι φίλας
 Μυτρίε υἱέων θεῶν,
 'Εἰ ἡμιόλος χαρίτων
 Χαίτας ἄθροπλοῦτοιο
 'Ες Ἴριν ὀρνυμένα, πολυποικίλῃ
 Φέρει καὶ πλοκά-
 μους περιβόημενα,
 Γίνωσιν ἰσχύζον.

(EURIP., in *Iph. Taur.*)

* Ἡ βούλεις εὐαχένας
 Διερύττουσι κόπαις
 * Ἐπλευσαν ἐπὶ πόντια κύματα
 Νῆον ὄχημα
 Αἰνεπύροισι αὔραις,
 Φυλ' πλούτου δαμάλλαν
 Αὖξοντες μέλ' ἄθροισιν;

 Προχέλιον αἰγυγλόν
 * Ἐπ' ἡμιπρίτας βόδιον
 Ἀρχοντάς; ὅπου πινυόμενα κορῶν
 Τῶν Νηρῶδον χερσὶ
 Μέλπονσιν, etc.

(EURIP., in *Iph. Taur.*)

11^{re}.

Page 216. Déjà Sunium.

En sortant d'Athènes, je me rendis à un village nommé Koratria, situé au pied du mont

Laurium, où les Athéniens avaient leurs mines d'argent. Nous allumâmes des feux sur la montagne, pour appeler un bateau de l'île de Zéa, autrefois Céos, patrie de Simonide. Ce fut inutilement. La fièvre que j'avais prise dans le marais de Lerne redoubla, et je passai huit jours dans le village de Keratria, ne sachant si je pourrais aller plus loin. M. Faurel m'avait donné pour me conduire un Grec qui, me voyant ainsi arrêté, retourna à Athènes, loua une barque au Pirée, et vint me prendre sur la côte dans une anse, à trois lieues de Keratria. Nous arrivâmes, au coucher du soleil, au cap Sunium. Je me fis mettre à terre, et je passai la nuit assis au pied des colonnes du temple. Le spectacle était tel que je le peins ici. Le plus beau ciel, la plus belle mer, un air embaumé, les îles de l'Archipel sous les yeux, des ruines enchantées autour de moi, le souvenir de Platon, etc., ce sont là de ces choses que le voyageur ne trouve que dans la Grèce.

IV^e.

Page 216. Prête à descendre avec Paris, etc.

Voyez l'*Illiade*.

V^e.

Page 217. La veillée des fêtes de Vénus, etc.

Consultez ce que j'ai dit au sujet de cet hymne, et de la méprise des critiques sur la nature de mes imitations. Ce n'est point du tout ici le *Pervigilium Veneris* attribué à Catulle.

VI^e.

Page 217. Qu'il aime demain, etc.

Cras amet qui numquam amavit;

Quique amavit, cras amet.

(Percigal.)

VII^e.

Page 217. Ame de l'univers, etc.

Hominum divumque voluptas,

Alma Venus!

Te, Dea, te fugiant venti, te nubila caeli,

Adventumque tuum...

Tibi ridet aequora ponti.

(Lycet.)

VIII^e.

Page 217. C'est Vénus qui place sur le sein de la jeune fille, etc.

Ipsa jussit manere ut uide

Virgines nubant rore,

Fusce aprugno de cruore,

Atque Amoris osculis.

.....

Totus est armatus idem

Quando nudus est Amor.

(Percigal.)

IX^e.

Page 217. Le fils de Cythérée naquit dans les champs, etc.

Ipsa Amor puer Dionos

Rure natus dicitur.

.....
 Ipse florum delicatis

Educat oculos

(Pervigil.)

Omnis natura animalium

Te sequitur cupide, quocumque indicere pergis, etc.

(Lucret.)

Avia tum resonant avibus virgulta canoris,

Et vencrem certis repetunt armenta diebus, etc.

(Vinc., Georg.)

X°.

Page 217. Ille heureuse, etc.

Cette strophe entière est de moi : j'ai inventé la fiction des Grâces qui dérobent le fau-
 seu aux Parques ; on ne s'en est pas aperçu, tant on connaît bien aujourd'hui l'anti-
 quité !

XI°.

Page 218. Se réunissent à une troupe de pèlerins, etc.

Il n'y a point ici d'anachronisme. Les pèlerinages à Jérusalem remontent jusqu'aux
 premiers siècles de l'Eglise. Saint Jérôme, qui nous a laissé, après Eusèbe, la description
 des Lieux Saints, dit que de son temps il venait à Jérusalem des pèlerins de toutes les
 parties du monde. Une autre circonstance heureuse, c'est que j'ai pu et que j'ai dû
 peindre dans *les Martyrs Jérusalem* en ruines, telle que je l'ai vue. A l'époque de la per-
 sécution de Dioclétien, le nom même de Jérusalem était si totalement oublié, qu'un
 martyr ayant répondu à un gouverneur romain qu'il était de Jérusalem, celui-ci crut
 que le martyr parlait de quelque ville factieuse bâtie secrètement par les chrétiens. Jérusa-
 lem s'appelait alors *Ælia*, du nom d'Aurélien, qui avait rétabli quelques maisons sur
 les immenses ruines entassées par Titus. Enfin, il n'y a point de contradiction quand je
 présente de beaux édifices s'élevant à la voix d'Hélène au milieu des débris : d'un côté, le
 désert et le silence ; de l'autre, la population et le bruit. Selon l'histoire, la pieuse mère
 de Constantin fit bâtir ces grands monuments à Jérusalem, parce qu'elle fut saisie de
 douleur à la vue du *délaissement et de la pauvreté des Lieux Saints*. On voit encore aujour-
 d'hui à Jérusalem des églises très riches, une grande foule à quelques époques de l'an-
 née, et partout ailleurs, et dans tout autre temps, la désolation et la mort. Au reste,
 comme Cymodocée suit exactement, et avec beaucoup de détail, mon *Itinéraire*, je n'ai
 presque rien à ajouter au texte : je ne ferais que me répéter.

XII°.

Page 219. Le guide s'écrie : Jérusalem.

Il faut voir comment les chroniqueurs contemporains ont parlé de l'arrivée des croisés
 à Jérusalem :

« O bone Jesu, ut castra tua viderunt, hujus terræ Jerusalem muros, quantos exitus
 « aquarum oculi eorum deduxerunt ! et mox terræ procumbentes sonitu oris et nutu in-
 « clinati corporis sanctum sepulchrum tuum salutarunt ; et te qui in eo jaculisti, ut
 « sedentem in dextera Patris, ut venturum judicem omnium, adoraverunt. » (Boss.,
Monach., lib. ix.)

« Ubi vero ad locum ventum est, unde ipsam turritam Jerusalem possent admirari,
 « quis quam multas ediderint lacrymas digne recenseat ? Quis affectus illos convenienter
 « exprimat ? Extorquebat gaudium suspiria, et ringultus generabat immensa helitia.
 « Omnes, visa Jerusalem, subliterunt, et adoraverunt, et, flexo poplite, terram sanctam
 « deosculati sunt : omnes nudis pedibus ambularunt, nisi nictus hostilis eos armatos in-

des Arméniens, ne se contentent, à la honte des nations catholiques, pour réparer un tel malheur.

XVII^e.

Page 221. On voyait la ville sainte, etc.

C'est la Jérusalem délivrée, gravée sur les portes de l'église du Saint-Sépulchre. J'ai ramené dans ce morceau le souvenir de la patrie, et j'ai essayé de traduire les fameux vers :

Chlama gli abitator dell' ombre eterne
Il raeco suon della Tartara tromba, etc.

« Le bruit, d'abîme en abîme, roule et retombe : » *Rumor rimbombò.*

XVIII^e.

Page 223. Elle était vêtue d'une robe de bysse, etc.

Il est souvent parlé du bysse dans l'Écriture. C'était une étoffe légère, de couleur jaune. Les grenades d'or, les bandelettes de cinq couleurs, les croissants, etc., sont des parures marquées dans les prophètes. Je ne pouvais, au surplus, manquer de peindre la Semaine Sainte à Jérusalem. La sévérité, la grandeur de cette fête chrétienne, forment contraste avec la dissolution des fêtes d'Amathonte. Il y a bien loin du chameau de l'Arabe, des souvenirs de Rachel et de Jacob, des lamentations de Jérémie, aux cérémonies des druides, aux chants de Teutates, aux tragédies de Sophocle à Athènes, et aux danses de l'île de Chypre. Mais tel est, si je ne me trompe, l'avantage de mon sujet, de pouvoir faire passer sous les yeux du lecteur le spectacle choisi de ce qu'il y a de plus curieux, de plus agréable et de plus grand dans l'antiquité.

XIX^e.

Page 223. Comment la ville autrefois pleine de peuple, etc.

« Quomodo sedet sola civitas plena populo? . . . Quomodo obcuratum est aurum, mutatus est color optimus? Dispersi sunt lapides sanctuarii... Facta est quasi vidua Domina gentium... Vix Sion lugent... Omnes porte ejus destructe. Sacerdotes ejus gementes : virgines ejus squalidae. » (*JEREM., Lament.*) Certes, ce cantique n'a à redouter aucune comparaison des plus beaux morceaux d'Homère et de Virgile.

XX^e.

Page 223. Et tes ennemis plantèrent leurs tentes, etc.

Seul trait qui ne soit pas de Jérémie. J'ai profité de la belle remarque de Baronius. Il observe que Titus établit une partie de son camp sur le mont des Oliviers, à l'endroit même où Jésus-Christ pleura sur la cité coupable, et prédit sa ruine. J'ajouterais que la première attaque sérieuse des Romains eut lieu de ce côté.

XXI^e.

Page 222. Sur un mode pathétique, transmis aux chrétiens, etc.

J'ai dit, dans le *Génie du Christianisme*, que le chant des Lamentations de Jérémie me paraissait hébreu d'origine.

XXII^e.

Page 223. La voie Douleureuse.

J'ai parcouru trois fois la *via Dolorosa*, pour en conserver scrupuleusement la mémoire. Il n'y a pas un coin de Jérusalem que je ne connaisse comme les rues de Paris. Je réponde de la vérité de tout ce tableau.

J'ai pris à Malherbe la rude et naïve traduction de ce dernier vers :

La Discorde aux cris de couleuvres.

XXXI^r.

Page 225. Consacra... ses ailes.

Redditus his primum terris, tibi, Phœbe, sacravit
Remigium alarum.

(*Æneid.*, vi, v. 18.)

XXX^o.

Page 225. Quatre taureaux, etc.

Quatuor hic primum nigrantes terga juvenes
Constituit.
Voce vocans Hecaten, Conloque Ereboque potentem.
. Ipse atri velleris agnam
Æneæ matri Eumenidum, magnæque sorori
Ense ferit.
Tum Stygio regi nocturnas inchoat aras.

(*Æneid.*, vi, v. 243 et seq.)

XXXI^r.

Page 225. Il est temps, etc.

Poscere fata
Tempus, ait : Deus, ecce deus.

(*Æneid.*, vi, v. 45.)

XXXII^r.

Page 225. Les traits de la sibylle s'altèrent, etc.

. Cui talia fanti
Ante fores, subito non vultus, non color unus,
Non comæ mansere comæ; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale sonans.

(*Æneid.*, vi, v. 46.)

XXXIII^r.

Page 225. La prêtresse se lève trois fois, etc.

On voit comme j'ai changé la scène de Virgile : c'est ici une sibylle muette, au lieu d'une sibylle qui déclare l'oracle.

eldien par des voies certaines : le palais de l'empereur était rempli de chrétiens ; Valérie et Prisca même, fille et femme de Dioclétien, étaient chrétiennes.

XVI^e.

Page 232. Vous aurez soin, à chaque mansion, de faire mutiler, etc.

J'ai dit, dans une note sur la carte de Peutinger (liv. vi), que les mansions étaient les relais des postes. Lorsque Constantin s'échappa de la cour de Galérius, il fit couper les jarrets des chevaux qu'il laissait derrière lui, afin de n'être pas poursuivi.

XVII^e.

Page 232. Tel, dans les deserts de l'Arabie, etc.

J'ai mis ici en comparaison la description du cheval arabe que l'on a vue dans mon *Itinéraire*. Le dernier trait : « Il écume, etc. » est du passage de Job sur le cheval.

XVIII^e.

Page 232. Les tombes de Symphorose, etc.

On sait qu'Horace vécut et mourut peut-être à Tibur ; mais peu de personnes savent que ce riant Tibur fut immortalisé par les cendres d'une martyre chrétienne. Symphorose, de Tibur, avait sept enfants. Sous le règne d'Adrien, elle refusa, ainsi que ses sept fils, de sacrifier aux faux dieux. Ces nouveaux Macchabées subirent le martyre ; ils furent enterrés au bord de l'Anio, près du temple d'Hercule.

XIX^e.

Page 233. S'élevait un tribunal de gazon, etc.

L'appareil de cette scène est tel dans l'histoire, mais la scène est placée à Nicomédie.

XX^e.

Page 235. Force ce nouveau David, etc.

David, contraint de se retirer devant Saül, se cacha dans le désert de Zeila. (*Écriture.*)

XXI^e.

Page 235. Constantin disparaît.

L'ordre des temps n'est pas tout à fait suivi : Constantin ne s'échappa de la cour de Galérius que longtemps après l'abdication de Dioclétien.

XXII^e.

Page 235. Des dragons semblables, etc.

Si l'on en croit Plutarque et Lucain, Calon d'Utique trouva sur les bords de la Bagrada, en Afrique, un serpent si monstrueux, que l'on fut obligé d'employer pour le tuer les machines de guerre.

XXIII.

Page 235. Des monstres inconnus, etc.

Les anciens disaient que l'Afrique enfantait tous les ans un monstre nouveau.

XXIV^e.

Page 236. La persécution s'étend dans un moment, etc.

Tout ce qui suit dans le texte est un abrégé exact et fidèle des passages que je vais citer

« . . Les uns eurent les membres coupés avec des haches, comme en Arabie ; les autres eurent les cuisses coupées, comme en Cappadoce ; les autres furent pendus par les pieds, et étouffés à petit feu, comme en Mésopotamie ; les autres eurent le nez, les oreilles, les mains et les autres parties du corps coupées, comme à Alexandrie. » (Voyez *Eséas*, chap. vi, vii, viii, ix, x, xi et xii, liv. viii.)

Extrait de Lactance, de la Mort des Persécuteurs. « Parlerai-je des Jeux et des divertissements de Galère ? Il avait fait venir de toutes parts des ours d'une grandeur prodigieuse, et d'une féroacité pareille à la sienne. Lorsqu'il voulait s'amuser, il faisait apporter quelques-uns de ces animaux, qui avaient chacun leur nom, et leur donnait des hommes plutôt à engloutir qu'à dévorer ; et quand il voyait déchirer les membres de ces malheureux, il se mettait à rire. Sa table était toujours abreuvée de sang humain. Le feu était le supplice de ceux qui n'étaient pas constitués en dignité. Non-seulement il y avait condamné les chrétiens, il avait de plus ordonné qu'ils seraient brûlés lentement. Lorsqu'ils étaient au poteau, on leur mettait un feu modéré sous la plante des pieds, et on l'y laissait jusqu'à ce qu'elle fût détachée des os. On appliquait ensuite des torches ardentes sur tous leurs membres, afin qu'il n'y eût aucune partie de leur corps qui n'eût son supplice particulier. Durant cette effroyable torture, on leur jetait de l'eau sur le visage, et on leur en faisait boire, de peur que l'ardeur de la fièvre ne hâtât leur mort, qui pourtant ne pouvait être différée longtemps, car, quand le feu avait consumé toute leur chair, il pénétrait jusqu'au fond de leurs entrailles. Alors on les jetait dans un grand brasier, pour achever de brûler ce qui restait encore de leur corps. Enfin, on réduisait leurs os en poudre, et on les jetait dans la rivière ou dans la mer.

« Mais le cens qu'on exigea des provinces et des villes causa une désolation générale¹. Les commis, répandus partout, faisaient les recherches les plus rigoureuses ; c'était l'image affreuse de la guerre et de la captivité. On mesurait les terres, on comptait les vignes et les arbres, on tenait registre des animaux de toute espèce, on prenait les noms de chaque individu : on ne faisait nulle distinction des bourgeois et des paysans. Chacun accourait avec ses enfants et ses esclaves ; on entendait résonner les coups de fouet ; on forçait, par la violence des supplices, les enfants à déposer contre leurs pères, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris. Si les preuves manquaient, on donnait la question aux pères, aux maris, aux maîtres, pour les faire déposer contre eux-mêmes ; et quand la douleur avait arraché quelque aveu de leur bouche, cet aveu était réputé contenir la vérité. Ni l'âge ni la maladie ne servaient d'excuse ; on faisait apporter les infirmes et les malades ; on fixait l'âge de tout le monde ; on donnait des années aux enfants, on en était aux vieillards : ce n'était partout que gémissements, que larmes. Le joug que le droit de la guerre avait imposé aux peuples vaincus par les Romains, Galère voulut l'imposer aux Romains mêmes ; peut-être fut-ce parce que Trajan avait puni par l'imposition du cens les révoltes fréquentes des Daces, dont Galère était descendu. On payait de plus une taxe par tête, et la liberté de respirer s'achetait à prix d'argent. Mais on ne se fiait pas toujours aux mêmes commissaires : on en envoyait d'autres, dans l'espérance qu'ils feraient de nouvelles découvertes. Au reste, qu'ils en eussent fait ou non, ils doubtaient toujours les taxes, pour montrer qu'on avait eu raison de les employer. Cependant les animaux périssaient, les hommes mouraient : le fisc n'y perdait rien, on payait pour ce qui ne vivait plus ; en sorte qu'on ne pouvait ni vivre ni mourir gratuitement. Les mendiants étaient les seuls que le malheur de leur condition mit à l'abri de ces violences ; ce monstre parut en avoir pitié et vouloir remédier à leur misère : il les faisait embarquer avec ordre, quand ils seraient en pleine mer, de les y jeter. Voilà le bel expédient qu'il imagina pour bannir la pauvreté de son empire ; et, de peur que sous prétexte de pauvreté quelqu'un ne s'exemptât du cens, il eut la barbarie de faire périr une infinité de misérables. »

¹ Le cens était une imposition sur les personnes, sur les bêtes, sur les terres labourables, sur les vignes et les arbres fruitiers.

XXV.

Page 237. Le disciple des sages publia, etc.

Voyez la Préface, à l'article d'Héroclès.

XXVI.

Page 237. J'emploierai, disait-il en lui-même, etc.

Je ne me suis point complu à inventer des crimes inconnus, pour les prêter à Héroclès. J'en suis fâché pour la nature humaine, mais Héroclès ne dit et ne fait rien qui n'ait été dit et fait, même de nos jours. Au reste, ce moyen affreux que veut employer Héroclès lui fait différer le supplice d'Eudore; sans cela, il n'eût pas été naturel que le fils de Lasthénès fût resté si longtemps dans les cachots avant d'être jugé.

XXVII.

Page 237. Cet impie qui reniait l'Éternel.

Ceci est bien humiliant pour l'orgueil humain; mais c'est une vérité dont on n'a que trop d'exemples, et je l'ai déjà remarqué dans le *Génie du Christianisme*.

XXVIII.

Page 237. Il y avait à Rome un Hébreu, etc.

Cette machine est justifiée par l'usage que tous les poètes chrétiens ont fait de la magie. Ainsi Armide enlève Renaud, ainsi le démon du fanatisme arme Clément d'un poignard. Il ne s'agit ici que de porter une nouvelle: Héroclès ne voit point lui-même l'Hébreu; il l'envoie consulter par un esclave superstitieux et timide; rien ne choque donc la vraisemblance des mœurs dans la peinture de la scène: et quant à la scène elle-même, elle est du ressort de mon sujet; elle sert à avancer l'action et à lier les personnages de Rome à ceux de Jérusalem.

XXIX.

Page 238. Il découvre l'urne sanglante.

Héroclès est le ministre d'un tyran, persécuteur des chrétiens; il est donc naturel qu'on évoque le démon de la tyrannie, et que l'évocation se fasse par les cendres du plus célèbre des tyrans et du premier persécuteur des chrétiens.

Selon une tradition populaire qui court à Rome, il y avait autrefois à la *Porta del Popolo* un grand arbre sur lequel venait constamment se percher un corbeau. On creusa la terre au pied de cet arbre, et l'on trouva une urne avec une inscription qui disait que cette urne renfermait les cendres de Néron. On jeta les cendres au vent, et l'on bâtit, sur le lieu où l'on avait trouvé l'urne, l'église connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie du Peuple. Le monument appelé le tombeau de Néron, que l'on voit à deux lieues de Rome, sur la route de la Toscane, n'est point le tombeau de Néron.

XXX.

Page 238. La frayeur pénètre jusqu'aux os.

« Pavor tenuit me et tremor, et omnia ossa mea perterrita sunt.

« Et eum spiritus, me præseute, transiret, inhorruerunt pill carnis meæ.

« Stetit quidam cuius non agnoscebam vultum... et vocem quasi auris lenis audivi. »
(Jon, cap. iv.)

XXXI.

Page 239. C'était l'heure où le sommeil fermait les yeux, etc.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit.

(*Æneid.*, II, 268.)

SUR LE VINGTIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 257. On n'envoya point au-devant de Cymodocée, etc.

Il y a plusieurs exemples de ces honneurs poétiques rendus par l'antiquité à des personnages remarquables. Pour n'en citer qu'un, ce fut de cette manière que Denys reçut Platon à son second voyage de Sicile.

II^e.

Page 257. Architas.

Grand mathématicien et célèbre philosophe pythagoricien. Il était de Tarente. On lui avait élevé dans sa patrie un monument qui se voyait de loin.

III^e.

Page 257. C'était une de ces galères, etc.

(Voyez le livre XVIII, et la note XXIV^e du même livre.)

IV^e.

Page 258. Il faut que Tarente conserve ses dieux irrités.

On proposa à Marcellus d'enlever les statues de Tarente, infidèle à ses serments. Il répondit : « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités. »

V^e.

Page 259. Tel le chantre d'Ilion, etc.

Pluton sort de son trône; il pâlit, il s'écrie, etc.
(BOILEAU.)

VI^e.

Page 246. Le Mercure de Zénodore, etc.

J'ai choisi de préférence, pour les décrire, les chefs-d'œuvre que nous n'avons plus : j'en ai pris la liste dans Pline. Je me suis permis seulement de peindre d'après mon imagination le *Satyre mourant* de Protagène, dont l'histoire ne nous a conservé que le nom.

VII^e.

Page 261. Respirait l'*Apollon*... à l'extrémité opposée s'élevait le groupe de *Laocoon*, etc.

Nous avons ces deux chefs-d'œuvre. Le *Laocoon* a été trouvé dans les ruines des Thermes ou du palais de Titus.

VIII^e.

Page 261. Tu sais que je t'aime, etc.

Il y avait après cette phrase. « Un amant est-il donc si redoutable ? » J'ai fait disparaître ces tours, qui sentaient trop la manière du roman. En général, ce morceau a été fort adouci.

XVIII^e.

Page 267. Lorsqu'un vaisseau, etc.

Odyssée, livre xxiii.

XIX^e.

Page 267. Chantez, dit-il, mes frères.

Cette annonce du martyr par Zacharie, et ensuite par le lecteur, produit un genre de pathétique inconnu au polythéisme, et qui sort des entrailles mêmes de notre admirable religion.

XX^e.

Page 268. Ange des saintes amours.

C'est l'ange qui a blessé Eudore par l'ordre de Dieu. Il était naturel qu'on s'adressât à lui pour apprendre les sentiments d'Eudore.

XXI^e.

Page 268. Eudore, serviteur de Dieu, etc.

C'est la formule des lettres des premiers chrétiens. On peut voir les Épîtres des apôtres, et surtout celles de saint Paul, dont cette formule est tirée mot à mot. Le nous était aussi d'usage dans cette communauté de frères malheureux.

XXII^e.

Page 269. Il faut qu'il coupe le fil, etc.

(Voyez *Jos*, *Ézéchiél*, J.-B. ROUSSEAU.)

XXIII^e.

Page 269. La première année de la persécution.

La persécution de Dioclétien devint une ère par laquelle on a daté plusieurs écrits de cette époque.

XXIV^e.

Page 269. Hélas ! il vous perdra peut-être, et il n'est pas chrétien !

Eudore est chrétien : voilà pourquoi il est au-dessus du malheur, sans toutefois y être insensible.

XXV^e.

Page 269. Voici la salutation, etc.

Formule des Épîtres apostoliques.



SUR LE VINGT ET UNIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 270. Les mains chargées de branches d'aret, le front ceint d'une couronne de roses et de violettes, etc.

On peut voir dans Athénée tous les détails sur les banquets et les couronnes des anciens. L'aret dont on se servait dans les festins ressemblait assez au fenouil.

I^{re}.

Page 270. Aussi profonde que celle de Nestor, etc.

Πᾶρ δὲ δίπλες περιελλίς, ἡ δὲ αὖθεν ἤγ' ἡ γαυαίη,
 Χρυσείης ἤλοι· πεπάρμινον' αὖτα δ' αὐτοῦ
 Τίσσαρ' ἔσαν, ὅσαι δὲ πάλαιδες ἀμφὶ Ἰαντῶν
 Χρυσίαι· νεμίδοντο δὲ αὖ δ' ὑπὸ πυθμένος ἔσαν.
 Ἄλλος μὲν μογίων ἀποκτείνεσθαι τραπίης
 Πάτερ δ' ὦν Νέστωρ δ' ἡ γέρων ἀγορεύει ἄετον.
 (Iliad., lib. xi, v. 632.)

III^{re}.

Page 270. Comme au banquet d'Alcibiade, etc.

Le Banquet de Platon a été traduit par l'abbé de Fontenay et par Racine. Le discours d'Alcibiade manque; M. Geoffroy l'a donné dans son *Commentaire* sur Racine.

IV^{re}.

Page 270. On eût dit qu'ils marchaient au martyre, etc.

On aura pu remarquer que c'est le beau tableau de Le Sueur.

V^{re}.

Page 271. Sublime invention de la charité, etc.

« On a vu des prélats, faute d'autel, consacrer sur les mains des diacres; et l'illustré martyr saint Lucien d'Antioche consacra sur sa poitrine, étant attaché de sorte qu'il ne pouvait se remuer. » (FLAUV, *Mœurs des Chrétiens*.)

VI^{re}.

Page 272. La frise en était ornée, etc.

On sait comment Homère, Virgile, le Tasse, ont fait usage de ces détails poétiques. Les traits que j'ai placés dans les bas-reliefs sont puisés dans l'histoire romaine. Je ne leur ai point donné un rapport direct avec la position de Démocrite. J'ai trouvé plus naturel de suivre l'exemple d'Homère, qui peint des scènes variées sur le bouclier d'Achille.

VII^{re}.

Page 274. Cette chrétienne timide, etc.

Le petit rôle de Blanche est peut-être dans la nature. On trouve, surtout parmi le

peuple, un grand nombre de ces femmes qui ont un cœur compatissant, mais dont le caractère est faible et timide, et qui n'osent pour ainsi dire faire de bonnes actions qu'à la dérobée. Il ne faut pas croire d'ailleurs qu'à cette époque tous les chrétiens fussent des héros et toutes les chrétiennes des héroïnes. Il y eut beaucoup de chutes pendant la persécution de Dioclétien. Comment, après cela, a-t-on pu trouver que Cymodocée, qui donna son sang avec tant de simplicité, n'est pas assez courageuse?

VIII^e.

Page 274. Festus, suivant les formes usitées, dit, etc.

J'aurais cru commettre un sacrilège si j'avais osé changer un mot à cette grande tragédie du martyre, dont les témoins du Dieu vivant furent les sublimes acteurs. J'ai conservé, et j'ai dû conserver la simplicité du dialogue, la majesté des réponses, l'atrocité des tourments. Pourquoi me serais-je montré plus délicat que la peinture? Et cependant j'ai tout adouci, tout dérobé aux yeux. J'ai écarté ce qui pouvait révolter les sens, comme l'odeur des chairs brûlées, et mille autres détails qu'on lit dans l'histoire. J'ai, par des comparaisons riantes, par la présence des anges, par l'espèce d'impassibilité d'Eudore, diminué l'horreur des tortures. Ce sont les hommes de l'art que je désire surtout avoir ici pour juges; eux seuls peuvent connaître la difficulté du sujet. Je renvoie le lecteur aux *Actes des Martyrs*, recueillis par dom Ruinart, et traduits par Maupertuis; à l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et aux *Mémoires* de Tillemont.

IX^e.

Page 276. Remarquez bien mon visage, etc.

Ce mot d'Eudore était tiré des *Machabées*, mais un critique m'a fait l'honneur de le croire de mon invention : ce mot se retrouve dans le martyre de sainte Perpétue. N'est-il pas aussi bien étrange qu'on ait ignoré que la torture précédait toujours la mort des chrétiens accusés? Il y a tel confesseur qui fut appliqué trois et quatre fois à la question avant d'être condamné à mort. Que penser de ceux qui, prenant contre moi la *défense de la religion*, montrent à la fois leur ignorance et leur impiété dans de honteuses plaisanteries sur les souffrances des martyrs?

X^e.

Page 276. Endore, dans le cours de ses actes glorieux, etc.

Là commence l'épisode du purgatoire. Je n'ai point eu d'appui pour ce travail, et il a fallu tout tirer de mon fond. Le purgatoire du Dante ne m'a pas offert un seul trait dont je pusse profiter.

XI^e.

Page 278. Que les anges ont appelée Belle, etc.

Toutes ces saintes femmes sont trop connues pour qu'on ait besoin d'un commentaire.

XII^e.

Page 278. L'enfer étonné crut voir enlir l'Espérance.

Le Dante a dit :

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.

XIII^e.

Page 279. A mesure qu'on s'élève, etc.

Après cette phrase se trouvait la description de la demeure des sages. Bien des personnes ont pensé que j'aurais pu, même théologiquement, être moins rigoureux, et conserver le morceau; mais il ne faut point discuter avec la religion.

XIV^e.

Page 279. Les mondes divers, etc.

« Benedicite omnia opera Domini. » (Ps.)

XV^e.

Page 279. Ouvrez-vous, etc.

« Attollite portas... Et elevamini portæ æternales. » (Ps. xliii, 7), que Milton a si bien imité :

Open ye everlasting doors!

XVI^e.

Page 279. Je vous salue, Marie, etc.

« Ave, Maria, etc. »

XVII^e.

Page 179. Vous qui êtes bénie entre toutes les femmes, refuge des pécheurs, etc.

« Benedicta tu in mulieribus, consolatrix afflictorum, refugium peccatorum. »

Et toujours nos plus simples prières fournissent les traits les plus nobles, les plus sublimes ou les plus touchants!

SUR LE VINGT-DEUXIÈME LIVRE

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 280. D'une main il prend une des sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu.

On ne me contestera pas cet ange, les coupes d'or, etc., fors qu'on n'ait pris encore tout cela pour mes vaines imaginations. N'est-il pas honteux que des hommes qui se mêlent de critique ignorent pourtant la religion au point de ne pas connaître les choses les plus communes? Qu'ils imitent Voltaire, et s'ils ne lisent pas la Bible comme chrétiens, qu'ils l'étudient du moins comme littérateurs.

« Et unum de quatuor animalibus dedit septem angelis septem phialas aureas plenas iracundiæ Dei. » (Apocal., cap. xv, v. 7.)

1^{re}.

Page 280. De l'autre, il saisit le glaive, etc.

« Factum est autem in noctis medio : percussit Dominus omne primogenitum in terrâ Ægypti... »

« Et ortus est clamor magnus in Ægypto. » (Exod., cap. ix, v. 29 et 30.)

« ... Venit Angelus Domini et percussit in castris Assyriorum centum octoginta quinque millia » (Nag., lib. iv, cap. xix, v. 35.)

au moment où il prononce ce mot : « Je suis chrétien ! » la diversité des costumes ; l'agape servie sous le vestibule de la prison, etc. ; tout cela pourrait peut-être s'animer sous le pinceau d'un plus grand peintre que moi.

SUR LE VINGT-TROISIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 288. À ces mots, le prince des ténèbres disparaît du milieu de la foule.

Rien n'est plus commun dans les poètes que cette machine d'une divinité qui prend la forme d'un personnage connu pour produire ou diriger un événement : je ne crois pas devoir citer.

1^{re}.

Page 288. Son triomphe sur les Perses.

Crevier pense que Galérius célébra en effet son triomphe sur les Parthes. Cela souffre pourtant des difficultés en critique ; mais j'ai adopté l'opinion qui me convenait le mieux.

11^{re}.

Page 288. Rétablit les fêtes de Bacchus.

L'an 568 de Rome, le sénat découvrit de telles abominations dans les fêtes de Bacchus, qu'il fit supprimer ces fêtes.

11^{re}.

Page 288. Des courtisanes nues, rassemblées au son de la trompette, etc.

Cette description n'est que trop historique : j'ai seulement omis les infamies les plus révoltantes. Il y eut deux Flores : la première, épouse de Zéphire, reine des fleurs, nymphe des Iles Fortunées ; la seconde, courtisane romaine, qui légua sa fortune au peuple, et dont le culte criminel se confondit bientôt avec le culte innocent que l'on rendait à la première Flore.

« Pantomimus a pueritia patitur in corpore, ut artifex esse possit. Ipsa etiam prostibula « publicæ libidinis hostiæ in scena proferuntur ; plus miseræ in præsentia seminarum, « quibus solis latebant, perque omnis ætatis, omnis dignitatis ora transducuntur, locus, « stipes, elogium, etiam quibus opus non est, prædicatur. Taceo de reliquis, etiam quæ « in tenebris et in apulcibus suis delitescere decebat, ne diem contaminarent. » (TERTULL., *de Spect.*, cap. xvii.)

« Celebrantur ergo illi ludii (Florales) cum omni lascivia, convenientes memorie mere- « trices. Nam præter verborum licentiam, quibus obscenitas omnis effunditur, exiuntur « etiam vestibus, populo flagitante, meretrices, quæ tunc mimorum funguntur officio, « et in conspectu populi usque ad satietatem impudicorum lumen cum pudendis mo- « ribus detinentur. » (LACTAN., *Div. Inst.*, lib. i, cap. xx.)

« Saint Augustin (*Épist. cccij*) parle encore de ces jeux pour les anathématiser. Personne n'ignore l'histoire de Caton. Un jour qu'il était présent aux fêtes de Flore, on n'osait, par respect pour sa vertu, commencer les orgies ; il se retira, afin de ne pas interrompre les plaisirs du peuple. Quel éloge des mœurs de Caton, et en même temps quelle déplorable

faiblesse de la morale païenne ! Caton approuve moralement ces jeux, puisqu'il y assiste ; et les mœurs de ce même Caton empêchent de commencer ces jeux ! (SENEC., *Épist.* XLVII.)

V.

Page 289. Des outres et des amphores, etc.

J'ai suivi pour tous ces détails les dessins des vases grecs et les bas-reliefs antiques. On peut consulter Catulle, *Noces de Thétis et de Pélée* ; Tacite, *sur Claude*, au sujet de Messaline ; et Euripide, dans les *Bacchantes*.

VI.

Page 289. Chantons Évohé, etc.

Ce n'est point ici un chant connu : ce n'est ni l'ode d'Horace, ni l'hymne d'Homère : c'est un chant composé de diverses histoires qui ont rapport à Bacchus, et de l'éloge de l'Italie par Virgile. J'ai déjà dit que, faute d'attention, un critique peu versé dans l'antiquité pourrait se méprendre à ces passages des *Martyrs*, et tomber dans des erreurs désagréables pour lui : au moyen de ces notes, on saura à qui parler. Je ne citerai point les imitations, laissant au lecteur le plaisir de les chercher dans les poètes que j'ai indiqués, Pindare d'abord, ensuite l'*Hymne à Bacchus*, attribué à Homère ; Euripide, Catulle, Horace, Ovide et Virgile, *in Georg.*

VII.

Page 290. Qu'il était touchant, dans le délire de Rome païenne, de voir les chrétiens, etc.

De bonne foi, le christianisme n'a-t-il pas ici l'avantage sur le paganisme ? Ces larmes du malheur ne sont-elles pas préférables, même poétiquement, à ces cris de la joie ? Y a-t-il quelque lecteur qui se sente plus intéressé par l'hymne à Bacchus et les fêtes de Flore que par les prières des chrétiens infortunés ?

VIII.

Page 291. Festus avait d'ailleurs été frappé des réponses et de la magnanimité d'Eudore.

Il y a mille exemples de juges, de geôliers, de bourreaux même convertis par les paroles et les souffrances des chrétiens qu'ils persécutaient.

IX.

Page 292. Les chrétiens, dont la charité, etc.

Ce ne sont point des vertus imaginaires : les chrétiens ont été les premiers à secourir les lépreux, qu'on abandonnait au coin des rues ; ils bâtirent, pour cette affreuse maladie, des hôpitaux connus sous le nom de léproseries.

X.

Page 292. Il expire.

Cette scène terrible d'une âme qui comparait au jugement de Dieu, retracée par les sermons, n'avait point encore, que je sache, été transportée dans l'épopée chrétienne. En faisant condamner Hiérocès, je n'ai pas été plus loin que le Dante, qui trouve aux enfers ses contemporains, et même un prélat qui vivait encore.

XI.

Page 293. Il est dans le ciel une puissance, etc.

Fiction en contraste avec la scène précédente, et qui forme la transition pour revenir

du ciel sur la terre. On a souvent peint l'Espérance; j'ai hasardé d'en faire un portrait nouveau.

XII^e.

Page 294. C'était une tunique bleue, etc.

Saint Chrysostome décrit ainsi l'habit des vierges de son temps : « Une tunique bleue serrée d'une ceinture, des souliers noirs et pointus, un voile blanc sur le front, un manteau noir qui couvrait la tête et tout le corps. Les peintures que l'on fait de la sainte Vierge semblent en être venues. » (FLEURY, *Mœurs des Chrétiens*, chap. LII.)

XIII^e.

Page 294. Telle Marcie, etc.

C'est un des plus beaux morceaux de Lucain :

Sicut erat, mœsti servans lugubria cultus,
Quoque modo natos, hoc est amplexa maritum.
Obsita funerea celatur purpura lana.
Non soliti lusere sales, nec more Sabino
Exceptis tristic convicia festa maritus.
Pignora nulla domus, nulli coiere propinqui :
Junguntur taciti, contentique auspice Bruto.

(LUCAN., *Phars.*, lib. II, v. 265.)

XIV^e.

Page 294. Légers vaisseaux de l'Ausonie, etc.

Ce chant est peut-être le morceau que j'ai le plus soigné de tout l'ouvrage. On peut remarquer qu'il ne s'y trouve qu'un seul hiatus, encore glisse-t-il assez facilement sur l'oreille. J'aurais désiré que la chanson de mort de ma jeune Grecque fût aussi douce que sa voix, et aussi harmonieuse que la langue dans laquelle Cymodocée est censée parler. Cette espèce d'hymne funèbre est dans le goût de l'antiquité homérique. Comment Cymodocée eût-elle soupiré ses regrets sur la lyre chrétienne? Seule, plongée au fond d'un cachot, sans maître, sans instruction, sans guide, elle porte de nécessité dans ses sentiments les erreurs de sa première éducation; mais elle s'aperçoit pourtant qu'elle pêche, et elle se reproche innocemment un langage que son ignorance excuse.

XV^e.

Page 296. Je vous salue, robe sacrée, etc.

Après avoir vu la femme, on retrouve la chrétienne.

XVI^e.

Page 297. Les confesseurs..... ne désiraient point voir couler le sang de leurs frères.

Loin de vouloir qu'on s'exposât au martyre, l'Eglise condamnait ceux qui s'y livraient inutilement; et conseillait la fuite dans la persécution. (VOY. SAINT CYPRIEN.)

XVII^e.

Page 298. S'élevait une retraite qu'avait habitée Virgile.

On m'a montré à Rome les prétendues ruines de cette maison.

XVIII^e.

Page 298. Un laurier, etc.

J'ai mis à la porte de la maison de Virgile le laurier qui croît à Naples sur son tombeau.

« des habits consacrés par les païens à leurs cérémonies sacrilèges : aux hommes, la robe
« des prêtres de Saturne, etc. » (*Act. Mart.*, in sanct. Perpet.)

XIV.

Page 6. Il se souvient du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu.

(Voyez le 1^{er} livre, à la fin.)

XV.

Page 6. L'empereur n'était point encore arrivé.

Ceci donne le temps de retourner à Cymodocée et de montrer l'accomplissement de la scène dans le ciel pendant qu'elle s'achève sur la terre.

XVI.

Page 7. Et vous, honneur de cette pieuse et fidèle cité.

Saint Pothin et saint Irénée, à Lyon.

XVII.

Page 7. Ils y mêlèrent trois rayons de la vengeance éternelle, etc.

On voit qu'il n'y a point de beautés dans la mythologie des anciens qu'on ne puisse transporter dans le merveilleux chrétien. (Voyez *VINGT* sur les foudres de Jupiter.)

XVIII.

Page 7. L'archange met un pied sur la mer et l'autre sur la terre.

« Et vidi alium angelum fortem descendentem de celo... Et posuit pedem suum dextrum super mare, sinistram autem super terram. » (*Apocal.*, cap. x, v. 1 et 2.)

XIX.

Page 7. Rentre dans le puits de l'abîme, où tu seras enchaîné pour mille ans.

« Et vidi angelum descendentem de celo, habentem clavem abyssi et catenam magnam in manu sua, et apprehendit draconem, serpentem antiquum, qui est diabolus et Satan, et ligavit eum per annos mille. » (*Apocal.*, cap. ix, v. 1 et 2.) Voilà l'action surnaturelle finie : Satan, Astarté, le démon de la fausse sagesse et de l'homicide, sont replongés dans l'abîme. Le lecteur connaît le sort de tous les personnages surnaturels et humains qu'il a vus figurer dans l'ouvrage.

XX.

Page 8. Il lève la tête et voit l'armée des martyrs, etc.

L'original de ce tableau est dans Homère, lorsqu'il peint les dieux détruisant la muraille des Grecs. Virgile l'a imité dans le 1^{er} livre de l'*Énéide*. Enée voit les dieux sapant les fondements de Troie et du palais de Priam. Le Tasse vient ensuite, et montre les milices célestes donnant le dernier assaut à Jérusalem, avec les croisés vainqueurs. Enfin, je me suis servi de la même image pour représenter la chute des temples de l'idolâtrie.

XXI.

Page 8. Une échelle merveilleuse.

« J'aperçus une échelle toute d'or, d'une prodigieuse hauteur, qui touchait de la terre au ciel... Asture y monta le premier... Étant heureusement arrivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi, et me dit : Perpétue, je vous attends. » (*Act. Mart.*, in sancta Perpetua.)

ainsi dire à chaque mot, à relever une erreur de la critique ; être sans cesse obligé de citer les autorités sur des points qui n'auraient pas souffert autrefois la plus légère difficulté ; se rendre soi-même le juge de son livre, je ne crois pas qu'il y ait pour un auteur une tâche plus pénible. Quoi qu'il en soit, voilà mes ennemis à leur aise. Je n'attends d'eux aucune justice. Ils savent que je ne leur répondrai plus ; qu'ils triomphent en sûreté ; qu'ils redoublent leurs outrages : j'aime mieux être la victime que l'auteur de leurs écrits.

échapper de telles indécences et des plaisanteries si impies, que le fond de leurs sentiments s'est montré à découvert. Ils sont allés jusqu'à provoquer contre moi la censure ecclésiastique. Faydit, dans sa critique du *Télémaque*, emploie les mêmes insinuations : « Autrefois, dit-il, on déposait les évêques qui s'avisait d'écrire des « romans. » Et à qui Faydit rappelait-il si noblement cet exemple ? à Louis XIV, qui n'aimait pas Fénelon, et qui croyait voir dans *Télémaque* la satire indirecte du gouvernement de la France. Quand la critique se sert de pareilles armes, il faut convenir qu'elle est bien forte.

Quel est le but qu'on se propose en m'attaquant ainsi sous les rapports religieux ? Un but très-facile à voir. On suppose que mes *prôneurs* sont des *chrétiens* ; que toute ma force est là. Il faut donc me rendre suspect à ce qu'on appelle *mon parti*, faire naître des doutes sur ma sincérité, alarmer des gens simples qui sont assez modestes pour régler leur jugement sur le jugement d'un journal. Mais l'artifice était trop grossier pour réussir. En voulant trop prouver contre *les Martyrs*, on n'a rien prouvé : personne n'a pu croire qu'un homme qui, depuis dix ans, emploie toutes les faibles ressources de son esprit à la défense de la religion, fût tout à coup devenu l'ennemi *adroit* ou *maladroit* de cette même religion.

Je n'avance rien au hasard, et je ne demande pas, comme mes ennemis, d'en être cru sur ma parole, quoique je ne l'aie jamais donnée en vain. Les chrétiens n'ont point trouvé que *les Martyrs* exposassent la religion à des dangers ; en voici la preuve :

Il y a en France une gazette appelée *Gazette ecclésiastique* ou *Journal des Curés*. Si quelque journal a le droit d'appeler une cause chrétienne à son tribunal, c'est sans doute celui-là. Il a paru dans cette feuille sept articles sur *les Martyrs* ; ces sept articles sont tous en faveur de l'ouvrage : on en prend la défense contre les journalistes qui l'ont attaqué, on en conseille la lecture, on en fait l'apologie ; et c'est vraisemblablement un *prêtre* qui tient ce langage, tandis que des conseurs, qui rient sans doute en eux-mêmes quand ils se font les champions de l'autel, crient de toutes parts au scandale.

J'ai commencé par examiner la compétence de mes juges ; passons à leurs objections.

La première roule sur cette question tant débattue depuis l'apparition du *Génie du Christianisme*, savoir : si le merveilleux de notre religion peut être employé dans l'épopée, et s'il offre autant de ressources au poète que le merveilleux du paganisme ?

Une chose singulière se présente au premier coup d'œil. Ne dirait-on pas, à voir la surprise de quelques critiques, qu'avant moi on n'eût jamais entendu parler d'épopée chrétienne ? Ne semble-t-il pas que j'aie fait une découverte prodigieuse, inouïe ; que j'ai osé le premier mettre en action les anges, les saints, l'enfer et le ciel ? Et nous avons le Dante, le Tasse, le Camoëns, Milton, Voltaire, Klopstock, Gessner !

Boileau condamne le merveilleux chrétien. D'accord ; mais quelques vers de Boileau anéantissent-ils la *Jérusalem*, le *Paradis perdu*, la *Henriade* ? Boileau ne peut-il pas être allé trop loin ? Boileau a-t-il jugé sans retour le Tasse, Fénelon, Quinault ? Il a paru une brochure imprimée à Lyon, où l'auteur, qui m'est inconnu, a bien voulu se déclarer en faveur des *Martyrs*. On ne peut réunir à des autorités plus graves une manière de raisonner plus saine. Je citerai souvent l'ouvrage de mon défenseur, en prenant seulement la liberté de retrancher un nom

nutile ici, et d'adoucir l'expression d'une indignation vivement sentie. Cela me sera d'un grand soulagement; car rien n'est plus pénible que de parler de soi, et plus difficile que de garder toutes les convenances en plaidant sa propre cause.

Que Boileau n'a pas été suivi aveuglément dans son opinion comme on voudrait le faire entendre, c'est ce que la critique anonyme montre par des exemples frappants.

« Je choisirai, dit-il, mes autorités parmi des hommes qu'on ne saurait accuser d'avoir voulu *égaler* les jeunes littérateurs et corrompre le goût.

« Le véritable usage de la poésie, dit Rollin, appartient à la religion, qui seule rappelle à l'homme son véritable bien, et qui ne le lui montre que dans Dieu...

« Aussi n'était-elle, chez le peuple saint, consacrée qu'à la religion... C'est ce qui a fait, même chez les anciens peuples, la première matière de leurs vers¹. »

« Après avoir présenté les preuves de ces vérités, Rollin consacre un chapitre entier à montrer que c'est une erreur de croire qu'il faille être *païen dans la poésie*; et traçant rapidement un plan dont il exclut la *mythologie*, il termine par ces mots remarquables : « Un poëme épique, fait dans ce goût, *plairait certainement*, et l'on n'y regretterait, ni les intrigues de Vénus, ni les serpents, ni le venin d'Alecto². »

« L'abbé Batteux, dans son *Cours de littérature*, entre dans plus de détails encore pour établir le même principe. On y trouve en quelque sorte le fond des idées qu'a développées M. de Chateaubriand dans son premier ouvrage. Ne pouvant tout citer, je me contenterai de rapporter les traits principaux :

« Malgré le respect que nous avons pour les idées de M. Despréaux, nous ne saurions croire que s'il venait au monde un second Homère, il ne trouverait pas dans l'histoire de la religion une matière capable d'exercer son génie. » « Ici l'auteur présente la manière dont, en ce cas, le merveilleux chrétien aurait pu être employé, le sujet que le nouvel Homère aurait pu chanter, et il ajoute : « Il aurait démontré par l'exécution que le sublime et le sérieux de notre religion, bien loin d'être un obstacle invincible à l'épopée, y seraient la source des plus sublimes beautés. Quel fondement aurait servi d'appui à ce merveilleux? Le même qui a servi aux anciens, je veux dire la *persuasion commune* des peuples pour qui on écrit³. »

« Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que ce sont précisément les écrivains les plus *pieux* qui ont eu les mêmes idées que l'auteur des *Martyrs*. Toutefois ceux de nos littérateurs à qui l'on donne le nom de *philosophes*, n'ont jamais avancé qu'il fallût être *païen* dans l'épopée, et que ce fût là une règle hors de laquelle on ne pouvait que *s'égarer*.

« Marmontel, celui qui a le plus vanté le merveilleux de la mythologie, et dont les écrits fourniront toujours des articles presque tout faits aux critiques qui voudront déclamer contre l'épopée moderne⁴; Marmontel, dis-je, s'exprime ainsi : « Avec de l'art, du goût et du génie, nos démons et nos saints peuvent agir *décemment* et *dignement* dans un poëme; et à la maladresse de Soumazar, du

¹ *Traité des Études*, tom. I.

² *Ibid.*

³ *Principes de littérature*, tom. II.

⁴ Tout ce qu'on a dit de plus fort contre le merveilleux chrétien se trouve dans Marmontel, et souvent exprimé dans les mêmes termes.

« Si l'on avait lu les écrits immortels d'un homme plus grand en matière de religion que tous les hommes de son siècle, qui cependant porte encore sans réclamation le nom de grand; d'un homme qui a parlé de la Divinité d'une manière si sublime, que la postérité a dit de lui qu'il semblait avoir assisté aux conseils du Très-Haut, on'y aurait lu :

« Quand je vois dans les prophètes, dans l'*Apocalypse* et dans l'*Évangile* même, « cet ange des Perses, cet ange des Grecs, cet ange des Juifs, l'ange des petits enfants qui en prend la défense devant Dieu contre ceux qui les scandalisent; l'ange des eaux, l'ange du feu, et ainsi des autres; et quand je vois parmi tous ces anges celui qui mit sur l'autel le céleste encens des prières, je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints anges, *je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y présider : car toute erreur est fondée sur quelques vérités dont on abuse.* Mais, à Dieu ne plaise que je voie rien dans toutes ces expressions de l'Écriture qui blesse la médiation de Jésus-Christ, que tous les esprits célestes reconnaissent comme leur Seigneur, ou qui tiennent des erreurs païennes, puisqu'il y a une différence infinie entre reconnaître, comme les païens, un Dieu dont l'action ne puisse s'étendre à tout, ou qui ait besoin d'être soulagé par des subalternes, à la manière des rois de la terre dont la puissance est bornée, et un Dieu qui, faisant tout, et pouvant tout, honore ses créatures en les associant, quand il lui plaît, et à la manière qu'il lui plaît, à son action. »

« L'homme qui attribue ces petits moyens au suprême Ordonnateur des mondes et qui nuit ainsi à la poésie et à la religion, se nomme Bossuet ¹; et je prie de remarquer qu'il n'écrivait ce que l'on vient de lire que « pour combattre la sacrosainte IMAGINATION de ceux qui croient toujours ôter à Dieu tout ce qu'ils donnent à ses saints et à ses anges dans l'accomplissement de ses ouvrages ². »

Mon défenseur ne me laisse presque plus rien à dire. Comment se fait-il que, dans le siècle où nous sommes, il y ait des critiques assez peu instruits des choses dont ils se mêlent de parler, pour s'exposer à recevoir de pareilles leçons? Y a-t-il des chrétiens assez ignorants des vérités de la foi pour avoir été dupes des assertions de ces théologiens équivoques? Couronnons les autorités produites ci-dessus par une autorité qui seule les vaut toutes.

Le fils de l'Éternel va donner son sang pour racheter les hommes.

« Jésus alla, selon sa coutume, à la montagne des Oliviers... Il se mit à genoux, et fit sa prière en disant :

« Mon père, éloignez de moi, s'il vous plaît, ce calice! Néanmoins, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre. »

« Alors il lui apparut un ange du ciel qui le fortifia. »

Cet ange agissait donc en contradiction avec la volonté directe et du Fils et du Père? Et combien cet ange doit ici paraître à mes censeurs, petit, faible, déplacé! Car ce n'est pas un homme qu'il vient secourir, c'est le Fils même de l'Éternel! Que lui sert d'ailleurs de s'interposer entre les personnes divines, puisqu'il ne peut arracher à la croix le Sauveur du monde? L'Évangile vous répond : Il le fortifiait!

Ce dernier mot nous fait voir qu'une critique irréfléchie, en se récriant contre le ministère des anges, a attaqué une des doctrines les plus belles, les plus consolantes, les plus poétiques du christianisme.

¹ Voyez BOSSUET, sur l'*Apocal.*, n° XVIII.

² *Ibid.*

On a dit : « Le Dieu des chrétiens sachant tout, ordonnant tout, il est ridicule de le voir employer des anges pour exécuter sa volonté, qui s'exécute d'elle-même. C'est bien pis quand ses anges agissent comme s'ils pouvaient changer ses décrets. Les anges qui viennent inspirer Eudore dans le sénat ne jouent-ils pas un rôle absurde, puisque l'Éternel veut laisser triompher l'enfer? etc. »

La première réponse à cette objection se trouve dans l'admirable passage de Bossuet, rapporté plus haut : « Il y a une différence infinie entre reconnaître, « comme les païens, un Dieu dont l'action ne puisse s'étendre à tout, ou qui ait « besoin d'être soulagé par des subalternes, à la manière des rois de la terre dont « la puissance est bornée, et un Dieu qui, faisant tout, et pouvant tout, honore ses « créatures en les associant, *quand il lui plaît*, et à la manière *qu'il lui plaît*, à son « action. »

Oui, Dieu associe de la manière *qu'il lui plaît* ses anges à son action. Comment « cela? Le voici :

Dieu a prononcé notre arrêt; mais est-ce tout? Tout est-il fini? De quelle manière cet arrêt s'accomplira-t-il? N'aurons-nous aucun délai? Le coup partira-t-il avec la sentence? Si Dieu est notre juge, n'est-il pas notre père? Il appelle ses anges :

« Allez, leur dit-il, adoucissez mes décrets; portez la consolation dans le cœur « de ceux que je vais affliger pour leur bien; secourez-les contre ma propre colère; « combattez l'enfer qui triomphera, parce que je le veux, mais qui ne fera pas tout « le mal qu'il pourrait faire si vous ne vous opposiez à sa rage; recueillez les larmes « que je vais faire couler; présentez-les à mon tabernacle. Je commets à vos soins « l'empire de ma miséricorde, et je me réserve celui de ma justice. »

Qui rejettera cette doctrine? Qui n'y trouvera une foule de beautés touchantes? Les anges sont des amis invisibles que Dieu nous a donnés pour nous protéger, pour nous consoler ici-bas. Un homme est condamné à perdre la tête sur l'échafaud; il n'a plus qu'un instant à passer sur la terre : ses amis l'abandonnent-ils parce que le juge a prononcé? Ils pénètrent dans les cachots, ils viennent s'associer aux douleurs d'un infortuné, et le soutenir dans ce moment d'épreuve : ces anges de la terre, comme les anges célestes, après lui avoir prodigué les derniers secours de l'amitié, lui promettent de se rejoindre à lui dans des régions plus heureuses.

Je passe à la grande accusation : « J'ai fait, disent les ennemis des *Martyrs*, un mélange profane des divinités païennes et des puissances divines honorées par les chrétiens; j'ai confondu le merveilleux des deux religions, etc. »

Mon défenseur me fournira d'abord une partie de la réponse.

« A l'époque où M. de Chateaubriand place l'action qui fait le sujet de son livre, les chrétiens étaient entourés de païens, et vivaient au milieu d'eux. Quelquefois ils appartenaient à la même famille et habitaient sous le même toit. Liés par une origine commune, par le sang ou par l'amitié, il ne se passait aucun jour qu'il ne fût question de la religion nouvelle, qui faisait alors des progrès si rapides. Il serait même absurde de supposer qu'ils ne s'en entretenissent pas habituellement, les uns pour la propager ou la défendre, les autres pour la connaître ou l'embrasser, et très-souvent pour la combattre et en persécuter les sectateurs. Rien ne devait donc être plus ordinaire que d'entendre parler, dans une même conversation, de Jésus-Christ et des divinités de l'empire, et de voir opposer Jupiter au vrai Dieu.

« Si on eût rappelé ces faits en rendant compte des *Martyrs*; si on eût dit aux lecteurs que les personnages qui figurent dans ce livre professent une religion différente; que chacun y parle conformément à sa croyance, et qu'ainsi, selon la



mais je m'adresse aux gens raisonnables : le merveilleux proprement dit est-il inférior, dans *les Martyrs*, aux autres parties de l'ouvrage ! Je puis me tromper, et, dans ce cas, ce ne sera qu'amour-propre d'auteur sans conséquence. Il me semble que la description du Purgatoire (aux erreurs près) a été reçue avec indulgence, comme un morceau pour lequel je n'ai eu aucun secours. Mes plus grands ennemis ont cité avec éloge plusieurs passages du livre de *l'Enfer* ; le livre du *Ciel* a essuyé des critiques ; mais certainement, si j'ai jamais écrit quelques pages dignes d'être lues, il faut les chercher dans ce livre. Les discours des puissances créées n'ont pas paru répondre à la majesté divine. Milton avant moi avait-il mieux réussi ? Je m'étais contenté de faire de ces discours un morceau d'art, d'y placer l'exposition de l'action, le motif du récit, l'élection des personnages vertueux, comme on voit dans *l'Enfer* le choix des personnages criminels : c'était sous ces rapports qu'il fallait juger ces discours : c'était ainsi que l'avaient fait les hommes de goût que j'avais pris soin de consulter. Ils avaient examiné le *machin* du poète, ils n'avaient pas demandé une éloquence qu'on ne pourra jamais rendre digne de Dieu. Quoi qu'il en soit, j'ai retranché ces discours. Si j'avais, comme le Tasse, mis le Mouvement, le Temps, l'Espace aux pieds de l'Éternel ; si j'avais, comme le Dante, imaginé un grand cône renversé, où les damnés et les démons sont retenus dans des cercles de douleur, on n'aurait point eu assez de risées pour mes folles imaginations, assez d'insultes pour mon défaut de goût et de convenance : ce que l'on eût trouvé, dans *les Martyrs*, trivial, extravagant, impie, on le trouve excellent dans *l'Enfer* du poète florentin, et peut-être dans le *Saint-Louis* du père Lemoine.

Je touche à une accusation à laquelle je n'ai rien à répondre. Il est certain qu'en faisant la peinture du Purgatoire j'étais tombé dans de graves erreurs ; une entre autres semblait rappeler un peu celle qui fit le succès du *Bélisaire*. J'avouerai à ma honte que j'ai pu lu *Bélisaire* : je m'en souviens à peine, et très-certainement je ne l'ai pas imité. Le duelliste, le prêtre faible, les sages selon la terre, ne pouvaient entrer dans un lieu d'expiation chrétienne. Tout cela est effacé. J'ai porté un oeil sévère sur le reste de l'ouvrage ; et, ne me fiant plus à mes lumières, j'ai soumis mon nouveau travail à de pieux et savants ecclésiastiques : il ne reste pas désormais dans *les Martyrs* le moindre mot dont la foi puisse s'alarmer.

Je viens à l'épisode de Velléda.

Il semble que, dans la querelle excitée au sujet des *Martyrs*, tout dût avoir un côté dégoûtant et risible. Si les personnes qui se formalisent de l'épisode de Velléda étaient non des prêtres austères, non de rigides solitaires de Port-Royal, mais des auteurs connus par des ouvrages d'une morale peu sévère, que faudrait-il penser de leur bonne foi ?

Depuis l'apparition des *Martyrs*, on a rappelé plusieurs fois dans les journaux la brochure que Faydit publia jadis contre le *Télémaque*¹, et dont j'avais cité des fragments dans la *Défense du Génie du christianisme* ; je vais rassembler ici les jugements singuliers de Faydit sur l'épisode de Calypso, et sur le *Télémaque* en général. Les lecteurs y verront une conformité incroyable entre les reproches que l'on me fait et ceux que l'on fit à l'archevêque de Cambrai ; ce qui prouve qu'un critique sans bonne foi est bien peu capable de mesure et de décence, puisque les beaux talents de Fénélon n'ont pu le sauver des outrages auxquels la faiblesse des miens m'a naturellement exposé.

¹ A la honte de la France, cette brochure a eu trois éditions.

« reproche qu'on a à faire à M. de Cambrai, de n'avoir su ni la fable ni l'histoire, et d'avoir fait presque autant de fausses histoires qu'il a parlé de choses. Fondation de villes, invention des arts, portraits des grands hommes, éloge des bons, satire contre les prétendus méchants, descriptions des pays, mœurs des peuples, tout est faux. » (Page 142.)

« Ce grand homme qui se mêle de parler de tout, de la théologie, de l'histoire et de la fable, et même de faire des romans, ne sait pas les premiers éléments de la *romanographie*. » (Page 173.)

C'est la cause de la religion, des bonnes mœurs et du bon goût, qui met à Faydit la plume à la main. On ne sait pourtant comment il arrive que certain article inspire au censeur une étrange gaieté : Faydit rencontre sur son chemin les flagellations des prêtres égyptiens, et tout à coup sa verve s'allume. Puis vient l'article de la circoncision :

« Il faut nécessairement que puisque Télémaque eut l'honneur de converser, et même de se familiariser avec un prêtre égyptien du temple d'Apollon, nommé Termosiris, qu'il se soit fait circoncire. Que dis-je ? circoncire... il faut... (Voyez le texte.) A l'égard de Télémaque, il faut que ni Calypso, ni la jeune Eucharis, ni la charmante Antiope, fille du roi Idoménée, ni aucune des belles nymphes de l'île d'Amour et de Chypre, ni Vénus même, n'aient point eu le vent de son infirmité secrète, car assurément elles n'auraient point été si empressées de l'avoir pour époux ou pour galant, et n'auraient pas été si affolées de lui que le roman les représente. (Pages 369-70-71.)

Enfin, dans une troisième partie, dont Faydit ne donne cependant qu'une *idée* (et quelle idée !), il attaque le *Télémaque* sous les rapports littéraires.

« Je voulais donc, dit-il, relever en dernier lieu les absurdités, les fatuités et pauvretés d'esprit et fautes de jugement qui sont répandues dans cet ouvrage, et surtout dans les épisodes, dans les dénouements des intrigues, dans les portraits des personnes vivantes, dans les instructions et les leçons de sagesse et de philosophie que Mentor donne à son élève. » (Page 452.)

Suit la critique de la scène admirable où Mentor précipite Télémaque dans la mer. Ensuite viennent des plaisanteries sur le naufrage. Mentor et Télémaque sont à *califourchon* sur un mât, « comme font les enfants qui mettent un bâton entre leurs jambes, et le tournent comme ils veulent deçà et delà, et l'appellent leur petit dada. » (Page 456.) « Mais comment Mentor et Télémaque ne glissaient-ils point sur ce mât ? Apparemment qu'ils avaient mis chacun un clou derrière eux, qui les empêchait de couler. » (Page 356.)

Plus loin, vous lisez que, « dans le roman de *Télémaque*, tout est hors de sa place et de travers. » (Page 464.) « Dans le roman de *Télémaque* tout est guindé, singulier, extraordinaire : l'historien est toujours monté sur des échasses ; les moindres bergères y parlent toujours phébus et poétiquement. » (*Ibid.*) « Les prouesses de don Quichotte et de Gusman d'Alfarache, ni celles des Amadis et de Roland le Furieux, n'ont rien de semblable. » (Page 476.)

Enfin, sur quelques expressions employées par Fénelon pour peindre la beauté d'Antiope, Faydit s'écrie :

« A quoi peuvent servir, après cela, toutes les belles instructions de morale et de vertu chrétienne et évangélique que M. de Cambrai fait donner par Mentor à Télémaque ? N'est-ce pas mêler Dieu avec le démon, Jésus-Christ avec Bélial, la lumière avec les ténèbres, comme dit saint Paul ; faire un mélange ridicule et

avaient jugé ainsi. Quoi! on voudrait que Cymodocée, à peine âgée de seize ans, élève toute sa vie dans le paganisme, ayant à peine reçu au milieu des persécutions quelques instructions chrétiennes; on voudrait qu'elle fût tout à coup aussi ferme dans la foi qu'une sainte Félicité ou qu'une sainte Eulalie! On a vu, dit-on, de pareils miracles. D'accord; mais en poésie il faut suivre la règle:

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ce mélange de timidité et de fermeté, d'ignorance et de lumières; ces hésitations d'une femme demi-païenne, demi-chrétienne, qui confond dans son amour et sa religion nouvelle et son nouvel époux, sont des traits qu'il m'était impossible d'omettre, si je voulais conserver la vraisemblance du caractère. Cymodocée subitement inspirée, renversant les idoles, demandant le martyre, bravant les bourreaux, mandissant la religion de son père, eût été le comble de l'absurdité en fait d'art et de mœurs. Outre que la violence ne plaît point dans les femmes, et qu'en général on aime peu les héroïnes, Cymodocée eût encore offert le grand inconvénient d'une ressemblance parfaite avec Eudore. Que fût-il resté à celui-ci, si la fille d'Homère eût lutté avec lui de courage et de zèle? Cymodocée meurt, c'est assez. Dieu accepte le sacrifice de cette colombe; son ingénuité et son innocence seront comptées pour ce qui manque à la perfection de sa foi. Tous les saints ne vont pas au ciel par la même vertu: les uns brillent par la charité, les autres éclatent par la simplicité du cœur. Il ne faut pas croire aussi que tous les martyrs apportent au combat la même ardeur et la même force: on a vu dans les forêts du Canada de jeunes missionnaires pousser des cris dans l'excès des tourments que leur faisaient souffrir les Sauvages, tandis qu'auprès d'eux un vieil apôtre expirait sans faire entendre d'autres soupirs que ceux de l'amour divin¹. Faites de Cymodocée une chrétienne emportée et farouche, il faudra jeter le livre au feu.

Cependant, on doit toujours reconnaître ce qu'il peut y avoir de fondé en raison, même dans la critique la moins raisonnable. Pour éviter tout reproche, j'ai fait un changement considérable dans cette édition. Cymodocée n'est plus demandée *directement* par le ciel, comme victime expiatoire, mais *indirectement*, comme une victime dont le sacrifice doit augmenter le sacrifice d'Eudore, et rendre plus efficace Pholocauste du martyr. La foi de Cymodocée n'exige plus, dans ce plan, la même force, et la religion et l'art sont satisfaits.

Telles sont à peu près les objections morales et religieuses que l'on a faites aux *Martyrs*. Veut-on savoir la vérité? Si j'avais originairement retranché une douzaine de lignes de la Préface, et si j'avais donné un autre titre à l'ouvrage, je ne sais pas sur quoi on se serait disputé. On s'est jeté sur le passage où je parlais du merveilleux chrétien, et l'on s'est battu contre ce qu'on appelle mon système: il ne s'agissait point d'un système; il n'était question que de juger un livre, d'en considérer le style et le plan, d'en examiner les transitions; de voir si j'avais heureusement rajourné des comparaisons antiques, trouvé des comparaisons nouvelles; de prononcer sur la vérité des tableaux; de dire en quoi je différerais de mes prédécesseurs, en quoi je leur ressemblais; de montrer les écarts que j'avais évités, ceux où j'avais fait naufrage: on n'a point songé à tout cela. Qu'importe à la critique la bonne foi et la justice quand elle veut aveuglément condamner? On saisit

¹ Voyez l'histoire du Père Brébeuf et de son jeune compagnon, citée dans le *Génie du Christianisme*, d'après l'*Histoire de la Nouvelle-France*, par CHARLEVOIX.

à l'*Iliade*. Ainsi, le premier héros du Tasse est d'invention¹; la plupart des caractères inférieurs sont d'invention; et Armide, sur qui roule la machine poétique, doit également sa naissance aux muses. Observons que le roi de Jérusalem, Aladin, est encore un enfant du poète. Le père Maimbourg avait remarqué avant moi les *imaginations* du Tasse: « Le fameux bois enchanté, dit-il, Ismien, Clorinde, *Renaud*, Armide et cent autres pareilles choses, de l'invention du Tasse, ne sont que d'agréables visions d'un poète qui prend plaisir, pour en donner aux autres, à faire de nouvelles créatures qui ne furent jamais. » (*Hist. des crois.*, liv. III.)

Muratori et Gibbon conviennent aussi que le Tasse a inventé son héros.

Si je passe de ces autorités à mon sujet, on va voir que tout me faisait une loi d'inventer mon principal personnage.

Le caractère grave, froid et tranquille de Constantin, est précisément l'opposé du caractère épique. Qui pourrait se représenter le père temporel du concile de Nicée livré à ces aventures de guerre et d'amour qu'amène le développement d'une épopée? La vie de ce prince est d'ailleurs trop connue, et malheureusement un crime pèse sur elle. Le poème héroïque exige des passions, mais il rejette les crimes: noble dédain des muses qui n'accordent leur plus beau chant qu'à la vertu!

Je voulais en outre peindre les mœurs homériques et les scènes tranquilles de l'*Odyssée*, au milieu des scènes sanglantes d'une persécution. Comment, sans absurdité, conduire Constantin sous le toit de Démodocus? Comment produire des rivalités, des jalousies? Aurais-je jeté tout cela dans les épisodes? Dans ce cas, l'unité d'action était détruite. J'avais pour but de retracer la persécution des fidèles sous Dioclétien. Où l'aurais-je placée, cette persécution? Constantin, trop jeune alors, n'y joua aucun rôle. Si l'on dit que j'aurais pu mettre le massacre des chrétiens sur l'avant-scène, en le comprenant dans le récit, mon sujet n'aurait donc pas été la dernière persécution de l'Eglise? Et c'est pourtant le sujet que je me proposais de traiter. On pouvait trouver autre chose dans la vie de Constantin. Sans doute il y a mille plans, qui tous peuvent être meilleurs que le mien; mais enfin c'est sur le mien qu'il faut me juger. Combien de fois n'a-t-on pas refait l'*Énéide* et la *Henriade*!

Il demeure à peu près certain que Constantin, pour des raisons tirées de son caractère et de la nature du sujet, ne pouvait pas être mon héros. Qui donc aurais-je choisi à cette époque? Un martyr connu? C'est ici que les jeux de l'imagination sont impérieusement interdits; c'est ici qu'on aurait crié avec raison au sacrilège. Un confesseur de la foi, devenu l'objet d'un culte sacré, a ses traditions immuables, dont on ne peut s'écarter sans impiété; les actes de son martyre sont là: les éloquents témoins de Dieu s'élèveraient contre la muse qui oserait changer un seul mot à l'histoire de la religion et du malheur.

D'après ces considérations, je n'avais plus qu'une ressource: celle d'inventer mes principaux personnages; il nous reste à voir si, dans ce cas, j'ai usé de tous les moyens de l'art.

Afin d'ennoblir Eudore, et de le rendre, pour ainsi dire, historique, je le fais descendre d'une famille de héros, et surtout du dernier des Grecs, Philopœmen. Racine emploie le même artifice pour rehausser l'importance de Monime. Ainsi c'est dans Eudore que l'Évangile va faire la conquête du sang de ces grands hommes

¹ Le critique à qui je m'adresse ici a trop de candeur pour m'objecter que c'est Godefroi qui est le premier héros de la Jérusalem. Je sais bien que le Tasse chante il *gran Capitano*; mais c'est à Renaud que le sort de Jérusalem est attaché, comme celui de Troie au fils de Pélee.

dont Plutarque nous a transmis l'histoire. Inventée sur le même modèle, Cymodécée est la fille d'Homère; et c'est en elle que le christianisme doit triompher des grâces, des beaux-arts et des divinités de la Grèce. Le critique a déjà trouvé cette réponse assez ingénieuse; il semble même, en ce cas, approuver mes personnages d'invention : mais il aurait voulu que j'eusse insisté davantage sur mon idée, et qu'elle eût été mise d'une manière plus frappante sous les yeux du lecteur. Il a raison; et c'est ce que j'ai fait dans cette édition nouvelle¹.

Si l'art trouve ces explications suffisantes, on doit remarquer que la religion, et c'est la chose importante, est pleinement satisfaite par l'invention de mon héros.

Dieu choisit souvent dans les conditions les plus humbles l'homme dont les épreuves attirent la bénédiction du ciel sur les nations.

« Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé, selon le monde, pour confondre les sages; et ce qui est faible, selon le monde, pour confondre ce qu'il y a de fort.

« Et il a choisi ce qu'il y a de vil et de méprisable, selon le monde, et ce qui n'est rien, pour détruire ce qui est grand². »

Cette première vérité reconnue, on voit ensuite que la hiérarchie des vertus, et conséquemment l'efficacité plus ou moins grande des sacrifices, est admise par tous les Pères d'après l'histoire de Cain et d'Abel.

Je puis donc supposer, dans toutes les analogies de la foi, qu'au temps de la persécution, un martyr dont les actes se sont perdus s'offrit en holocauste volontaire, et que cet holocauste, par un mérite intérieur connu de Dieu seul, parut plus agréable au Très-Haut que toutes les autres victimes. Combien, en effet, de confesseurs obscurs moururent sous Dioclétien, pour la conversion du monde ! Outre les fameux athlètes qui brillent dans l'histoire, et qui révélèrent leurs cendres à l'Eglise par des miracles, « Que de saintes reliques, s'écrie Prudence, la terre dérobe à nos hommages ! O Italie, qui dira les tombes sans honneurs dont tes champs sont couverts³ ! » Eudore sera donc le représentant des héros des deux religions : les uns ignorés du monde, mais couronnés de gloire dans le ciel; les autres, illustres sur la terre, mais privés de la gloire divine. J'aurai célébré dans sa personne ces pauvres que Galérius faisait jeter dans la mer, ces milliers de chrétiens attachés à des gibets, brisés par des roues, déchirés par des ongles de fer : sublimes victimes, qui, ne prononçant à la mort que le nom de Jésus-Christ, ont laissé leurs propres noms inconnus aux hommes : *Stat nominis umbra* !

Je passe à l'objection touchant le but de l'ouvrage.

Dans aucune épopée le résultat de l'action n'est plus souvent indiqué que dans *les Martyrs*. *L'Énéide* est la fondation de l'empire romain. Virgile en dit un mot au commencement de son poème; ensuite Jupiter explique à Vénus la suite des destins d'Énée; mais, après le premier livre, il est à peine question de ces destins. Si vous retrouvez les Romains sur le boucuer d'Énée et dans les Champs Élysées, ce ne sont que de beaux épisodes; ce n'est point une marche directe vers le but que le poète a d'abord marqué. A chaque pas, au contraire, le triomphe de la religion est rappelé dans *les Martyrs* : il est annoncé dans l'exposition; il est prédit dans le ciel : je répète en vingt endroits que Constantin régnera sur les nations devenues chrétiennes; que l'ambition de ce prince est l'espoir du monde; j'avertis sans cesse que l'enfer sera confondu. Dans le dernier livre, Michel, en précipitant les démons

¹ Voyez le livre du Ciel.

² S. Paul., *Epist. ad Corinth.*, 1, cap. 1.

³ *Lib. Coron.*

d'Endore, lorsque je suis parti pour l'Orient; c'est un fait que beaucoup de témoins pourraient affirmer. Ainsi ce n'est point Endore qui voyage en Égypte, en Syrie, en Grèce, parce que j'ai voyagé dans ces contrées célèbres; mais c'est moi qui suis allé voir les bords que mon héros a parcourus. Je ne sache pas qu'on ait jamais reproché à Homère d'avoir visité les lieux dont il nous a laissés d'admirables tableaux. Je n'ai point au reste l'intention de choquer le censeur en répondant à ses objections : je reconnais qu'en attaquant *les Martyrs* il m'a traité avec décence, indulgence même, et avec ces égards qu'un honnête homme doit à un honnête homme. Sa critique est celle d'un écrivain de talent; et, bien qu'elle m'ait semblé rigoureuse, elle m'a paru très-digne d'être méditée.

Les imitations ont été un autre objet de controverse. Je ne puis mieux faire que de citer à ce sujet mon défenseur :

« La plus ancienne épopée que nous ayons après celle d'Homère, dit-il, c'est *l'Énéide*. Virgile ne se contenta pas d'imiter *l'Odyssée* et *l'Iliade*, il traduisit et abrégéa la plupart des batailles du poète grec; il copia pour ainsi dire, selon Macrobe, un autre poète nommé Pisandre, pour en former le deuxième livre. Il prit de nombreux fragments non-seulement dans les écrivains de sa nation qui l'avaient précédé, mais encore dans quelques-uns de ses plus illustres contemporains, tels que Lucrèce, Catulle, Varius, etc.; en sorte que l'on peut dire que cette épopée fut la première véritable mosaïque¹.

« Le Tasse, le plus célèbre poète épique des temps modernes, enleva à son tour des fragments aux Grecs et aux Latins. Ses héros furent, autant que son sujet le lui permettait, une copie de ceux d'Homère. Il fit passer dans sa *Jérusalem* des tableaux, des comparaisons, des descriptions, tellement imités de Virgile, qu'on reconnaît la construction et l'expression même du poète latin jusque dans le nouvel idiome dans lequel elles ont été transportées. La *Bible* lui fournit aussi des fragments, et c'est ainsi qu'il légua à M. de Chateaubriand l'exemple d'une seconde véritable mosaïque.

« Milton vint ensuite, et prit dans le quatrième livre du Tasse le sujet de son *Paradis perdu*. Il copia le fameux discours de Satan, qui commence par ces mots : *Tartarei Nuni*; il emprunta d'un comique italien quelques pensées qu'il jugea dignes de son sujet; il ne craignit pas de s'approprier ce qu'il trouva de bon dans la tragédie de Grotius, intitulée *Adam exilé*. La *Sarcotée*, mauvais poème d'un jésuite allemand nommé Masenius, lui fournit quelques centaines de vers; il puisa dans la *Bible* plus que tout autre, et son poème fut la troisième véritable mosaïque.

« Il me serait aisé de pousser cet examen jusqu'au *Télémaque* de Fénelon, et même à la *Henriade*, de Voltaire : mais je crois en avoir assez dit. Lorsqu'un écrivain traite un sujet sur lequel d'autres se sont déjà exercés, il y a certaines idées principales qui doivent nécessairement se présenter, qui par là même sont à tout le

¹ Mon défenseur ne va pas assez loin. *Les Argonautes* d'Apollonius de Rhodes, *Médée* d'Euripide, la *Guerre de Troie* de Quintus de Smyrne (c'est l'opinion de Lacerda), ont été mis à contribution par Virgile. Croira-t-on qu'en reprochant à *l'Énéide* d'être écrite d'un style commun, et de tenir le milieu entre l'enflure et la sécheresse? Périus Faustinus avait fait un livre pour rassembler tous les vers de Virgile; Octavius Avitus composa plusieurs volumes des seuls vers pillés et des passages des divers auteurs imités par ce grand poète. On sait généralement que Virgile a traduit Homère, mais on ne sait pas jusqu'à quel point cela est porté. Si on entreprenait de vérifier les imitations, la plume à la main, je ne sais pas s'il resterait vingt vers de suite, je ne dis pas seulement à *l'Énéide*, mais encore aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques*. Qu'est-ce qui tout cela prouve contre Virgile? Rien du tout.

monde. Les poètes ne diffèrent entre eux sur ce point que par les couleurs dont ils ornent leurs tableaux. Personne d'ailleurs, avant les censeurs des *Martyrs*, ne leur a contesté le privilège de transporter dans leurs ouvrages les beautés de ceux qui les ont précédés, pourvu qu'ils sachent se les rendre propres par la manière dont ils les emploient.

« On sait, dit M. de La Harpe, que faire passer ainsi dans sa langue les beautés d'une langue étrangère, a toujours été regardé comme une des conquêtes du génie ; et, pour juger si cette conquête est aisée, il n'y a qu'à se rappeler ce que disait Virgile, qu'il était moins difficile de prendre à Hercule sa massue que de dérober un vers à Homère. »

« Longin, dans son *Traité du Sublime*, va plus loin encore que M. de La Harpe : parmi les Grecs, il cite Hérodoté, Stésichore et Archiloque ; puis il ajoute : « Platon est celui de tous qui a le plus imité Homère ; car il a puisé dans ce poète comme dans une vive source dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux... Au reste, on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a eue, et qu'il s'est formée sur les mœurs, l'invention et les ouvrages d'autrui¹. »

Le choix des autorités citées par mon défenseur est excellent, et me justifie assez sur un point qui ne méritait guère la peine qu'on s'y arrêtât.

Quelques lecteurs ont cru que j'avais transporté trop littéralement dans mon ouvrage des morceaux choisis de poésie antique ; c'est une erreur que les notes dissiperont : ces lecteurs ont été trompés par un ou deux vers placés dans les strophes ou dans les chœurs des hymnes à Diane, à Bacchus, à Vénus. Pour en donner un exemple, le *Pervigilium Veneris*, chanté dans l'île de Chypre, n'est point le *Pervigilium* faussement attribué à Catulle ; je n'ai emprunté de lui que le *Cras amet* et un demi-couplet. La première strophe est imitée en grande partie de Lucrèce, et la seconde entière est de moi.

J'ai peu puisé chez les anciens pour les comparaisons : celles des *Martyrs* m'appartiennent presque toutes. Les personnes dont le jugement fait ma loi pensent que c'est peut-être, avec les transitions, la partie la plus soignée de l'ouvrage. On paraît surtout avoir remarqué la comparaison du lion dans la bataille des Francs, celle de la voile repliée autour du mât pendant la tempête, celle du chant du coq sur un vaisseau, celle de l'homme qui remonte les bords d'un torrent dans la montagne, et qui arrive à la région du silence et de la sérénité ; mais enfin j'ai dérobé quelques comparaisons à la *Bible*, à Homère, à Virgile ; et la critique, qui prend tout cela pour imitation littérale, ne s'aperçoit pas que ces comparaisons sont totalement changées.

La comparaison de l'Égypte à une génisse est de l'Écriture. Ayant à peindre l'Égypte après l'inondation, j'ai ajouté : « L'Égypte, toute brillante d'une inondation nouvelle, ressemble à une génisse féconde qui vient de se baigner dans les flots du Nil. » Ai-je en tort d'imiter ainsi, et ne pourrais-je pas revendiquer la comparaison entière ?

On connaît la description du chêne dans les *Géorgiques* ; description qui, pour le dire en passant, est tirée d'une comparaison de l'*Iliade*. Comme Homère, j'ai mis cette description en comparaison ; et voulant peindre la fortune décroissante d'Hiéroclos, j'ai dit : « Le pâtre qui contemple le roi des forêts du hant de la colline, le

¹ *Traité du Sublime*, chap. II.

« voit élever au-dessus de ses rameaux verdoyants une couronne desséchée. » Ca trait ne me rend-il pas propre le passage imité ?

On a blâmé ma comparaison d'Homère avec un serpent qui fascine par ses regards une colombe, et la fait tomber du haut des airs. La colombe est *Cymodocée*. Cette critique, si je ne m'abuse, est peu raisonnable. Le serpent, chez les poètes, est un animal fort noble. Hector, dans l'*Iliade*, est comparé à un serpent. Le serpent était mêlé à toutes les choses sacrées : un serpent sort du tombeau d'Anchise, en Sicile, et vient goûter aux gâteaux des sacrifices. Le serpent était l'emblème du génie : cela convient-il à Homère ? Le serpent était consacré à Apollon : Apollon n'a-t-il aucune analogie avec Homère ? Au temple de Delphes, l'oracle, dans les premiers âges, était rendu par un serpent : ce serpent ne peut-il être l'emblème du plus grand des poètes, inspiré par le souffle du dieu des vers ? Le serpent était l'image de l'univers et de l'éternité : cela convient-il mal à un poète dont les ouvrages dureront autant que le monde ? Enfin, dans l'Écriture, le serpent, animé par le *père des mensonges*, séduit la belle compagne de l'homme : Homère, *père des fables*, qui charme l'esprit de *Cymodocée*, n'offre-t-il pas ainsi tous les rapports nécessaires à la comparaison qu'on attaque ?

Si d'une part on a cru que j'imitais, quand je n'imitais pas, de l'autre on a mis sur mon compte des choses qui appartenaient à l'antiquité. Eudore, au milieu de son épreuve, dit à Festus : « Regardez bien mon visage, afin de me reconnaître au jugement de Dieu. » Je ne sais pas ce que cela peut avoir de risible ; mais je sais que quand on se mêle de critiquer, il ne faut pas pousser le défaut de mémoire jusqu'à méconnaître un passage de l'Écriture ; passage qui se retrouve mot à mot dans le *Martyre de sainte Perpétue*¹. J'aurais ici un beau sujet de triomphe : je ne triompherai point cependant, car le plus habile homme se trompe quelquefois, quoique la méprise soit un peu forte ; il n'y a qu'un certain ton qu'un habile homme ne prend jamais.

Au reste, mes remarques épargneront à Homère, à Moïse, aux prophètes, mille petites tracasseries qu'on leur a faites sous mon nom : ils ont bien de quoi se défendre par eux-mêmes ; et vraiment je suis trop sujet à faillir pour me charger encore des sottises de l'*Iliade* et des erreurs de la *Bible*. On saura donc, en consultant la note, s'il y a sûreté, et si l'on peut me traiter comme je le mérite. Toutefois, je m'accuserai d'un peu de malice : je n'ai pas tout cité dans les remarques ; et je ne serais pas surpris que tel malheureux fragment que j'aurais négligé de dénoncer à la critique n'attirât aux anciens une nouvelle avanie. Dans ce cas, je promets le silence : je recevrai avec humilité les réprimandes adressées à Platon, Sophocle, Euripide ; je serai même charmé qu'on apprenne à vivre à tous ces Grecs imprudents fourvoyés dans les *Martyrs*.

Il me reste à dire quelques mots du style des *Martyrs* : on l'a beaucoup moins attaqué que celui de mes premiers ouvrages. Autrefois on me battait avec mes propres armes ; on citait des phrases, des pages même du *Génie du Christianisme* véritablement répréhensibles. Mais quant aux *Martyrs*, il semble qu'on ait évité avec soin d'en mettre de longs morceaux sous les yeux des lecteurs. Il paraît qu'on s'est généralement accordé, amis et ennemis, à remarquer dans ma manière des progrès du côté du goût et de l'art. Si je m'en tiens au jugement des censeurs opposés aux

¹ Nolite tamen nobis facies nostras diligenter, ut recognoscatis nos in die illo judicii. (*Act. marty. Passio sanct. Perpet. et Felicit.*, cap. XVII, pag. 94.)

Martyrs, le second livre, presque tout le récit, le combat des Francs surtout, une partie de l'*Enfer* et du *Purgatoire*, le livre des harangues, le caractère de Cymodocée et de Démodocus, sont les meilleures choses qui soient échappées à ma plume; il n'y a pas assez d'expressions pour les louer. Comment donc croire qu'un livre qui, d'après ses plus violents détracteurs, renferme un personnage comparable à Priam, et un combat qui n'est point effacé par les plus beaux combats d'Homère; comment croire que ce livre est oublié, mort, enseveli pour jamais? On va tous les jours à la postérité avec moins de titres; et, grâce à l'imprimerie, l'avenir ne pourra se sauver de nous.

Selon les partisans des *Martyrs*, c'est le second volume qui l'emporte: le livre d'Athènes, celui de Jérusalem; les quatre derniers livres, et particulièrement le dernier, sont ce qu'il y a de préférable dans l'ouvrage. Voilà certes des jugemens bien divers, et d'après lesquels il me serait difficile de me corriger. Les opinions semblent d'accord sur quelque partie du travail, par exemple, sur la prophétie de saint Paul, sur la tentation d'Eudore au repas funèbre, et sur les adieux à la messe. Ces adieux n'ont cependant d'autre mérite que d'exprimer un sentiment vrai, et de montrer en moi ce qu'on voit dans tous les hommes, la fuite du temps, le changement des idées, et l'approche rapide de ce moment où tout finit. Si ce n'est pas sans quelques regrets, c'est du moins sans remords que j'ai jeté un regard sur les premiers jours de ma vie; et si j'en vois beaucoup d'inutiles, je n'en compte pas un dont je doive rougir.

Je ne sais si je dois revenir sur la question de l'épopée en prose. Les littérateurs de toutes les opinions semblent l'avoir abandonnée, comme une inutile dispute de mots. Car il est certain que d'un côté (ainsi qu'on le prouve judicieusement) la prose n'est pas des vers, et que de l'autre on ne peut anéantir l'autorité d'Aristote et l'exemple du *Télémaque*. Je renvoie le lecteur à la Préface des premières éditions. Je rapporterais seulement la réflexion d'un critique: « Si la versification fait l'épopée, a-t-il dit, il en résulte que l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Énéide*, la *Jérusalem*, sont des romans dans nos traductions en prose, et des poèmes en grec, en latin et en italien. » L'éloge le plus délicat qu'on ait peut-être fait du *Télémaque*, est celui que j'ai lu dans je ne sais quel journal¹. Le censeur, pour mettre tous les partis d'accord, suppose que les Aventures du fils d'Ulysse sont un beau poème traduit du grec par Fénelon. On s'est donné la peine de citer Anacréon, pour prouver que les compatriotes d'Homère pouvaient avoir une épopée en prose, mais que nous autres Français, nous ne sommes pas si heureux. On a eu tort d'aller si loin. Les hellénistes se taisent, mais ils rient. Je ne relèverai point des erreurs trop affligeantes. En tout, je veux donner à mes censeurs l'exemple de la modération. S'ils n'ont pas craint de blesser mon amour-propre, je me fais un devoir d'épargner leur vanité. Ils attachent sans doute à leurs ouvrages beaucoup plus d'importance que je n'en attache aux miens: puisqu'ils ont mis leur bonheur dans leurs succès littéraires, à Dieu ne plaise que je prétende le troubler. Ces censeurs ont quelquefois écrit des choses agréables et spirituelles; ce n'est qu'en parlant de moi qu'ils semblent parler de leur talent: je conçois qu'ils doivent me haïr. D'ailleurs, si j'ai sur eux l'avantage de quelques lectures, je n'ai que ce que je dois avoir, puisque je me mêle de faire des livres.

Tout ceci soit dit sans ôter à qui que ce soit le droit de courir sus aux *Martyrs*,

¹ Dans le *Mercur*, peut-être; l'article, à ce qu'il me semble, était de M. Auger.

comme épopée. Veut-on que ce soit un roman? je le veux bien; un *drame*? j'y consens; un *mélodrame*? de tout mon cœur; une *mosaïque*? j'y donne les mains. Je ne suis point poète, je ne me proclame point poète, pas même littérateur, comme on me fait l'honneur de me nommer; je n'ai jamais dit que j'avais fait un poème; j'ai protesté et je proteste encore de mon respect pour les muses : rien ne m'enchanté comme les vers. Et n'ai-je pas passé une grande partie de ma jeunesse à ranger deux à deux des milliers de rimes qui n'étaient guère plus mauvaises que celles de mes voisins? Dans la suite, j'ai préféré un langage inférieur sans doute à la poésie, mais qui me permettait d'exprimer avec moins d'entraves l'enthousiasme que m'inspiraient les sentiments des grands cœurs, les caractères élevés, les actions magnanimes, et le mépris souverain que j'ai voué aux bassesses de l'âme, aux petites intrigues de l'envie, et à ces affectations effrontées de courage et de noblesse, qui dément à chaque pas une conduite servile.

CHANGEMENTS FAITS A CETTE ÉDITION, ET REMARQUES AJOUTÉES
A LA FIN DE CHAQUE LIVRE.

Dans le troisième livre, les discours des puissances divines sont retranchés; comme ces discours contiennent l'exposition complète du sujet, et le mot du récit, j'ai été obligé d'en conserver la substance. M. de La Harpe, dans son chant du *Ciel*, avait commis la même faute que moi, et faisait parler Dieu, à l'exemple du Tasse et de Milton, d'après l'autorité de l'Écriture. On lui fit remarquer que ces discours étaient trop longs, et qu'on ne saurait jamais prêter à Dieu un langage digne de lui. Il changea son plan, et, par une heureuse idée, il mit ce qu'il voulait dire dans la bouche du prophète Isaïe. Debout au milieu des saints et des anges, le fils d'Amos lit dans le *Livre de Vie* les destins de la terre. Je n'ai pu m'approprier cette belle fiction : j'ai eu recours à un autre moyen que l'on jugera.

Dans ce même livre du *Ciel*, Cymodocée n'est plus demandée comme une victime immédiate, mais elle est annoncée comme une victime secondaire, qui doit augmenter le mérite du sacrifice d'Eudore. Les passages de l'*Apocalypse* qui avaient servi de prétexte aux plaisanteries bonnes ou mauvaises d'un journal ont disparu : tout ce qui pouvait blesser la doctrine ou le dogme, dans le *Purgatoire*, l'*Enfer* et le *Ciel*, a été scrupuleusement effacé. Je ne m'en suis pas rapporté là-dessus à mes lumières, je me suis soumis à la censure de quelques savants ecclésiastiques.

J'ai insisté davantage sur la naissance d'Eudore et de Cymodocée, et sur ce qu'ils sont l'un et l'autre, les représentants des grands hommes et des beaux-arts de la Grèce.

Dans le livre de l'esclavage d'Eudore chez les Francs, j'ai rétabli un morceau que j'avais supprimé sur l'épreuve, et que plusieurs personnes regrettaient.

Dans le livre de Velleda, on ne trouvera plus les imprécations d'Eudore; les couleurs trop vives sont adoucies.

J'ai abrégé la scène de l'entrevue de Cymodocée et d'Iliéroclès : elle sentait trop le roman.

J'ai annoncé plus fortement et plus clairement le triomphe de la religion.

J'avais quelquefois parlé moi-même comme poète (qu'on me passe le mot) le langage de la mythologie : j'ai fait disparaître ces légères inadvertances; j'ai retranché

ce que vous avez encore, mais ce qu'on ne veut pas reconnaître ; on vous élève aux nues, pour vous rabaisser au-dessous de tout. L'envie est fort embarrassée, car elle se voit obligée d'accroître votre gloire pour la détruire ; et si le résultat lui fait plaisir, le moyen lui fait peine.

Répétez, par exemple, jusqu'à satiété que presque tous les grands talents politiques et militaires de la Grèce, de l'Italie ancienne, de l'Italie moderne, de l'Allemagne, de l'Angleterre, ont été aussi de grands talents littéraires ; vous ne parviendrez jamais à convaincre de cette vérité de fait la partie médiocre et envieuse de notre société. Ce préjugé barbare qui sépare les talents n'existe qu'en France, où l'amour-propre est inquiet, où chacun croit perdre ou que son voisin possède, où enfin on avait divisé les facultés de l'esprit comme les classes des citoyens. Nous avions nos trois ordres intellectuels, le génie politique, le génie militaire, le génie littéraire, comme nous avions nos trois ordres politiques, le clergé, la noblesse et le tiers état ; mais dans la constitution des trois ordres intellectuels, il était de principe qu'ils ne pouvaient jamais se trouver réunis dans la même chambre, c'est-à-dire dans la même tête.

Le gouvernement public dont nous jouissons maintenant fera disparaître peu à peu ces notions dignes des Welches. Il était tout simple que dans une monarchie militaire, où l'on n'avait besoin ni de l'étude politique ni de l'éloquence de la tribune, les lettres parussent un amusement de cabinet ou une occupation de collège. Force sera aujourd'hui de reconnaître que le consul Cicéron était non-seulement un grand orateur, mais encore un grand écrivain, comme César était un grand historien et un grand poète.

De ces considérations (que, pour le dire encore une fois, je présente dans un intérêt général, nullement dans celui de ma vanité) je passe à l'histoire de mes poésies.

Si j'avais voulu tout imprimer, le public n'en aurait pas été quitte à moins de deux ou trois gros volumes. Je faisais des vers au collège, et j'ai continué d'en faire jusqu'à ce jour : *Je me suis gardé de les montrer aux gens*. Les muses ont été pour moi des divinités de famille, des larves que je n'adorais qu'à mes foyers.

Les poésies, en très-petit nombre, que je me suis déterminé à conserver, sont divisées en deux classes, savoir : les poésies échappées à ma première jeunesse, et celles que j'ai composées aux différentes époques de ma vie. J'en ai marqué les dates autant que possible, afin qu'on pût suivre dans mes vers, comme on a suivi dans ma prose, l'ordre chronologique des idées, et le développement graduel de l'art.

Tous mes premiers vers, sans exception, sont inspirés par l'amour des champs ; ils forment une suite de petites idylles sans moutons, et où l'on trouve à peine un berger. J'ai compris les vers de 1784 à 1790, sous ce titre : *Tableaux de la nature*. Je n'ai rien ou presque rien changé à ces vers : composés à une époque où Dorat avait gâté le goût des jeunes poètes, ils n'ont rien de maniéré, quoique la langue y soit quelquefois fortement invertie ; ils sont d'ailleurs coupés avec une liberté de césure que l'on ne se permettait guère alors. Les rimes sont soignées, les mètres, variés, quoiqu'ils disposés à se former en dix syllabes. On retrouve dans ces essais de ma muse des descriptions que j'ai transportées depuis dans ma prose.

C'est dans ces idylles d'une espèce nouvelle que le lecteur rencontrera les premières lignes qui aient jamais été imprimées de moi. Le neuvième tableau fut inséré dans l'*Almanach des muses* de 1790 ; il y figura à la page 205, sous ce titre que je lui ai conservé : *L'Amour de la campagne*, par le chevalier de C^{te}. On en parla dans la société de Ginguené, de Le Brun, de Chamfort, de Parry, de Flins, de La Harpe et de Fontanes, avec lesquels j'avais des liaisons plus ou moins étroites. Je prenais mal mon temps pour faire ma toilette des armes dans l'*Almanach des muses* ; on était déjà en pleine révolution, et ce n'était plus avec des quatrains qu'on pouvait aller à la renommée.

Voici ce que je lis dans les Mémoires inédits de ma vie, au sujet de mon début dans la carrière littéraire. Après avoir fait le tableau des diverses sociétés de Paris à cette époque et le portrait des principaux acteurs, je dis :

« On me demanda : Et l'histoire de votre présentation, que devint-elle ? — Elle resta là.
« — Vous ne chassâtes donc plus avec le roi après avoir monté dans les carrosses ? — Pas plus
« qu'avec l'empereur de la Chine. — Vous ne retournâtes donc plus à la cour ? — J'allai deux
« fois jusqu'à Sévres, et revins à Paris. — Vous ne tirâtes donc aucun parti de votre position

« et de celle de votre frère ? — Aucun. — Que faisiez-vous donc ? — Je m'ennuyais. — Ainsi
« vous ne sentiez aucune ambition ? — Si fait : à force d'intrigues et de soucis, je parvins, par
« la protection de Delisle de Sales, à la gloire de faire insérer dans l'*Almanach des muses* une
« idylle (*l'Amour de la campagne*), dont l'apparition me pensa faire mourir de crainte et
« d'espérance. »

- Au retour de l'émigration, mon ami M. de Fontanes, qui connaissait mes secrets poétiques,
m'engagea à laisser insérer dans le *Mercur* les vers intitulés *la Forêt*. Tandis que j'étais à
Londres, M. Peltier avait publié dans son journal mon imitation de l'élegie de Gray sur un
Cimetière de campagne. Cette imitation a été réimprimée en 1828 dans les *Annales roman-
tiques*. Les autres pièces ont été publiées pour la première fois, en 1828, dans l'édition de mes
Œuvres complètes.



POEMES DIVERS

TABLEAUX DE LA NATURE

(DE 1784 À 1790)

PREMIER TABLEAU.

INVOCATION.

Je voudrais célébrer dans des vers ingénus
Les plantes, leurs amours, leurs penchans inconnus,
L'humble mousse attachée aux voûtes des fontaines,
L'herbe qui d'un tapis couvre les vertes plaines,
Sur ces monts exaltés le cèdre précieux
Qui parfume les airs et s'approche des cieux
Pour offrir son encens au Dieu de la nature,
Le roseau qui frémit au bord d'une onde pure,
Le tremble au doux parler, dont le feuillage frais
Remplit de bruits légers les antiques forêts,
Et le pin qui, croissant sur des grèves sauvages,
Semble l'écho plaintif des mers et des orages :
L'innocente nature et ses tableaux touchants
Ainsi qu'à mon amour auront part à mes chants.

SECOND TABLEAU.

LA FORÊT.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours en rêvant égaré,

J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude.
 Prestige de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
 Des arbres, des gazons, une douce tristesse :
 Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
 Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
 Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
 Ici, loin des humains ! — Au bruit de ces ruisseaux,
 Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,
 Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux !
 Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles :
 Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit ;
 Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
 Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
 Forêts, dans vos abris gardez mes vœux offerts !
 A quel amant jamais serez-vous aussi chères ?
 D'autres vous rediront des amours étrangères ;
 Moi, de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts¹.

TROISIÈME TABLEAU.

LE SOIR, AU BORD DE LA MER.

Les bois épais, les sirles mornes, nues,
 Mêlent leurs bords dans les ombres chenues.
 En scintillant dans le zénith d'azur,
 On voit percer l'étoile solitaire ;
 A l'occident, séparé de la terre,
 L'écueil blanchit sous un horizon pur,
 Tandis qu'au nord, sur les mers cristallines,
 Flotte la nue, en vapeurs purpurines.
 D'un carmin vif les monts sont dessinés ;
 Du vent du soir se meurt la voix plaintive ;
 Et, mollement l'un à l'autre enchaînés,
 Les flots calmés expirent sur la rive.
 Tout est grandeur, pompe, mystère, amour :
 Et la nature, aux derniers feux du jour,
 Avec ses monts, ses forêts magnifiques,
 Son plan sublime et son ordre éternel,
 S'élève ainsi qu'un temple solennel,
 Resplendissant de ses beautés antiques.

¹ Vers imprimés dans le *Mercure*. Voyez la Préface.

CINQUIÈME TABLEAU.

NUIT DE PRINTEMPS.

Le ciel est pur, la lune est sans nuage :
 Déjà la nuit au calice des fleurs
 Verse la perle et l'ambre de ses pleurs ;
 Aucun zéphyr n'agite le feuillage.
 Sous un bercean, tranquillement assis,
 Où le filas flotte et pend sur ma tête,
 Je sens couler mes pensers rafraîchis
 Dans les parfums que la nature apprête.
 Des bois dont l'ombre, en ces prés blanchissants,
 Avec lenteur se dessine et repose,
 Deux rossignols, jaloux de leurs accents,
 Vont tour à tour réveiller le printemps
 Qui sommeillait sous ces touffes de rose.
 Mélodieux, solitaire Ségrais,
 Jusqu'à mon cœur vous portez votre paix !
 Des prés aussi traversant le silence,
 J'entends au loin, vers ce riant séjour,
 La voix du chien qui gronde et veille autour
 De l'humble toit qu'habite l'innocence.
 Mais quoi, déjà, belle nuit, je te perds !
 Parmi les cieux à l'aurore entr'ouverts,
 Phébé n'a plus que des clartés mourantes ;
 Et le zéphyr, en rasant le verger,
 De l'orient, avec un bruit léger,
 Se vient poser sur ces tiges tremblantes.

SIXIÈME TABLEAU.

NUIT D'AUTOMNE.

Mais des nuits d'automne
 Goûtons les douceurs ;
 Qu'aux aimables fleurs
 Succède Pomone !
 Le pâtre couchant
 Brille encore à peine ;
 De Vénus, qu'il mène

L'astre va penchant;
 La lune, emportée
 Vers d'autres climats,
 Ne montrera pas
 Sa face argentée.
 De ces peupliers,
 Au bord des sentiers,
 Les zéphyr descendent,
 Dans les airs s'étendent,
 Effleurent les eaux,
 Et de ces ormeaux
 Raniment la sève :
 Comme une vapeur,
 La douce fraîcheur
 De ces bois s'élève.
 Sous ces arbres verts,
 Qu'un vent frais balance,
 J'entends en silence
 Leurs légers concerts :
 Mollement bercée,
 La voûte pressée
 En dôme orgueilleux
 Serre son ombrage,
 Et puis s'entr'ouvrant,
 Du ciel lentement
 Découvre l'image.
 Là, des nuits l'azur
 Dans un cristal pur
 Déroule ses voiles,
 Et le flot brillant
 Coule en sommeillant
 Sur un lit d'étoiles.

O charme nouveau !
 Le son du pipeau
 Dans l'air se déploie,
 Et du fond des bois
 M'apporte à la fois
 L'amour et la joie.
 Près des ruisseaux clairs,
 Au chaume d'Adèle
 Le pasteur fidèle
 Module ses airs.
 Tantôt il soupire,

Tantôt il désire,
 Se tait : tour à tour
 Sa simple cadence
 Me peint son amour
 Et son innocence.
 Dans son lit heureux
 La pauvre attentive
 Écoute, pensive,
 Ces sons dangereux :
 Le drap qui la couvre
 Loin d'elle a roulé,
 Et son œil troublé
 Mollement s'entr'ouvre.
 Tout entière au bruit
 Qui, pendant la nuit,
 La charme et l'accuse,
 Adèle au vainqueur
 Son aveu refuse,
 Et donne son cœur.

SEPTIÈME TABLEAU.

LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ ET L'HIVER.

Vallée au nord, onduleuse prairie,
 Déserts charmants, mon cœur, formé pour vous,
 Toujours vous cherche en sa mélancolie.
 A ton aspect, solitude chérie,
 Je ne sais quoi de profond et de doux
 Vient s'emparer de mon âme attendrie.
 Si l'on savait le calme qu'un ruisseau
 En tous mes sens porte avec son murmure,
 Ce calme heureux que j'ai sur la verdure
 Goûté cent fois seul au pied d'un coteau,
 Les froids amants du froid séjour des villes
 Rechercheraient ces voluptés faciles.

Si le printemps les champs vient émailler,
 Dans un coin frais de ce vallon paisible
 Je lis assis sous le rameux noyer,
 Au rude tronc, au feuillage flexible.
 Du rossignol le suave soupir

Enchaîne alors mon oreille captive,
 Et, dans un songe au-dessus du plaisir,
 Laisse flotter mon âme fugitive.
 Au fond d'un bois quand l'été va durant,
 Est-il une onde aimable et sinieuse
 Qui, dans son cours, lente et voluptueuse,
 A chaque fleur s'arrête en soupirant ?
 Cent fois au bord de cette onde infidèle
 J'irai dormir sous le coudre odorant,
 Et disputer de paresse avec elle.

Sous le saule nourri de ta fraîcheur amie,
 Fleuve témoin de mes soupirs,
 Dans ces prés émaillés, au doux bruit des zéphyrs,
 Ton passage offre ici l'image de la vie.
 En des vallons déserts, au sortir de ces fleurs,
 Tu conduis tes ondes errantes :
 Ainsi nos heures inconstantes
 Passent des plaisirs aux douleurs.

Mais si voluptueux, du moins dans notre course,
 Du printemps nous savons jouir,
 Nos jours plus doucement s'éloignent de leur source,
 Emportant avec eux un tendre souvenir :
 Ainsi tu vas moins triste au rocher solitaire
 Vers ces bois où tu fuis toujours,
 Si de ces prés ton heureux cours
 Entraîne quelque fleur légère.

De mon esprit ainsi l'enchantement
 Naît et s'accroît pendant tout un feuillage.
 L'aquilon vient, et l'on voit tristement
 L'arbre isolé, sur le coteau sauvage,
 Se balancer au milieu de l'orage.
 De blancs oiseaux en troupes partagés
 Quittent les bords de l'Océan antique :
 Tous, en silence à la file rangés,
 Fendent l'azur d'un ciel mélancolique.
 J'erre aux forêts où pendent les frimas :
 Interrompu par le bruit de la feuille
 Que lentement je traîne sous mes pas,
 Dans ses pensées mon esprit se recueille.

Qui le croirait ? plaisirs solacieux,
 Je vous retrouve en ce grand deuil des cieux :

Peut-être ici la mort enchaînée en son empire
 De rustiques Newtons de la terre ignorés,
 D'illustres inconnus dont les talents sacrés
 Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire :
 Ainsi brille la perle au fond des vastes mers ;
 Ainsi meurent aux champs des roses passagères
 Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
 D'inutiles parfums enbaument les déserts.

Là, dorment dans l'oubli des poètes sans gloire,
 Des orateurs sans voix, des héros sans victoire :
 Que dis-je ! des Titus faits pour être adorés.
 Mais si le sort voila tant de vertus sublimes
 Sous ces arbres en deuil, combien aussi de crimes
 Le silence et la mort n'ont-ils point dévorés !
 Loin d'un monde trompeur, ces bergers sans envie,
 Emportant avec eux leurs tranquilles vertus,
 Sur le fleuve du temps passagers inconnus,
 Traversèrent sans bruit les déserts de la vie.
 Une pierre, aux passants demandant un soupir,
 Du naufrage des ans a sauvé leur mémoire ;
 Une muse ignorante y grava leur histoire,
 Et le texte sacré qui nous aide à mourir.

En fuyant pour toujours les champs de la lumière,
 Qui ne tourne la tête au bout de la carrière ?
 L'homme qui va passer cherche un secours nouveau :
 Que la main d'un ami, que ses soins chers et tendres
 Entr'ouvrent doucement la pierre du tombeau !
 Le feu de l'amitié vit encor dans nos cendres.

Pour moi, qui célébrai ces tombes sans honneurs,
 Si quelque voyageur, attiré sur ces rives
 Par l'amour du rêver et le charme des pleurs,
 S'informe de mon sort dans ses courses pensives,
 Peut-être un vieux pasteur, en gardant ses troupeaux,
 Lui fera simplement mon histoire en ces mots :

- « Souvent nous l'avons vu, dans sa marche posée,
- « Au souris du matin, dans l'orient vermeil,
- « Graver les frais coteaux à travers la rosée,
- « Pour admirer au loin le lever du soleil.
- « Là-bas, près du ruisseau, sur la mousse légère,
- « A l'ombre du tilleul que baigne le courant,
- « Immobile il rêvait, tout le jour demeurant

Au fond d'un cabinet le pousse tout d'abord,
L'enferme à double tour, puis avec un peu d'or
Éconduit poliment la horde jacobine.

Vers son hôte captif ensuite il s'achemine,
Fait apporter du vin qu'il lui verse à grands flots,
Sème le déjeuner d'agréables propos :
De politique point, mais beaucoup de critiques
Sur l'esprit des Latins et les grâces attiques.
Davenant récita l'idylle du *Ruisseau* ;
Milton lui repartit par le vif *Allegro*,
Du doux *Penseroso* redit le chant si triste,
Et déclama les chœurs du *Samson agoniste*.
Les poètes, charmés de leurs talents divers,
Se quittèrent enfin, en murmurant leurs vers.

Cependant, fatigué de ces longues misères,
Le peuple soupirait pour les lois de ses pères :
Il rappela son roi ; les crimes retrézés
Furent par un édit sagement pardonnés.
On excepta pourtant quelques hommes perfides,
Complices et fauteurs des sanglants régicides :
Milton, au premier rang, s'était placé parmi.

Dénoncé par sa gloire, au toit d'un vieil ami
Il avait espéré trouver ombre et silence.
De son sort une nuit il pesait l'inconstance :
D'une lampe empruntée à la tombe des morts,
La lueur pâissante éclairait ses remords.
Il entend tout à coup vers la douzième heure
Heurter de son logis la porte extérieure ;
Les verrous sont brisés par de nombreux soldats.
La fille de Milton accourt ; on suit ses pas.
Dans l'asile secret un chef se précipite :
Un chapeau, de ses yeux venant toucher l'orbite,
Voile à demi ses traits ; il a les yeux remplis
De larmes qu'un manteau reçoit dans ses replis.

Milton ne la voit point : privé de la lumière,
La nuit règne à jamais sous sa triste paupière.

« Eh bien ! que me veut-on ? dit le chantre d'Adam.
« Parlez : faut-il mourir ? — C'est encor Davenant, »
Répond l'homme au manteau. Milton soudain s'écrie :
« O noire trahison ! moi qui sauvai ta vie !

- « — Oui, repart le poëte interdit, rougissant
 « Mais vous êtes coupable, et j'étais innocent.
 « Ferme stoïcien, montrez votre courage !
 « Mon vieil ami, la mort est le commun partage :
 « Ou plus tôt ou plus tard, le trajet est égal
 « Pour tous les voyageurs. Voici l'ordre fatal. »

La fille de Milton, objet rempli de charmes,
 Ouvre l'affreux papier, qu'elle baigne de larmes :
 C'est elle qui souvent dans un docte entretien
 Relit le vieil Homère à l'Homère chrétien ;
 Et des textes sacrés, interprète modeste,
 A son père elle rend la lumière céleste,
 En échange du jour qu'elle reçut de lui.
 Au chevet paternel empruntant un appui,
 D'une voix altérée elle lit la sentence :
 « *Wanting to the justice equal the clemency,*
 « *It nous plait d'octroyer, de pleine autorité,*
 « *A Davenant, pour prix de sa fidélité,*
 « *La grâce de Milton.* CHARLES. »

Qu'on se figure

Les transports que causa la touchante aventure ;
 Combien furent de pleurs dans Londres répandus
 Pour les talents sauvés et les bienfaits rendus !

CLARISSE.

IMITATION D'UN POÈTE ÉCOTTAIS.

Londres 1792

Où, je me plais, Clarisse, à la saison tardive,
 Image de cet âge où le temps m'a conduit ;
 Du vent à tes foyers j'aime la voix plaintive
 Durant la longue nuit.

Philomèle a cherché des climats plus propices ;
 Progné fuit à son tour : sans en être attristé,
 Des beaux jours près de toi retrouvant les délices,
 Ton vieux eygne est resté.

Viens, dans ces chants déserts où la bise murmure,
 Admire le soleil qui s'éloigne de nous ;
 Viens goûter de ces bois qui perdent leur parure
 Le charme triste et doux.

Des feuilles que le vent détache avec ses ailes
 Voltige dans les airs le défaillant essaim :
 Ah ! puissé-je en montrant me reposer comme elles
 Un moment sur ton sein !

Pâle et dernière fleur qui survit à Pomone,
 La veilleuse ¹ en ces près peint mon sort et ma foi :
 De mes ans écoulés tu fais fleurir l'automne,
 Et je veille pour toi.

Ce ruisseau sous tes pas cache au sein de la terre
 Son cours silencieux et ses flots oubliés :
 Que ma vie inconnue, obscure et solitaire,
 Ainsi passe à tes pieds !

Aux portes du couchant le ciel se décolore ;
 Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien :
 Mais est-il un sourire aux lèvres de l'Aurore
 Plus charmant que le tien ?

L'astre des nuits s'avance en chassant les orages :
 Clarisse, sois pour moi l'astre calme et vainqueur
 Qui de mon front troublé dissipe les nuages,
 Et fait rêver mon cœur.

L'ESCLAVE.

Tunis, 1807.

Le vigilant derviche à la prière appelle
 Du haut des minarets teints des feux du couchant.
 Voici l'heure au lion qui poursuit la gazelle :
 Une rose au jardin moi je m'en vais cherchant.
 Musulmane aux longs yeux d'un maître que je brave,
 Fille délicate, amante des concerts,
 Est-il un sort plus doux que d'être ton esclave,
 Toi que je sers, toi que je sers ?

Jadis, lorsque mon bras faisait voler la proue
 Sur le fluide azur de l'abîme calmé,
 Du sombre désespoir les pleurs mouillaient ma rame :
 Un charme m'a guéri, j'aime et je suis aimé.
 Le noir rocher me plait ; la tour que le flot lave

¹ Nom populaire de *calèche*.

Me sourit maintenant aux grèves de ces mers :
 Le flambeau du signal y luit pour ton esclave,
 Toi que je sers, toi que je sers ?

Belle et divine es-tu dans toute ta parure,
 Quand la nuit au harem je glisse un pied furtif !
 Les tapis, l'aloès, les fleurs et l'onde pure
 Sont par toi prodigués à ton jeune captif.
 Quel bonheur ! au milieu du péril que j'aggrave,
 T'entourer de mes bras, te parer de mes fers,
 Mêler à tes colliers l'anneau de ton esclave,
 Toi que je sers, toi que je sers !

Dans les sables mouvants, de ton blanc dromadaire
 Je reconnais de loin le pas sûr et léger ;
 Tu m'apparais soudain : un astre solitaire
 Est moins doux sur la vague au pauvre passager ;
 Du matin parfumé le souffle est moins suave,
 Le palmier moins charmant au milieu des déserts.
 Quel sultan glorieux égale ton esclave,
 Toi que je sers, toi que je sers !

Mon pays, que j'ai aimé jusqu'à l'idolâtrie,
 N'est plus dans les soupirs de ma simple chanson :
 Je ne regrette plus ma mère et ma patrie ;
 Je crains qu'un prêtre saint n'apporte ma rançon.
 Ne m'affranchis jamais ! laisse-moi mon entrave !
 Oui, sois ma liberté, mon Dieu, mon univers !
 Viens sous tes beaux pieds nus, viens fouler ton esclave,
 Toi que je sers, toi que je sers !

NOUS VERRONS.

Paris, 1811.

Le passé n'est rien dans la vie,
 Et le présent est moins encor :
 C'est à l'avenir qu'on se fie
 Pour nous donner joie et trésor.
 Tout mortel dans ses vœux devance
 Cet avenir où nous courons ;
 Le bonheur est en espérance ;
 On vit en disant : Nous verrons.

Mais cet avenir plein de charmes,
 Qu'est-il lors qu'il est arrivé?
 C'est le présent qui de nos larmes
 Matin et soir est abreuvé!
 Aussitôt que s'ouvre la scène
 Qu'avec ardeur nous désirons,
 On bâille, on la regarde à peine;
 On voit en disant : Nous verrons.

Ce vieillard penche vers la terre;
 Il touche à ses derniers instants :
 Y pense-t-il? Non, il espère
 Vivre encore soixante et dix ans.
 Un docteur, fort d'expérience,
 Veut lui prouver que nous mourrons,
 Le vieillard rit de la sentence,
 Et meurt, en disant : Nous verrons.

Valère et Damis n'ont qu'une âme;
 C'est le modèle des amis.
 Valère en un malheur réclame
 La bourse et les soins de Damis :
 « Je viens à vous, ami sincère,
 « Ou ce soir au fond des prisons...
 « — Quoi! ce soir même? — Oui! — Cher Valère,
 « Revenez demain : Nous verrons. »

Gare! faites place aux carrosses
 Où s'enle l'orgueilleux manant
 Qui jadis conduisait deux rosses
 A trente sous, pour le passant!
 Le peuple, écrasé par la roue,
 Mandit l'enfant des Porcherons.
 Moi, du prince évitant la boue,
 Je me range, et dis : Nous verrons.

Nous verrons est un mot magique
 Qui sert dans tous les cas fâcheux :
 Nous verrons, dit le politique;
 Nous verrons, dit le malheureux.
 Les grands hommes de nos gazettes,
 Les rois du jour, les fanfarons,
 Les faux amis et les coquettes,
 Tout cela vous dit : Nous verrons.

PEINTURE DE DIEU.

THÈRE DE L'ÉCRITURE.

Paris, 1816.

Savez-vous, ô pécheur! quel est ce Dieu jaloux
 Quand l'œuvre de l'impie allume son courroux?
 Sur un char foudroyant il roule dans l'espace;
 La Mort et le Démon volent devant sa lace;
 Les trois cieux dont il fait trembler l'immensité
 S'abaissent sous les pas de son éternité;
 Le soleil pâissant et la lune sanglante
 Marchent à la fleur de sa lance brûlante;
 Des gouffres de l'enfer il fait sortir la nuit;
 Il parle, et tout se tait; la mer le voit et fuit,
 Et l'Abîme, du fond des vagues tourmentées,
 Lève en criant vers lui ses malus épouvantées.
 Au crime couronné ce Dieu redit : « Malheur! »
 Et c'est le même Dieu qui bénit la douleur.

— 00 —

POUR LE MARIAGE DE MON NEVEU.

Au Meud, 1818.

L'autel est prêt, la foule l'environne :
 Belle Zélie, il réclame ta foi.
 Viens! de ton front est la blanche couronne
 Moins virginale et moins pure que toi.

J'ai quelquefois peint la grâce ingénue,
 Et la pudeur sous ses voiles nouveaux :
 Ah! si mes yeux plus tôt t'avaient connue,
 On aurait moins critiqué mes tableaux.

Mon cher Louis, chez la race étrangère
 Tu n'iras point t'égarer comme moi :
 A qui la suit la fortune est légère;
 Il faut l'attendre et l'enfermer chez soi.

Cher orphelin, image de ta mère,
 Au ciel pour toi je demande ici-bas
 Les jours heureux retranchés à ton père,
 Et les enfants que ton oncle n'a pas.

Fais de l'honneur l'idole de ta vie;
Rends tes aïeux fiers de leur rejeton,
Et ne permets qu'à la seule Zélie
Pour un moment de rougir à ton nom.

POUR LA FÊTE DE MADAME DE***.

Versail., 1812.

De tes amis vois la troupe fidèle
Pour te fêter s'unir à tes enfants :
Tu nous parais toujours fraîche et nouvelle
Comme la fleur qu'ils t'offrent tous les ans.
Par la vertu quand la grâce est produite ;
Son charme au temps ne peut être soumis ;
Des jours pour toi nous seuls marquons la fuite :
Tu restes jeune avec de vieux amis.

VERS

TROUVÉS SUR LE PONT DU RHONE.

1812.

Il est minuit, et tu sommeilles;
Tu dors, et moi je vais mourir.
Que dis-je? hélas! peut-être que tu veilles!
Pour qui?... l'enfer me fera moins souffrir.
Demain, quand, appuyée au bras de ta conquête,
Lasse de trop d'amour et cherchant le repos,
Tu passeras ce fleuve, avance un peu la tête,
Et regarde couler ces flots.

ODE.

LES MALHEURS DE LA RÉVOLUTION.

Paris, 1812.

Sors des demeures souterraines,
Néron, des humains le fléau!
Que le triste bruit de nos chaînes

Te réveille au fond du tombeau.
 Tout est plein de trouble et d'alarmes;
 Notre sang coule avec nos larmes;
 Ramper est la première loi :
 Nous trainons d'ignobles entraves;
 On ne voit plus que des esclaves;
 Viens, le monde est digne de toi.

Ils sont dévastés dans nos temples
 Les monuments sacrés des rois :
 Mon œil effrayé les contemple;
 Je tremble et je pleure à la fois.
 Tandis qu'une fosse commune
 Des grandeurs et de la fortune
 Reçoit les funèbres linceux,
 Un spectre, à la voix menaçante,
 A percé la tombe récente
 Qui dévora les vieux tombeaux.

Sa main d'une pique est armée,
 Un bonnet cache son orgueil;
 Par la mort sa vue est charmée :
 Il cherche un tyran¹ au cercueil.
 Courbé sur la poudre insensible,
 Il saisit un sceptre terrible
 Qui du lis a flétri la fleur;
 Et d'une couronne gothique
 Chargeant son bonnet anarchique,
 Il se fait roi de la douleur.

Voilà le fantôme suprême,
 Français, qui va régner sur vous.
 Du républicain diadème
 Portez le poids léger et doux.
 L'anarchie et le despotisme
 Au vil autel de l'athéisme
 Serrent un nœud ensanglanté;
 Et, s'embrassant dans l'ombre impure,
 Ils jouissent de la torture
 De leur double stérilité.

L'échafaud, la torche fumante,
 Couvrent nos campagnes de deuil :

¹ Louis XI. Ce roi ne fut point enterré à Saint-Denis : peu importe au poëte.

La Révolution béante
Engloutit le fils et l'aïeul.
L'adolescent qu'atteint sa rage
Va mourir au champ du carnage,
Ou dans un hospice exilé;
Avant qu'en la tombe il s'endorne,
Sur un appui de chêne ou d'orme
Il traîne un buste mutilé.

Ainsi quand l'affreuse Chimère¹
Apparut non loin d'Ascalon,
En vain la tendre et faible mère
Cacha ses enfants au vallon.
Du Jourdain les roseaux frémirent,
Au Liban les cèdres gémirent,
Les palmiers à Jézérah,
Et le chameau, laissé sans guides,
Pleura dans les sables arides
Avec les femmes d'Ismaël.

Napoléon, de son génie,
Enfin écrase les pervers;
L'ordre renaît : la France unie
Reprend son rang dans l'univers.
Mais, géant, fils aîné de l'homme,
Faut-il d'un trône qu'on te nomme
Usurpateur ? Mal fécondé,
L'illustre champ de ta victoire
Devait-il renier la gloire
Du vieux Cid et du grand Condé ?

Racontez, nymphe de Vincenne,
Racontez des faits inouïs²,
Vous qui présidiez sous un chêne
A la justice de Louis !
Oh ! de la mort chantez sublime³,
Toi qui d'un héros magnanime
Rends plus grand le grand souvenir,
Quels cris aurais-tu fait entendre,
Si, quand tu pleurais sur sa cendre,
Ton œil eût sondé l'avenir ?

¹ Prise ici pour le monstre marin d'Andromède.

² Mort du duc d'Englœu.

³ Bossuet.

LE GARDIEN.

La beauté dont l'image excite les transports
Parmi nos bois passa sa vie.

LE VOYAGEUR.

Qui pour elle, à ces murs de marbre revêtus,
A suspendu ces couronnes fanées?

LE GARDIEN.

Les beaux enfants dont ses vertus
Ici-bas furent couronnées.

LE VOYAGEUR.

On vient.

• LE GARDIEN.

C'est un époux ; il porte ici ses pas,
Pour nourrir en secret un souvenir funeste.

LE VOYAGEUR.

Il a donc tout perdu ?

LE GARDIEN.

Non : un trône lui reste.

LE VOYAGEUR.

Un trône ne console pas.

LES ALPES OU L'ITALIE.

1800.

Donc reconnaissez-vous au fond de vos abîmes
Ce voyageur pensif,
Au cœur triste, aux cheveux blanchis comme vos cimes,
Au pas lent et tardif ?

Jadis de ce vieux bois où fuit une eau limpide
Je sondais l'épaisseur,
Hardi comme un aiglon, comme un chevreuil rapide,
Et gai comme un chasseur.

Alpes, vous n'avez point subi mes destinées ;
Le temps ne vous peut rien ;
Vos fronts légèrement ont porté les années
Qui pèsent sur le mien.

Pour la première fois quand, rempli d'espérance,
Je franchis vos remparts,

Ainsi que l'horizon, un avenir immense
S'ouvrait à mes regards.

L'Italie à mes pieds, et devant moi le monde,
Quel champ pour mes desirs !
Je volai, j'évoquai cette Rome féconde
En puissants souvenirs.

Du Tasse une autre fois je revis la patrie :
Imitant Godefroi,
Chrétien et chevalier, j'allais vers la Syrie
Plein d'ardeur et de foi.

Ils ne sont plus ces jours que point mon cœur n'oublie !
Et ce cœur aujourd'hui,
Sous le brillant soleil de la belle Italie,
Ne sent plus que l'ennui.

Pompeux ambassadeurs que la faveur égresse,
Ministres, valez-vous
Les obscurs compagnons de ma vive jeunesse,
Et mes plaisirs si doux ?

Vos noms aux bords rians que l'Adige décore
Du temps seront vaineus,
Que Catulle est Lesbie chanteront encore
Les flots du Bénacus.

Politiques, guerriers, vous qui prétendez vivre
Dans la postérité,
J'y consens ; mais on peut arriver, sans vous suivre,
A l'immortalité.

J'ai vu ces fiers sentiers tracés par la victoire
Au milieu des frimas,
Ces rochers du Simplon que le bras de la gloire
Fendit pour nos soldats :

Ouvrage d'un géant, monument du génie,
Serez-vous plus connus
Que la roche où Saint-Preux contait à Meillerie
Les tourments de Vénus ?

Je vous peignis aussi, chimère enchanteresse,
Fictions des amours !
Aux tristes vérités le temps qui fuit sans cesse
Livre à présent mes jours.

L'histoire et le roman font deux parts de la vie,
 Qui si tôt se ternit :
 Le roman la commence, et lorsqu'elle est éteinte
 L'histoire la finit.

LE DÉPART.

Paris, 1827.

Compagnons détachez des voûtes du portique
 Ces dons du voyageur, ce vêtement antique,
 Que j'avais consacrés aux dieux hospitaliers.
 Pour affermir mes pas dans ma course prochaine,
 Remettez dans ma main le vieil appui de chêne
 Qui reposait à mes foyers.

Où vais-je aller mourir ? dans les bois des Florides ?
 Aux rives du Jourdain ? Aux monts des Thébaines ?
 Ou bien irai-je encore à ce bord renommé,
 Chez un peuple affranchi par les efforts du brave,
 Demander le sommeil que l'Eurosas esclave
 M'offrit dans son lit embaumé ?

Ah ! qu'importe le lieu ? Jamais un peu de terre,
 Dans le clump du potier, sous l'arbre solitaire,
 Ne peut manquer aux os du fils de l'étranger.
 Nul ne rira du moins de ma mort advenue ;
 Du pèlerin assis sur ma tombe inconnue
 Du moins le poids sera léger.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

tables du Témoignage, qui étaient de pierre, et écrites du doigt de Dieu. Moïse descendit de la montagne avec les tables. Josué eût du tumulte dans le camp. Moïse reconnut que ce n'étaient point les voix confuses de gens qui poussaient leur ennemi, mais les voix de personnes qui chantaient.

Pendant l'absence de Moïse, le peuple s'était élevé contre Aaron, et lui avait dit : « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous. » Un Veau d'or avait été formé, et les Hébreux l'avaient adoré avec des chants et des danses. Moïse brisa les Tables de la loi et le Veau d'or. Ensuite il se tint à la porte du camp, et dit : « Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi. » Et les enfants de Lévi s'assemblèrent autour de lui. Moïse ordonna à chacun d'eux de passer et de repasser en travers du camp, d'une tente à l'autre, et de tuer chacun son frère, son ami, et celui qui lui était le plus proche; et il y eut environ vingt-trois mille hommes de tués ce jour-là.

Nadab, fils d'Aaron, ayant offert un feu étranger au Seigneur, fut dévoré par le feu du ciel. Caïn et Josué furent les seuls des Hébreux sortis d'Égypte qui entrèrent dans la Terre Promise; Moïse même n'y entra point, et ne la vit que du sommet du mont Aisirim.

C'est de cette histoire que j'ai tiré le fond de la tragédie de Moïse. Le sujet de cette tragédie est la première idolâtrie des Hébreux, idolâtrie qui compromettait les destinées de ce peuple et du monde. Je suppose que parmi les causes qui précipitèrent Israël dans le péché, il y en eut une principale. Ici même, dans l'invention, je reste encore fidèle à l'histoire sainte; toute l'Écriture nous apprend que les Hébreux furent entraînés à l'idolâtrie par les femmes étrangères. Il suffit de citer l'exemple de Salomon : « Le roi Salomon aime passionnément plusieurs femmes étrangères... » Le Seigneur avait dit aux enfants d'Israël : « Vous ne prendrez point de femmes de Moab et d'Ammon, des femmes d'Idumée, des Sidoniennes et du pays d'Héthéen, car elles vous pervertiront le cœur pour vous faire adorer leurs dieux... » Salomon servait Astarte, déesse des Sidoniens, et Moloch, l'idole des Ammonites.... Il fit bâtir un temple à Chamos, l'idole des Moabites. »

La tragédie apprendra aux lecteurs quelle est Arzane : je ne sais si l'on a jamais remarqué que Judith, qui cause une si grande admiration aux soldats d'Holoferne, est le premier modèle de l'Armée du Tasse dans le camp de Godefroi de Bouillon. Arzane, reine des Amalécites, environnée de jeunes filles de Tyr et de Sidon, adorant Astarté et les divinités de la Syrie, m'a mis à même d'opposer des fables voluptueuses à la sévère religion des Hébreux. Les personnes versées dans la lecture des livres saints verront ce que j'en ai imité; elles auront lieu de le remarquer dans le rôle entier de Moïse et dans les chœurs. Le chant du *Courisisme*, dans le chœur des Amalécites, est tiré du chapitre vi des *Proverbes* de Salomon, *Victimas pro salute vobis, hodie reddidi vota mea*. Le chœur du troisième acte rappelle le xviii^e psaume, *Celi enarrant gloriam Dei*, et le chœur du 1^{er} reproduit le cantique de Marie après le passage de la mer Rouge : *Equum et asinorum ejus dixerunt in mare*.

À Dieu ne plaise que je prétende au seul instant avoir soutenu l'éloquence de l'Écriture! Je dis ce que j'ai tenté, non ce que j'ai fait. Racine, tout Racine qu'il était, a quelquefois été vaincu dans ses efforts, comme l'a remarqué La Harpe. Qu'est-ce donc que moi, chétif, qui ai osé mettre en scène, non pas Joad, mais Moïse même, ce législateur aux rayons de feu sur le front, ce prophète qui délivrait Israël, frappait l'Égypte, entr'ouvrait la mer, écrivait l'histoire de la création, peignait d'un mot la naissance de la lumière, et parlait au Seigneur face à face, bouche à bouche : *Ore ad os loquor ei?* (Num., cap. xii.)

Le lien de la scène est fixé dès les premiers vers de Moïse, l'exposition vient tout de suite après. Les trois unités sont observées, toutes les entrées et les sorties, natives; enfin c'est un ouvrage strictement classique. L'auteur en demande de grandes excuses :

Pardonne à sa faiblesse en faveur de son âge!

J'avais autrefois conçu le dessein de faire trois tragédies : la première sur un sujet antique dans le système complet de la tragédie grecque; la seconde, sur un sujet emprunté de l'Écriture; la troisième, sur un sujet tiré de l'histoire des temps modernes.

Ce fut là qu'Amalec, à sa haine fidèle,
 Nous chercha pour vider son antique querelle.
 Thémair régnait alors sur ce peuple nombreux;
 Il vint à Raphidim attaquer les Hébreux.
 Aux autels d'Adonis son épouse attachée,
 Méprisant du fuseau la gloire humble et cachée,
 Arzane, dans l'orgueil de toute sa beauté,
 Presse, anime Thémair, et marche à son côté :
 De sa main au vainqueur une palme est promise.
 La trompette a sonné, les traits sifflent : Moïse,
 Sur un mont à l'écart, debout, les bras levés,
 Prieait le Dieu par qui les flots sont soulevés.
 Ses redoutables bras, étendus sur nos têtes,
 Paraissaient dans le ciel assembler les tempêtes :
 Quand il les abaissait, de fatigue vaincu,
 Amalec triomphait d'Israël abattu ;
 Mais quand ses bras au ciel reportaient sa prière,
 Nos plus fiers ennemis roulaient sur la poussière.
 Soutenant dans les airs ce bras fort et puissant,
 Qui sans porter de coups versait des flots de sang,
 J'achevai parmi nous de fixer la victoire.
 Un seul jour vit périr Thémair et sa mémoire :
 Sa veuve, à des dieux sourds ayant ses vœux offerts,
 N'en fut pas entendue, et tomba dans nos fers.

DATHAN.

Je ne vois jusqu'ici que d'heureuses prémices.

AARON.

Écoute. Après avoir réglé les sacrifices,
 Mon frère, qu'en secret appelle l'Eternel,
 Moïse se dérobe aux regards d'Israël,
 Il monte au Sinaï ; Josué l'accompagne :
 Depuis quarante jours caché sur la montagne,
 Mille bruits de sa mort dans le camp répandus
 Tiennent de nos vieillards les esprits suspendus.
 On s'agite au milieu du peuple qui murmure ;
 Je ne sais quel démon souffle une flamme impure ;
 Le soldat se soulève, et proclame en ce lieu
 Et Nadab pour son chef et Baal pour son dieu.

DATHAN.

Nadab accepte-t-il cet honneur populaire ?

AARON.

De ses mâles vertus rivalant le salaire,
 Mon fils porte en son sein un trait qu'il veut carter,

Et que toi seul, Dathan, tu pourras arracher.
 Pâle et silencieux dans sa marche pensive,
 Il erre autour du camp comme une ombre plaintive;
 Il prononce tout bas le nom de ses aïeux;
 Son regard languissant se tourne vers les cieux :
 La nuit, à sa douleur se livrant sans obstacles,
 On l'a trouvé pleurant auprès des tabernacles.
 Mais j'aperçois Caleb, ce flambeau de la loi,
 Et ma sœur, dont les chants raniment notre foi.
 Dathan, cherche Nadab, et dis-lui que son père
 L'attend ici.

SCÈNE III.

AARON, MARIE, CALEB.

AARON, à Marie.

Marie, en qui Jacob espère,
 Dans vos yeux attristés quels malheurs ai-je lus?
 Qu'allez-vous m'annoncer?

MARIE.

Notre frère n'est plus !
 Josué, de Moïse héritier prophétique,
 De même a disparu sur la montagne antique :
 Ils n'ont pu sans mourir contempler Jéhovah.
 Comme ils priaient, dit-on, au sommet du Sina,
 Du Seigneur à leur voix la gloire est descendue,
 Dans une ombre effrayante, au milieu d'une nue;
 La nue en s'entr'ouvrant les a couverts de feux,
 Et le ciel tout à coup s'est refermé sur eux;
 Ils sont morts consumés.

AARON.

O ma sœur, ô Marie !
 O promesse du ciel ! ô future patrie !
 Par qui du saint prophète a-t-on su le trépas ?

MARIE.

Par les chefs envoyés pour découvrir ses pas.

CALEB.

Jeûnons, pleurons, veillons revêtus du cilice;
 Crions vers le Très-Haut du fond du précipice.
 Le destin de la terre est au nôtre lié...
 Et Nadab, que je vois, l'a peut-être oublié.





1711

SCÈNE IV.

NADAB, AARON, MARIE, CALEB.

NADAB, à AARON.

Dathan, qui m'a rejoint au mont de la Gazelle
M'a dit que dans ce lieu votre voix me rappelle,
Aaron ?

AARON.

Oui, je voulais vous parler sans témoins ;
Mais ce moment, Nadab, réclame d'autres soins.

NADAB.

Ma volonté toujours à la vôtre est soumise ;
Commandez.

AARON.

L'Éternel nous a ravi Moïse.

NADAB.

(A part.)

Moïse ? Est-ce, ô Seigneur, ou grâce ou châtiment ?

AARON.

Que de maux produira ce triste événement ?

NADAB.

Il change nos devoirs avec nos destinées.
Aux sables d'Ismaël désormais confinées,
Nos tribus, qui n'ont plus les doux regards du ciel,
Ne verront point la terre et de lait et de miel.
Ne verront point la terre et de lait et de miel.
De cent peuples voisins calmant la défiance,
Élevons avec eux la pierre d'alliance,
Et fixons de Jacob l'avenir incertain,
Sans regretter le Nil, sans chercher le Jourdain.

CALEB.

Et quoi ! le fils d'Aaron tient un pareil langage !
A rester dans ces lieux c'est lui qui nous engage !
Ami, si nous perdons notre libérateur,
Toi, sorti de son sang, sois notre conducteur :
Atteins, perce et détruis cette race proscrire,
Dont au livre éternel la ruine est écrite.

NADAB.

Je laisse à ta valeur ces sanglants embarras.

D'un trépas caehé,
Pleurons à la terre
Moïse arraché.
Loin du frais rivage
Où fut son berceau,
L'onagre sauvage
Foule son tombeau.

LA PLUS JEUNE DES ISRAÉLITES.

Mais qui me gardera sous l'aile de ma mère ?
Moïse a disparu , Moïse était mon père.
O terre de Gessen ! près émaillés de fleurs
Où je cueillais ma parure !
Comme un jeune olivier privé d'une onde pure,
Je languis et je meurs.

TOUT LE CHOEUR.

Dieu nourrit de ses dons l'innocente colombe,
Le juste au temps marqué sortira de sa tombe.
D'Amalec les dieux mortels
Ne peuvent renverser les desseins éternels.

UNE ISRAÉLITE.

Ma sœur, avez-vous vu cette superbe Arzane ?
De quel regard profane
Elle insultait nos autels !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Plus inconstante que les ondes,
Ses démarches sont vagabondes ;
Ses lèvres et son cœur pour tromper sont d'accord ;
Sa douce volupté d'amertume est suivie ;
Et quand sa bouche invite à jouir de la vie,
Ses pas nous mènent à la mort.

UNE TROISIÈME ISRAÉLITE.

De nos jeunes guerriers le prince est le modèle,
Nadab était auprès d'elle.

TOUT LE CHOEUR.

Ah ! fuyons, fuyons, mes sœurs,
Des passions les trompenses douceurs !

TROIS ISRAÉLITES.

Ne vous reposez point à la source étrangère ;
Buvez l'onde de vos ruisseaux..
Qu'une épouse fidèle , à l'ombre des berceaux,
Soit plus belle à vos yeux que la biche légère !

Fireut avec Nadab suspendre mon supplice.
 D'un ramas d'affranchis digne législateur,
 Moïse alla chercher quelque oracle menteur.
 Resté maître en ce camp, Nadab, qu'un dieu possède,
 De soins officieux incessamment m'obsède :
 Il m'aime, et toutefois n'ose me découvrir
 Le feu qui le dévore et que j'ai su nourrir.
 Aujourd'hui même enfin par sa bouche informée
 De la mort du tyran qui gourmandait l'armée,
 Ici plus longuement il veut m'entretenir,
 Et de ma délivrance avec moi convenir.

NÉBÉE.

Je conçois maintenant l'espoir qui vous enflamme.
 Vous êtes adorée et l'amour dans votre âme...

ARZANE.

Non : jo n'ai point trahi mes aïeux, mes revers.
 Lorsque le sort me livre à ce peuple pervers,
 Reine malgré le sort, je n'ai point la faiblesse
 De partager les feux d'un amour qui me blesse ;
 Mais je sais écouter des soupirs ennemis,
 Pour sortir de l'abîme où le ciel nous a mis :
 De l'odieux Jacob je troublerai la cendre.

NÉBÉE.

Arzane, de l'amour on ne se peut défendre !

ARZANE.

Tu te trompes, Nébée, et dans mon sein ce cœur
 Au nom du peuple juif ne bat que de fureur.
 Faut-il te rappeler nos discordes antiques,
 Des deux fils d'Isaac les haines domestiques,
 Le droit du premier-né si follement vendu,
 Et l'innocent festin qui perdit Ésaü ?
 Nous, d'un prince trahi postérité fidèle,
 Lorsque nous embrassons une cause si belle
 Nous voyons triompher les ignobles drapeaux
 Du gendre vagabond d'un pâtre de chameaux !

NÉBÉE.

Mais Nadab lui succède.

ARZANE.

A Nadab, à sa gloire
 Mon époux doit la mort, et l'Hébreu, la victoire.

NÉBÉE.

Quel est votre projet, votre espoir ?

ARZANE.

Me venger :

Écouter les aveux du soldat étranger ;
 Feindre pour l'asservir, et par quelque artifice
 Nous sauver, en poussant Jacob au précipice.
 Oui, je triompherai, si Nadab amoureux
 Au culte d'Abraham arrache les Hébreux.

NÉBÉE.

Vous croyez donc leur Dieu puissant et redoutabl

ARZANE.

Je sais du moins, je sais qu'il est impitoyable :
 Amalec autrefois déserta son autel,
 Lorsqu'il maudit Édon et bénit Israël.
 Jaloux de son pouvoir, jamais il ne pardonne :
 Il frappera Jacob, si Jacob l'abandonne.

NÉBÉE.

Nadab...

ARZANE.

Est l'ennemi du sang de mes aïeux.

NÉBÉE.

Il est sincère.

ARZANE.

Eh bien ! je le tromperai mieux.

NÉBÉE.

Il fait de vous servir sa plus constante étude,
 On vous reprochera...

ARZANE.

Poursuis !

NÉBÉE.

L'ingratitude.

ARZANE.

Non, si par le succès mes vœux sont couronnés :
 On ne traite d'ingrats que les infortunés.

NÉBÉE.

Nadab...

ARZANE.

M'est odieux.

NÉBÉE.

Sa clémence...

ARZANE.

M'outrage.

MOÏSE.

NÉBÉE.

Il veut votre bonheur.

ARZANE.

Ma honte est son ouvrage.

NÉBÉE.

Il vous rendra le trône.

ARZANE.

Il m'a donné des fers.

NÉBÉE.

S'il s'attache à vos pas ?

ARZANE.

Je le mène aux enfers.

NÉBÉE.

A vos desseins secrets que je prévois d'obstacles !

ARZANE.

L'amour de la patrie enfante des miracles.
 Mais j'aperçois Nadab... Reine de la beauté,
 Prête-moi ta ceinture, ô brillante Astarté !
 Donne à tous mes discours ta grâce souveraine ;
 Déesse de l'amour, sers aujourd'hui la haine.
 Descends ! à ton secours amène tous les dieux :
 Si Jéhovah triomphe, ils tomberont des cieux.

SCÈNE II.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE.

ARZANE.

De ses destins, Nadab, votre esclave incertaino
 Accourt à votre voix près de cette fontaine.
 Si par ces yeux baissés je juge de mon sort,
 Je crains bien qu'Amalec ne soit pas libre encor.

NADAB.

Étrangère, il me faut vous le dire sans feinte :
 Les vieillards de Caleb ont écouté la plainte.
 Le conseil, à qui seul le pouvoir appartient,
 Pour quelques jours encor dans ce camp vous retient,
 Sans gardes cependant vous pouvez de la plage
 Parcourir les sentiers et l'arène sauvage.
 Dathan, dont l'amitié ne craint aucun péril,

Amène auprès de vous vos compagnes d'exil.
On vous rend des honneurs inconnus sous nos tentes,

(Dottas entre en ce moment sur la scène, suivi du chœur des jeunes filles amalécites. Il se retire ensuite, et Nélée va se placer à la tête du chœur au fond du théâtre.)

Et bientôt, au milieu des pompes éclatantes,
Rendue à vos sujets, embrassant l'avenir,
Vous perdrez de Nadab l'importun souvenir.

ARZANE.

Arzane par vos mains à la mort fut ravie,
Et d'un nouveau bienfait cette grâce est suivie !
Mon cœur reconnaissant ne peut s'exprimer mieux
Que par mon peu d'ardeur à sortir de ces lieux.

NADAB.

A ce langage adroit je ne puis me méprendre :
Vous flattez l'ennemi dont vous croyez dépendre.
Mais, nourrie à Sêir pour plaire et pour aimer,
Nos farouches vertus ne peuvent vous charmer.

ARZANE.

Amalee et Jacob diffèrent de maxime,
Il est vrai : nous croyons, sans nous en faire un crime,
Qu'aimer est le bonheur, plaire, un don précieux,
Et que la volupté nous rapproche des dieux.
Sous des berceaux de fleurs nos heures fortunées
S'envolent mollement l'une à l'autre enchaînées.
Le dieu que nous servons approuve nos desirs :
Dans une île féconde, aux doux chants des plaisirs,
La beauté l'enfanta sur les mers de Syrie ;
Il préside en riant aux banquets de la vie.
Pour attirer sur vous ses bienfaisants regards,
J'ai déjà, les pieds nus et les cheveux épars,
De nos rites sacrés suivant l'antique usage,
Trois fois pendant la nuit conjuré son image...
Mais n'ai-je point, Nadab, armé votre courroux ?
Vous détestez le dieu que je priais pour vous.
Pardonnez à ces vœux que dans mon innocence
M'arracha le transport de la reconnaissance.

NADAB.

Qu'entends-je ! Amalécite, apprenez donc mon sort.
Longtemps de mon amour je captivai l'essor :
Vous adorant toujours, mais respectant vos larmes,
Je n'aurais pas osé vous parler de vos charmes :
Un mot, dont l'homme heureux ne sent pas la valeur

SCÈNE III.

MARIE, ARZANE, NADAB, NÉBÉE, CHOEUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

MARIE.

Aaron n'est point ici, Nadab ?

NADAB.

Il pleure le prophète au torrent de Cédab.

MARIE.

Rendez grâce au Seigneur ; sa paix nous accompagne.

Moïse reparait sur la sainte montagne.

Cherchant partout Aaron, je cours lui répéter

Ce qu'un chef des pasteurs vient de me raconter.

SCÈNE IV.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, CHOEUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

ARZANE.

Fils d'Aaron, à mon sort il faut que je succombe !

Vous me parliez d'hymen, et je touche à ma tombe.

NADAB, sans écouter Arzane.

Nous allons te revoir enfin, fameux mortel,

Encor tout éclatant des feux de l'Éternel.

Honneur à tes vertus, et gloire à ton génie !

ARZANE.

Veillé-je ? dans mes maux quelle affreuse ironie !

Quoi ! Nadab, ces desseins où tous deux engagés,

Ces projets de l'amour...

NADAB.

Ils ne sont point changés.

ARZANE.

Entre Moïse et moi vous tenez la balance :

De votre passion je vois la violence.

NADAB.

Femme, je suis sans force à tes pieds abattu ;

Mais ne puis-je du moins admirer la vertu ?

MOÏSE.

ARZANE.

Qui pourra m'arracher de ce sanglant théâtre
Où la mort me poursuit?

NADAB.

Ce cœur qui t'idolâtre.

ARZANE.

Mais les remords viendront arrêter vos efforts.

NADAB.

Mais si je t'obéis, que te font mes remords?

ARZANE.

De ces hauts sentiments je serai la victime.

NADAB.

Laisse-moi m'enchanter d'innocence et de crime,
Connaître mes devoirs sans te manquer de foi,
Apercevoir l'abîme, et m'y jeter pour toi.

ARZANE.

Je ressens vos douleurs, et n'en suis point complice.

NADAB.

Cesse de t'excuser : j'adore mon supplice,
Ma souffrance est ma joie, et je veux à jamais
Conserver la douceur du mal que tu me fais.
Hélas ! mon fol amour m'épouvante moi-même ;
Je me sens sous le coup de quelque arrêt suprême :
D'involontaires pleurs s'échappent de mes yeux ;
La nuit, dans mon sommeil, j'entends parler les dieux.
Prêt à sacrifier à leurs autels coupables,
Je me réveille au bruit de mes cris lamentables.
Dis : n'est-ce pas ainsi, dans ses tourments divers,
Qu'une âme est par le ciel dévouée aux enfers ?

ARZANE.

On va vous délivrer du joug de l'étrangère.

NADAB.

Des légers fils d'Agar la voix est mensongère ;
L'Arabe aime à conter : je veux sonder des bruits
Aisément élevés, plus aisément détruits.
De Moïse en ces lieux je viendrai vous apprendre
Le destin. Quel parti qu'alors vous vouliez prendre
Contre tout ennemi prompt à vous secourir ;
Arzane, je saurai vous sauver ou mourir.

(Nadab sort.)

MOÏSE.

NÉBÉE.

Du retour de Moïse on n'a pas l'assurance,
Espérons.

ARZANE.

Laisse là ta mentense espérance.

NÉBÉE.

L'étoile d'Astarté paraît sur l'horizon :
Pour hâter le retour du jeune fils d'Aaron,
Saluons l'astre heureux par des chants agréables.

ARZANE, au chœur.

Captives, suspendez ces pleurs inépuisables.
Voici l'instant prédit où les filles d'Édom
Vont sauver d'Amalee et la race et le nom.
Nos guerriers ne sont plus, mais vous restez encore :
Formez les chœurs brillants des peuples de l'Aurore.
Des femmes de Byblos répétez les soupirs ;
Du farouche Israël enflammez les désirs.
Loin d'ici la pudeur et la froide innocence !
Il nous fait des plaisirs conduits par la vengeance.
Chantez l'amour ; c'est lui qui du Dieu d'Israël
Doit corrompre l'encens et renverser l'autel.

LE CHŒUR.

Amour, tout hérit tes mystères,
Tout suit tes gracieuses lois,
L'hirondelle au palais des rois,
L'aigle sur les monts solitaires,
Et le passereau sous nos toits.

UNE AMALÉCITE.

Ton vieux temple, entouré des peuples de la terre,
S'élève révérend de chaque âge nouveau,
Comme au milieu d'un champ la borne héréditaire,
Ou la tour du pasteur au milieu du troupeau.

LE CHŒUR.

Amour, tout hérit tes mystères,
Tout suit tes gracieuses lois,
L'hirondelle aux palais des rois,
L'aigle sur les monts solitaires,
Et le passereau sous nos toits.

UNE AMALÉCITE.

Invoquons du Liban la déesse charmante !
De ses longs cheveux d'or que la trousse élégante

Je veux, en dirigeant ta fougueuse jeunesse,
 En profitant du feu de ton esprit hautain,
 Te forger en un peuple et de fer et d'airain.
 Ouvrage des mortels, et prompt à se dissoudre,
 Les empires divers rentreront dans la poudre ;
 Toi seul subsisteras parmi tous ces débris ;
 Les ruines du temps t'offriront des abris ;
 En te voyant toujours, les races étonnées
 Iront se racontant les longues destinées,
 Et se montrant du doigt ce peuple paternel
 Que Moïse marqua du sceau de l'Éternel !
 Mais, Jacob, pour monter où le Seigneur t'appelle,
 Il faut à ses desseins n'être jamais rebelle :
 Sous le courroux du ciel tu pourrais succomber,
 Et la foudre est sur toi toujours prête à tomber.
 Prions pour ton salut tandis que tu sommeilles.

(Il se lève, et étend les bras vers le ciel.)

Dieu de paix !...

(On entend des sons lointains de musique, et des bruits de dâmes.)

Mais quel son vient frapper mes oreilles
 Ce n'est point là le cri du belliqueux soldat
 Qui chante Sabaoth en courant au combat :
 Je reconnais l'accent d'une race coupable.
 Quel noir pressentiment et me trouble et m'accable ?
 Aaron sous ces palmiers est bien lent à venir.
 Fidèle Josué, qui te peut retenir ?
 Laissons à ce tombeau ces Tables tutélaires.
 Marchons... Qui vient ici ?

SCÈNE II.

NADAB, MOÏSE.

NADAB, sans voir Moïse, q. ¹ reste appuyé sur le tombeau de Joseph.

Ces lieux sont solitaires,
 Elle est rentrée au camp .. Oui, j'aurai trop tardé.
 Le retour de Moïse est un bruit basardé,
 D'un Arabe menteur la nouvelle incertaine.

(Il avance au bord de la scène, et demeure quelque temps en silence.)

Que mon sein oppressé se soulève avec peine !
 Que cet air est brûlant ! pour achever son tour,
 La nuit semble emprunter le char ardent du jour.
 Image de mon cœur cette arène embrasée

Reçoit en vain du ciel la bénigne rosée.

(Autre silence.)

Ici de la beauté j'entendis les accents.

Sur sa trace de feu qu'on répande l'encens!

Qu'on l'adore!... Où m'emporte une imprudente ivresse?

On n'a point jusqu'ici couronné ma tendresse :

Si j'étais le jonc de quelque illusion!

Connaissons notre sort.

(Il va pour rentrer au camp : en passant devant le borag de palmiers il aperçoit Moïse.)

O sainte vision!

N'est-ce pas de Joseph l'ombre majestueuse?

Viens-tu me consoler? Que ta voix vertueuse

Des chagrins de mon cœur adoucisse le fiel,

Et donne-moi la paix que tu goûtes au ciel!

MOÏSE, sans quitter le tombeau.

Le ciel des passions n'entend point la prière.

NADAB.

Moïse!

MOÏSE, descendant du tombeau.

C'est lui-même.

NADAB.

En touchant la poussière,

Prophète du Seigneur, je m'incline à vos pieds,

Et baise devant vous mes yeux humiliés.

MOÏSE.

De quelque noir chagrin votre âme est agitée.

NADAB.

Le camp, qui déplorait votre mort racontée,

Voulait mettre en mes mains un dangereux pouvoir.

MOÏSE.

Eh bien! qu'avez-vous fait?

NADAB.

J'espérais vous revoir.

MOÏSE.

Et n'avez-vous, Nadab, rien de plus à m'apprendre?

NADAB.

Sans doute ici bientôt les vieillards se vont rendre.

(On entend la musique du camp.)

MOÏSE.

Vous me dites, Nadab, que les tribus en deuil

Gémissent sur le sort de Moïse au cercueil;

MOÏSE.

Et j'entends les concerts, horribles ou frivoles,
Dont les fils de Baal fatiguent leurs idoles.
Qui produit ces clameurs ? qui peut y prendre part ?

NADAB.

Nos captives souvent, assises à l'écart,
Aiment à répéter les hymnes de leurs pères.

MOÏSE.

Des captives ici ? des femmes étrangères ?
Arzane n'a donc pas satisfait au Seigneur ?
Elle vit ; et peut-être, écoutant votre ardeur,
Elle reçoit ces vœux sortis d'une âme impure,
Dont le vent de la nuit m'apportait la souillure
Jusqu'au chaste tombeau du pudique Joseph ?

NADAB.

Des Hébreux triomphants le magnanime chef
Craindrait-il une femme esclave de nos armes,
Qui mange un pain amer détrempé de ses larmes ?
Sur le compte des grands je ne suis pas suspect :
Leurs malheurs seulement attirent mon respect.
Je hais le Pharaon que l'éclat environne ;
Mais s'il tombe , à l'instant j'honore sa couronne ;
Il devient à mes yeux roi par l'adversité.
Des pleurs je reconnais l'auguste autorité.
Courtisan du malheur, flatteur de l'infortune ,
Tel est de mon esprit la pente peu commune :
Je m'attache au mortel que mon bras a perdu,
Et je voudrais sauver la race d'Ésaü.

MOÏSE.

Vous, sauver d'Astarté la nation flétrie !
Regarder sans horreur l'infâme idolâtrie ,
Quand j'apporte aux Hébreux les lois de Jéhovah !
Sur ce marbre sacré lui-même les grava ;
Lisez : l'astre des nuits vous prête sa lumière.

NADAB, lisant.

N'ADORE QU'UN SEUL DIEU.

MOÏSE.

Telle est la loi première.

Et vous seul, immolant l'avenir d'Israël ,
De cet unique Dieu renversez-vous l'autel ?
Jacob, trahirais-tu tes hautes destinées ?
Ne veux-tu point, courbé sous le poids des années ,
T'avancer sur la terre, antique voyageur,

Pour apprendre aux humains le grand nom du Seigneur ?
 Tu portes dans tes mains ce livre salulaire
 Où je traçai de Dieu le sacré caractère :
 Contrat original, titre où l'homme enchanté
 Retrouvera ses droits à l'immortalité.
 L'infidèle Jacob perdrait son rang suprême !
 Mais entrons dans ce camp ; voyons tout par nous-même.

NADAB.

Arrêtez !

MOÏSE.

Et pourquoi ?

NADAB.

Pour soustraire au danger
 Des jours qu'au prix des miens je voudrais protéger.

MOÏSE.

Vous !

NADAB.

Je dois l'avouer...

MOÏSE.

Eh bien !

NADAB.

Dans votre absence

Le camp, s'abandonnant à l'aveugle licence,
 A rejeté vos lois.

MOÏSE.

Par Jacob annoncé,
 Dieu ne retranche point l'avenir menacé !

NADAB.

Écoutez un moment.

MOÏSE.

Laisse-moi, téméraire !
 J'ai prévu ta faiblesse, Aaron ! Malheureux frère,
 Qu'as-tu fait ?

NADAB.

Permettez que je guide vos pas.

MOÏSE.

Non : j'affronterai seul tes coupables soldats ;
 Demeure, ou va plutôt (car j'entrevois ton crime),
 Dans son bercail impur va chercher la victime
 Dont le sang répandu peut encor te sauver.

MOÏSE.

NADAB.

Ne vous obstinez pas, Moïse, à tout braver.
J'irai vous annoncer aux troupes alarmées.

MOÏSE.

Tu n'es plus le soldat du Seigneur des armées.

NADAB.

Vous repoussez mon bras ?

MOÏSE.

Qu'ai-je besoin de toi ?

L'ange exterminateur marchera devant moi.

(Moïse sort.)

SCÈNE III.

NADAB, seul.

Moi, livrer aux bourreaux une femme éplorée !
Que plutôt par l'enfer mon âme dévorée...

SCÈNE IV.

NADAB, ARZANE.

ARZANE.

N'espérant plus, Nadab, votre prochain retour,
J'avais quitté ces lieux avec la fin du jour :
Vainement sur vos pas j'ai fait voler Nébée,
Dans mes pensers amers tristement absorbée,
J'ai mouillé quelque temps ma couche de mes pleurs :
La nuit, en accroissant mes nouvelles douleurs,
A redoublé ma crainte, et je suis revenue
Aux bords où, je le vois, vous m'avez attendue.

NADAB.

Arzane, de nos jours le sort est éclairci :
Avec moi, dans l'instant, Moïse était ici.

ARZANE.

Ici ! quelle fureur sera bientôt la sienne !

NADAB.

Il menace déjà votre vie et la mienne.

ARZANE.

Eh bien ! que ferez-vous ?

NADAB.

Ce que j'avais promis.

Devenez mon épouse, et mes nombreux amis,
 Annonçant aux soldats la fertile Idumée,
 Rangeront à vos pieds le conseil et l'armée.
 Je ferai plus : il faut à la fille d'Édom
 Un époux revêtu des pompes de Sidon.
 Demain, pour égaler l'honneur de ma conquête,
 L'huile sainte des rois coulera sur ma tête.
 Donnez par votre amour une âme à mes projets,
 Et j'abaisse Moïse au rang de mes sujets.

ARZANE.

(A part.) (Haut.)

Ciel ! Le dessein est grand ! je le pense moi-même ;
 Il n'est pour nous, Nadab, d'abri qu'au rang suprême.
 Mais mesurez la cime avant que d'y monter ;
 Dans l'arène glissante où vous voulez lutter,
 En songeant au succès prévoyez la défaite.
 Pourrez-vous étouffer la voix d'un vieux prophète
 Parlant au nom des cieux à des hommes tremblants,
 Dans l'imposant éclat de ses longs cheveux blancs ?

NADAB.

Si vous m'aimez, alors tout me sera facile.

ARZANE.

Voulez-vous, d'un esprit aussi ferme qu'habile,
 D'un pouvoir souverain créer les éléments ?
 De la foi d'Israël changez les fondements.
 Si le peuple, poussé vers des dieux qu'il appelle,
 Est plus que vous encore à Moïse rebelle,
 Les Juifs craignant ce chef implacable et jaloux,
 Pour se sauver de lui se donneront à vous.
 Tout indique à vos yeux la route qu'il faut suivre :
 Onze de vos tribus aujourd'hui veulent vivre
 Sous le dieu d'Amalec : secondez leurs efforts ;
 Dans cette arche nouvelle enfermez des ressorts ;
 A des miracles feints opposez des miracles ;
 Comme Moïse, ayez des prêtres, des oracles,
 Et bientôt le soleil vous verra dans ces lieux,
 Le pontife et le roi d'un peuple glorieux.

NADAB.

Nadab, lâche apostat ! Arzane en vain l'espère !

Vous-même chérissez les dieux de votre père :
Si je vous proposais aussi de les quitter ?

ARZANE.

Quand auprès d'Astarté je voudrais m'acquitter
Des tendres et doux vœux que son culte réclame,
La faiblesse me sied : et que suis-je ? une femme !
Mais un homme au-dessus des vulgaires mortels
Prend conseil de sa gloire, et choisit ses autels.
Votre Dieu vous menace et sa loi vous condamne ;
Vous ne pouvez régner que par le dieu d'Arzane.
Régnez sur elle ; allez au premier feu du jour
Chercher votre couronne au temple de l'Amour ;
Et, tandis qu'Amalec frappera la victime,
Vous offrirez des fleurs : ce n'est pas un grand crime.

NADAB.

O magique serpent ! décevante beauté,
Par quels secrets tiens-tu tout mon cœur enchanté ?
Es-tu fille d'enfer ou des esprits célestes ?
Réponds-moi !

ARZANE.

Du malheur je suis les tristes restes.
Suppliante à vos pieds, sans trône et sans époux,
Je n'ai d'autre soutien ni d'autre espoir que vous.

NADAB.

C'en est fait : il le faut ! A toi je m'abandonne !
Qu'importe le poison, quand ta main me le donne ?
Mais en goûtant au fruit, présent de ton hymen,
Du moins entre avec moi sous les berceaux d'Éden,
Ève trop séduisante ! au jardin des délices
Que nos félicités précèdent nos supplices !
Tu ne m'as point encore révélé tes secrets,
Et même en ce moment tes regards sont muets.
Un mot peut tout fixer dans mon âme incertaine.
Dis : ai-je mérité ton amour ou ta haine ?
Si tu l'aimes, Nadab est prêt à s'immoler.

ARZANE.

Que faire ?

NADAB.

Explique-toi.

ARZANE

Je ne saurais parler.

Mais déjà dans le camp il aura pénétré.

LE MÊME LÉVITE.

Au négligent pasteur l'aigle enfin s'est montré.

CALEB.

Adultère Israël, dans ton brutal caprice,
Tu désertes d'Abel l'innocent sacrifice,
Et, cessant d'immoler la colombe et l'agneau,
Du meurtrier Caïn tu rejoins le troupeau !
Vous, par qui l'Esprit saint s'explique et prophétise,
Prêtres sacrés, avant d'aller trouver Moïse,
Que l'ange du Seigneur, dans ce ciel de saphirs,
Porte jusqu'au Très-Haut nos chants et nos soupirs.
La lune est au milieu de sa belle carrière,
Et c'est l'heure où des nuits nous offrons la prière.

CALEB.

PRIÈRE.

Dieu, dont la majesté m'accable,
Pure essence, divine ardeur,
Qui peut comprendre la grandeur
De ton nom incommunicable ?

Je me retire à ta lumière,
Au tabernacle de ta loi :
Des nuits où nous veillons pour toi,
C'est peut-être ici la dernière.

Si nous tombons dans les tempêtes
Qu'excitent de noirs assaillants,
Nous dormirons près des vaillants,
Un glaive placé sous nos têtes.

Mais que plutôt par toi nos bras soient affermis,
Et de tes saints dissipe les alarmes ;
Par la bride et le mors dompte tes ennemis !

LES LÉVITES, tirant leurs épées qu'ils élèvent vers le ciel en fléchissant le genou.

Bénis nos armes !

CHŒUR DES LÉVITES.

CHANT NOCTURNE.

Les cieux racontent la gloire
Du souverain Créateur ;
La nuit garde la mémoire
Du sublime Ordonnateur
Qui fit camper sous ses voiles

Cette milice d'étoiles
Dont les bataillons divers,
Dans leur course mesurée,
Traversent de l'empirée
Les magnifiques déserts.

UN LÉVITE.

Le soleil, élevant sa tête radieuse,
Ferme de ce grand chœur la marche harmonieuse;
Ainsi, de l'autel d'or franchissant le degré,
Un pontife éclatant et consomme et termine
Une pompe divine
Dans un temple superbe au Seigneur consacré.

LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.

Image de la mort du juste,
Douce nuit, où du ciel éclate la beauté,
Se peut-il que l'impie en son iniquité,
Profane ton silence auguste ?

(On entend la musique du camp.)

UN LÉVITE.

Ah ! quels horribles sons s'échappent de ce lieu !
Oh ! de l'enfer détestable puissance !
Dans ce camp perverti c'est Baal qu'on encense ;
Ici nous prions le vrai Dieu !

(Moment de silence, pendant lequel on entend une seconde fois la musique du camp.)

UN AUTRE LÉVITE.

Méchants, votre hymne criminelle
De la nuit des enfers ranime tous les feux :
Vous invoquez Satan ; qu'il exauce vos vœux !
Tombez dans la nuit éternelle !

(Nouveau silence et musique du camp.)

UN TROISIÈME LÉVITE.

Ah ! retournez plutôt à vos devoirs,
Esclaves malheureux des femmes étrangères !

LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.

Prions pour eux, ce sont nos frères ;
Ils ont bu comme nous le vin de nos pressoirs,
Et sucé le lait de nos mères !

PRIÈRE GÉNÉRALE, prononcée par Gilead.

N'écoute point dans ta colère,
O Dieu ! le cri de ces infortunés :
Prends pitié de leurs nouveau-nés ;

D'éviter d'Amalec la faction impure.
 Vos jours sont menacés ; à des hommes ingrats
 La nuit qui règne encore a dérobé vos pas :
 Que de périls divers pour mon fils et mon frère !

MOÏSE.

Ne pleurez pas sur moi ; pleurez d'un cœur sincère
 Sur ce peuple infecté du poison de l'erreur,
 Et que Dieu va punir dans toute sa fureur.
 Profitez, ô vieillards, du moment qui vous reste,
 Et détournez Nadab de son projet funeste.

UN VIEILLARD.

Hélas ! nous voudrions secourir Israël,
 Mais Dieu même a rompu son pacte solennel.

MOÏSE.

Peuple de peu de foi ! vous doutez des oracles !
 Vos yeux ont oublié l'éclat de cent miracles !
 Dieu vous semble impuissant dans vos dégoûts amers,
 Et du haut de ce roc on aperçoit les mers
 Naguère sous vos pas par Moïse entr'ouvertes !
 Et de la manne encor vos tentes sont couvertes !
 Seigneur, ils ont osé murmurer contre toi,
 Te trahir à l'instant où j'apportais la loi
 Qui promet à Jacob une terre féconde,
 Le sceptre à ses enfants, et le Sauveur au monde !

AARON.

Béni soit l'Éternel, qui ne trompe jamais !

DATHAN.

Et pourquoi donc ce Dieu, si prodigue en bienfaits,
 Egare-t-il nos pas au désert où nous sommes ?

MOÏSE.

Pour t'enseigner les maux et les vertus des hommes ;
 Pour former aux combats nos faibles légions
 Dans le mâle berceau de l'aigle et des lions.
 Toi, qui jusqu'au Très-Haut veux porter ton délire,
 T'assieds-tu près de lui dans le céleste empire ?
 Vis-tu le Créateur, dans les premiers moments,
 De ce vaste univers creuser les fondements,
 Des vents et des saisons mesurer la richesse,
 Et jusque sous les flots promener sa sagesse ?
 Des portes de l'abîme as-tu posé le seuil ?
 As-tu dit à la mer : « Brise ici ton orgueil ? »
 Misérable Dathan ! quoi ! vermisseau superbe,

Et que sur Gellée ton figuier soit maudit !
 Tombant dans l'avenir d'abîmes en abîmes,
 De malheurs en malheurs et de crimes en crimes,
 Un jour on te verra couronner tes forfaits
 En égorgeant l'Agneau descendu pour la paix.
 Alors, peuple proscrit, dispersé sur la terre,
 Tu traineras partout ta honte et la misère ;
 Tu viendras, pauvre et nu, enfant déshérité,
 Pleurer sur les débris de ta triste cité,
 Dans ces débris épars trouver pour ton supplice
 D'un Dieu ressuscité la tombe accusatrice,
 Et mourir de douleur près du seul monument
 Qui n'aura rien à rendre au jour du jugement.

LES VIEILLARDS.

Ciel !

AARON.

Arrachons Nadab à son indigne flamme.
 Je l'ai fait appeler pour attendre son âme ;
 Sans doute il va venir, il m'obéit encor.

(A Moïse.)

Prêtez-moi de vos vœux le fraternel accord ;
 Brisez de Jéhovah la flèche dévorante ;
 Éteignez le courroux dans sa droite fumante.
 Vous avez comme moi de chers et doux liens :
 Pensez à vos enfants, vous prierez pour les miens.

MOÏSE.

Il reste au Tout-Puissant une tribu fidèle :
 Je vais m'y réunir : je marche où Dieu m'appelle.

AARON.

Prophète, que Nadab ne soit pas condamné !
 Si mon fils est coupable, il est infortuné.

MOÏSE.

Vous allez voir Nadab ; eh bien ! qu'il se repente,
 Que du chemin du crime il remonte la pente !
 Ce qu'il dénie au ciel, tâchez de l'obtenir ;
 J'attendrai vos succès pour régler l'avenir :
 Adieu. Lévites saints, je vous porte ces Tables,
 Que souilleraient ici des hommes détestables.

(Il prend les Tables de la loi au tombeau de Joseph, et s'éloigne suivi du Méthé.)

DATHAN, aux vieillards.

Et nous, sans redouter sa menace et ses eris,
 De l'union d'Arzane acceptons le haut prix.

(Il sort avec les chefs et les vieillards.)

MOÏSE.

NADAB.

Comme en ses jeunes ans vous aimâtes ma mère.
Me condamnez-vous ?

AARON.

Je te plains seulement ;
Je te viens consoler dans ton égarement.
Quel mortel ne fut point éprouvé dans sa vie ?
Chaque jour à nos cœurs une joie est ravie :
J'ai vu mourir ta mère, et, plein de mes regrets,
Du Seigneur en pleurant j'adore les décrets.
Sache donc, s'il le faut, pour t'épargner un crime,
Souffrir que le ciel rompe un nœud illégitime.

NADAB.

Ma parole est liée.

AARON.

Aurais-tu donc promis
D'abandonner ton Dieu, Moïse et tes amis ?

NADAB.

J'ai promis de sauver celle qu'on a proscrite.

AARON.

Ainsi ton cœur se tait quand je le sollicite.

NADAB.

Ne cherchez plus le fils sorti de votre sang.
Un noir feu me consume et s'attache à mon flanc ;
J'offre de tous les maux l'assemblage bizarre ;
Je pleure, je souris, et ma raison s'égare ;
Je touche également aux vertus, aux forfaits ;
Des sépulères, la nuit, je viole la paix ;
Altéré de combats, quelquefois j'en frissonne....
J'irais du Roi des rois attaquer la couronne !
Puis, reprenant soudain des sentiments plus doux,
Je songe à votre peine, et je gémis sur vous.
Longtemps dans ce chaos je tourne, je me lasse.
Enfin, quand mon délire et s'apaise et s'efface,
Dans mon cœur, éclairé d'un tendre et nouveau jour,
Je ne retrouve plus que mon funeste amour.

AARON.

Formidable peinture ! étrange frénésie !
Serais-tu donc, Nadab, la victime choisie ?
Reviens, prodigue enfant, à tes champs nourriciers.
Si le ciel te frappait, parjure à tes foyers,
Sur ma tête plutôt que ton péché retombe !

As-tu prié, mon fils ? es-tu calmé ? sens-tu
 Cette tranquillité que nous rend la vertu ?
 Moïse nous attend prosterné sur la pierre :
 Viens avec le prophète achever ta prière ;
 Gravissons du Sina le roc silencieux,
 Et pour trouver la paix rapprochons-nous des cieux.

(Il entraîne Nadab, et tout à coup il aperçoit Arzane.)

Quel fantôme envieux épouvante ma vue !

SCÈNE V.

AARON, NADAB, ARZANE.

ARZANE, à Nadab.

Ma présence est ici sans doute inattendue ;
 Mais pardonnez, Nadab, si la fille des rois
 Demande à vous parler pour la dernière fois.
 On dit que dans ces lieux, écoutant votre père,
 Recevant ses conseils, cédant à sa colère,
 Vous allez par ma mort noblement consentir
 Au pardon qu'on promet à votre repentir.
 Voilà ce que Dathan s'est hâté de m'apprendre.
 A des reproches vains je ne sais point descendre ;
 Je dédaigne la vie, et je viens seulement
 Entendre mon arrêt, subir mon jugement.

NADAB.

Arzane !

AARON.

Quelle femme insolente et rebelle
 Ose mêler sa voix à la voix paternelle ?
 Du sang et du devoir respecte le lien,
 Mon fils.

ARZANE.

Nadab, aussi ne me devez-vous rien ?
 Moi, des rois d'Amalec et la veuve et la fille,
 Je vous livrais mes dieux, mon peuple et ma famille.
 Fallait-il, puisqu'enfin vous vouliez m'immoler,
 Par des aveux trompeurs chercher à me troubler,
 A ternir sur mon front l'éclat du diadème ?

NADAB.

Soupçonner mon amour ! j'en appelle à vous-même !
 Que diriez-vous, Arzane, en cet affreux moment,
 Si je vous accusais de me tromper ?

ARZANE, surprise et troublée.

Comment!

Qui? moi?

AARON, à Nadab.

N'en doute pas, c'est le ciel qui t'inspire.
A perdre les Hébreux cette étrangère aspire,
Sans partager ta flamme. Altier, dur et moqueur,
Son regard a trahi le secret de son cœur.
Elle te hait, Nadab, comme elle hait ta race.
Aussitôt qu'à tes yeux elle aura trouvé grâce,
Tu la verras, quittant un langage suspect,
Redevenir pour toi la veuve d'Amalec.
Tes fils, dignes enfants de cette digne mère,
Sortiront de son sein en maudissant leur père;
Et peut-être, effaçant le crime de Caïn,
Ils lèveront sur toi leur parrieide main.

ARZANE, à part.

Ne laissons pas la haine altérer mon visage.

(Haut.)

Le ciel lit mieux au fond de ce cœur qu'on outrage.

NADAB.

Aaron aurait-il dit la triste vérité?

ARZANE.

Que son reproche, hélas! n'était-il mérité!
Je m'égare...

NADAB.

Achevez!

ARZANE.

Un dieu qui m'humilie
Me force à révéler ma honte et ma folie,
Cruel, quand, sans remords, tu manques à ta foi.

AARON, l'interrompant.

Nadab, crains des aveux qui ne trompent que toi.

ARZANE.

Jusqu'au fond du tombeau bénissant ta mémoire...

AARON, l'interrompant.

Regarde-la, mon fils, pour cesser de la croire.

ARZANE.

Je ne regretterai, dans le sombre séjour,
Que de ne pouvoir plus t'exprimer mon amour,

NADAB.

Aveux délicieux! douce et divine flamme,

Qui pénètre et descend dans le fond de mon âme !
 Qu'est-ce que l'univers au prix d'un tel bonheur ?
 Et qu'importent Moïse et toute sa grandeur,
 Et les desseins du ciel et le sort de la terre ?
 Nadab, sûr d'être aimé, redevient téméraire.

AARON.

Quel blasphème est sorti de ta bouche, ô Nadab !

(Arzane s'incline aux pieds d'Aaron ; Aaron la repousse.)

Fuis, exécration enfant de Loth et de Moab,
 Et reçois, pour présent de l'hymen qui s'apprête,
 La malédiction dont je frappe ta tête.

(Arzane se relève.)

NADAB, égaré tout le reste de la scène.

(Arzane le prend par la main.)

Femme, as-tu disparu ? Ta main brûle ma main.

ARZANE.

Des tentes d'Israël c'est ici le chemin.

AARON.

N'engage pas mon fils dans le sentier du crime.

NADAB.

Arzane : suis mes pas... Évite cet abîme.
 J'entends gronder la foudre, et la terre a tremblé.

AARON.

Malheureux, par l'enfer ton esprit est troublé.

NADAB.

Silence !... c'est sa voix ; c'est la voix de Moïse.

AARON.

Il te montre la terre à tes aïeux promise.

NADAB.

Il fait rouler du Nil les flots ensanglantés ;
 L'ange pâle des morts se tient à ses côtés ;
 Le feu du ciel descend sur ma tête profane.

AARON.

Demeure avec Aaron.

NADAB.

Il a maudit Arzane !

AARON.

Il bénira Nadab.

NADAB.

Rejeté loin du port,

D'Arzane désormais je partage le sort.

AARON.

Ne revendique point l'anathème d'un père.
J'ancantis l'arrêt lancé dans ma colère,
S'il atteint jusqu'à toi.

NADAB.

Vous ne le pouvez plus :
Par le Dieu paternel vos vœux sont entendus.

(Il voit Arzane.)

Astarté, qu'à tes chants notre union s'achève :
Marchons; l'autel est prêt et l'aurore se lève.

AARON.

Arrête !

NADAB.

Il est trop tard.

AARON.

Viens.

NADAB.

Je suis entraîné.

AARON.

Dieu te pardonnera.

NADAB.

Vous m'avez condamné.

AARON, à Marie, qui s'avance à la tête des chœurs

Ma sœur, secourez-moi ! Priez tous ! Au prophète,
Pour racheter mon fils, je vais offrir ma tête.

SCÈNE VI.

MARIE, CALEB, CHŒUR DE LÉVITES, CHŒUR DE JEUNES FILLES
ISRAËLITES.

(Le jour commence à paraître : les lévites, ornés de leurs épées, tiennent dans la main droite un bâton blanc, et dans la gauche une trompette. Quatre lévites portent le tabernacle qu'ils ont relevé du camp. Les jeunes filles Israélites portent des harpes et des tambourins.)

CALEB.

Moïse nous ordonne, au matin renaissant,
D'aller le retrouver près du puits d'Elissant,
Tandis qu'à nos autels les vierges retirées
Rediront au Seigneur les plaintes consacrées.
Partons. Que de l'enfer soit confondu l'orgueil !

Mais de Joseph ici laissons-nous le cercueil ?
 Verra-t-il des faux dieux les infâmes emblèmes ?
 Non : les morts ont horreur de ces dieux morts eux-mêmes,
 Dérobons ce cercueil, et courons le cacher
 Auprès du tabernacle, à l'abri d'un rocher :
 C'est Jacob tout entier qui fuit l'idolâtrie :
 Les enfants, les tombeaux, font toute la patrie.

(Caleb à la tête des lévites, Marie à la tête des jeunes filles Israélites, gravissent le Sin. Six lévites enlèvent le cercueil de Joseph; quatre autres lévites portent le tabernacle. L'auteur parait; les lévites sonnent de temps en temps de la trompette; les deux chœurs se groupent diversement sur les rochers, et chantent ou déclament, en marchant, ce qui suit :)

CHŒUR DES LÉVITES.

Emportons les os de nos pères ;
 De nos trésors c'est le plus beau.
 Joseph vivant fut trahi par ses frères,
 Ne trahissons point son tombeau.

CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

Nous gardons la douceur de nos foyers antiques
 Dans les champs de l'exil et sous de nouveaux cieux ;
 En conservant nos autels domestiques
 Et les cendres de nos aïeux.

DEUX LÉVITES.

Quel pouvoir est le sien ! que d'œuvres redoutables *
 Moïse, aimé du ciel, accomplit à la fois !

DEUX JEUNES FILLES.

Il commande : la mer aux vagues indomptables,
 Comme un enfant docile, exécute ses lois.

CALEB.

Que notre bouche répète,
 Au fracas des tambours, au son de la trompette,
 L'hymne qu'au bord des flots chantait en son honneur
 Marie, instruite du Seigneur,

CHŒUR GÉNÉRAL.

Dieu protège et défend l'innocent qu'on opprime ;
 Du cruel Pharaon pour sauver la victime,
 Il a paru comme un guerrier,
 Et précipité dans l'abîme
 Le cheval et le cavalier.

UN ISRAÉLITE.

Mezraïm disait, dans sa rage :
 « Frappons les Hébreux fugitifs ;

MOÏSE.

MARIE.

Du favori de Dieu vive l'antique gloire,
 Qui présage à nos cœurs sa nouvelle victoire!
 Que du lâche Éphraïm nos concerts méritants
 Allirent les regards sur ces sommets distants;
 Qu'il voie avec remords nos cohortes fidèles
 Couronnant du Sina les roches éternelles;
 Abraham et Jacob penchés du haut des cieux;
 Les anges se mêlant à nos hymnes pieux;
 Et Moïse à l'écart, prosterné sur la poudre,
 Suppliant le Seigneur et retenant la foudre.

(Les chœurs disparaissent peu à peu derrière les rochers.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

NADAB, DATHAN.

(Dans cet acte, Nadab est revêtu d'armes brillantes, et porte le manteau royal.)

DATHAN.

Votre absence, Nadab, va surprendre l'armée;
 Elle en paraît déjà justement alarmée :
 Objet de tant de vœux, vous les devez combler.

NADAB.

N'est-ce donc pas ici qu'on se doit rassembler ?

DATHAN.

Sans doute; mais du camp, que votre absence trahisse,
 Il ne vous convient pas de devancer la pompe.
 Montrez-vous radieux aux soldats satisfaits.

NADAB.

Sais-je ce que je veux ? sais-je ce que je fais ?
 A ces bords où mes pas et mes destins s'enchaînent,
 L'amour et le remords tour à tour me ramènent.

DATHAN

Cachez du moins le trouble où flotte votre esprit.

SCÈNE II.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, DATHAN, COEUR DE JEUNES FILLES
AMALÉCITES, SOLDATS, PEUPLE, ETC.

(Arzane paraît traîné sur un char; onze despoes annoncent les onze tribus présentes au sacrifice. Les jeunes Amalécites déposent au milieu du théâtre un autel sur lequel on voit une idole : elles placent devant cet autel un trépied allumé; quelques-unes tiennent les corbeilles des offrandes. Dathan porte le flambeau nuptial, et Nébée, le vase à l'encens.)

NADAB, à Arzane.

Arzane, qu'au bonheur l'heureux Nadab invite,
Sous le sceptre d'Édom rangez l'Israélite.

(Aux soldats.)

Soldats, que votre sort à mon sort doit unir,
N'accusez plus vos chefs : tous vos maux vont finir.
Vous avez demandé des dieux dont la puissance
Vous guidât à des lieux de paix et d'abondance,
Où vous puissiez fixer, à l'abri des tyrans,
Vos tombeaux voyageurs et vos berceaux errants :
Ces biens, qu'en soupirant vous espériez à peine,
Vous sont tous accordés par une grande reine.
Née aux monts de Séir, du sang de nos aïeux,
Elle va réunir notre race et nos dieux.

UN DES CHEFS DES SOLDATS.

Qu'Arzane et que Nadab règnent pour nos délices,
Et conduisent nos pas sous des cieux plus propices!

UN DES PRINCES DU PEUPLE.

Sauvez-nous du désert; nous vous en prions tous,
Et faites-nous des dieux qui marchent devant nous.

NADAB, à Dathan.

Cher Dathan, préparez la pompe nuptiale.

ARZANE, à part.

Je règne, et meurs.

NADAB, à part.

D'où sort cette nuit infernale?

(Dathan allume le flambeau nuptial; les Amalécites déposent les offrandes au pied de l'idole; le peuple les imite. Nébée présente l'encens à Arzane. Arzane prend l'encens des mains de Nébée, l'élève au-dessus du trépied devant l'idole, et dit :)

ARZANE.

Puissant Dieu d'Amalec, dont Jacob aujourd'hui
Reconnait la grandeur et recherche l'appui,
Ouvre tes bras d'airain, ta poitrine enflammée,

Pour verser sur Jacob la faveur réclamée.
O Moloch! sois propice à tes nouveaux sujets :
Les mères d'Israël payeront tes bienfaits.

(Elle répand l'encens sur le tripod, et passe l'urne à Nadab.)

NADAB.

Nadab sacrifier au dragon de l'abîme!

DATHAN.

Le temps fuit.

NADAB.

Puisse-t-il toujours manquer au crime!

DATHAN.

Tous les yeux sont sur vous.

NADAB.

Sinaï! Sinaï!

ARZANE.

Répandez donc l'encens.

NADAB.

Jacob, je t'ai trahi!

ARZANE.

Achievez.

NADAB.

Je ne puis.

ARZANE.

Qu'attendez-vous?

NADAB.

Mon père.

ARZANE.

Couronne mon amour.

NADAB.

Et s'il me trompe!

ARZANE.

Espère.

NADAB.

Pense au ciel qui me voit!

ARZANE.

Songe à tes derniers vœux!

NADAB.

Consommons le forfait!

MOÏSE, du haut de Sinaï, où il apparaît tenant les Tables de la loi.

Arrête, malheureux!

(L'urne à l'encens tombe des mains de Nadab: il se fait un moment de silence.)

SCÈNE III.

MOÏSE, NADAB, ARZANE, DATHAN, NÉBÉE, SOLDATS,
PEUPLE, ETC.

ARZANE.

Jacob! je reconnais ton malfaisant génie.

MOÏSE, toujours sur les rochers.

De mon front sillonné dernière ignominie!
Veillé-je, ou n'est-ce pas l'idolâtre Israël
Qui d'un monstre du Nil environne l'autel?
O Tables de la loi, du ciel présent insigne,
De vos commandements ce peuple n'est plus digne!
Tombez, et brisez-vous!

(Il brise les Tables de la loi, descend des rochers, et marche à l'autel.)

Disparais à mes yeux,

Disparais à jamais, simulacre odieux.

(Il renverse l'autel et l'idole.)

Vous qu'un ange toujours protège de son aile,
Lévites, accourez : Moïse vous appelle.
Et toi, noble Marie, amène dans ce lieu
Ton faible bataillon, si puissant devant Dieu.

(Les lévites et les jeunes Israélites, entrant de tous côtés sur la scène, se rangent autour de Moïse.)

NADAB, tirant son épée.

Soldats! livrez-vous mon épouse à ces traîtres?
Défendez votre roi contre la main des prêtres.

MOÏSE.

Que tout fidèle Hébreu, par son zèle emporté,
D'un repentir soudain passe de mon côté.

(Le peuple fait un mouvement.)

NADAB.

Infâmes déserteurs!

MOÏSE.

N'écoutez point l'impie,
Et qu'à la voix des saints Israël se rallie!

(Le peuple et les soldats passent du côté de Moïse.)

NADAB, à Arzane.

Je te défendrai seul, objet cher et cruel,
Contre ce peuple entier, Moïse et l'Éternel.

MOÏSE.

Vengeurs du sanctuaire, entourez la victime,

SCÈNE IV.

MOÏSE, NADAB, MARIE, PEUPLE ET SOLDATS.

MARIE.

Du Très-Haut, pour Nadab, implorons la clémence.

NADAB, dans la stupeur.

Mon songe disparaît dans un abîme immense.
 Ta malédiction, Aaron infortuné,
 Comme un manteau brûlant couvre ton premier-né.
 Tu ne m'entendras plus te parler, te sourire ;
 Tu ne me verras plus chaque matin te dire :
 « Viens, mon père, au soleil réchauffer tes vieux ans ;
 « Viens prier l'Éternel et bénir tes enfants. »

(Il fait quelques pas sur le théâtre.)

Mais par quel corps sanglant est ma marche heurtée ?
 Aux corbeaux du désert une femme jetée !...
 Noirs vautours attachés à ce sein éclatant,
 Je demande ma part du festin palpitant.
 Tu ne peux plus du moins repousser ma tendresse,
 Arzane ; dans mes bras je te tiens, je te presse.
 Nous aurons au soleil montré dans un seul jour
 Des prodiges nouveaux et de haine et d'amour.
 Jéhovah ! puisque Arzane à ma flamme est ravie,
 Je te rends tes présents, je renonce à la vie :
 Pour aller aux enfers m'unir à la beauté,
 Je cours t'offrir l'encens que respire Astarté.

(Il fait.)

MOÏSE, aux lévites.

Suivez-le, gardez-le de sa propre misère.
 Ne verse point sur lui, Seigneur, dans ta colère
 Les feux dont Séboïm jadis fut consumé,
 Et que de ton courroux le trésor soit fermé !

(Les lévites suivent Nadab. Moïse parlant à Marie :)

Vous, femme forte et sage, à la vertu nourrie,
 Soignez l'âme d'Aaron d'un coup affreux meurtrière :
 Par mes ordres secrets Benjamin et Caleb
 Ont arrêté mon frère à la source d'Oreb.

(Marie sort ; le ciel commence à se couvrir ; on entend un coup de tonnerre. Moïse, après avoir regardé le ciel à la montagne, dit :)

Quel présage effrayant ! Dieu vient : à sa présence
 La mer a fui ; la terre attend dans le silence ;

POÈMES

TRADUITS DU GALLIQUE EN ANGLAIS

PAR JOHN SMITH

PRÉFACE

Le succès des poèmes d'Ossian en Angleterre fit naître une foule d'imitateurs de Macpherson. De toutes parts on prétendit découvrir des poésies erses ou galliques; trésors enfoncés que l'on déterrait, comme ceux de quelques mines de la Cornouailles, oubliées depuis le temps des Carthaginois. Les pays de Galles et d'Irlande rivalisèrent de patriotisme avec l'Écosse; toute la littérature se divisa: les uns soutenaient avec Blair que les poèmes d'Ossian étaient originoux; les autres prétendaient avec Johnson qu'Ossian n'était autre que Macpherson. On se porta des défis; on demanda des preuves matérielles: il fut impossible de les donner, car les textes imprimés des chants du fils de Fingal ne sont que des traductions galliques des prétendues traductions anglaises d'Ossian.

Lorsqu'en 1793 la révolution me jeta en Angleterre, j'étais grand partisan du barde écossais: j'aurais, la lance au point, soutenu son existence envers et contre tous, comme celle du vieil Homère. Je lus avec avidité une foule de poèmes inconnus en France, lesquels, mis en lumière par divers auteurs, étaient indubitablement, à mes yeux, du père Oscar tout aussi bien que les manuscrits runiques de Macpherson. Dans l'ardeur de mon admiration et de mon zèle, tout malade et tout occupé que j'étais¹, je traduisais quelques productions ossianiques de John Smith. Smith n'est pas l'inventeur du genre; il n'a pas la noblesse et la verve épique de Macpherson; mais peut-être son talent a-t-il quelque chose de plus élégant et de plus tendre. Au reste, ce pseudonyme, en voulant peindre des hommes barbares et des mœurs sauvages, trahit à tout moment, dans ses images et dans ses pensées, les mœurs et la civilisation des temps modernes.

J'avais traduit Smith presque en entier: je ne donne que les trois poèmes de *Dargo*, de *Duthona* et de *Gaul*. C'est pour l'art une bonne étude que celle de ces auteurs ou de ces langues qui commencent la phrase par tous les bords, par tous les mots, depuis le verbe jusqu'à la conjonction, et qui vous obligent à conserver la clarté du sens, au milieu des inversions les plus audacieuses. J'ai fait disparaître les redites et les obscurités du texte anglais: ces chants qui sortent les uns des autres, ces histoires qui se placent comme des parenthèses dans

¹ Voyez la préface de l'*Essai Historique*

sa tête inclinée sur son bras d'albâtre; au quatrième soleil, elle descendit sur le rivage de la mer, et chercha le corps de Dargo. Les filles de Morven la virent du sommet de la colline; elles essuyèrent leurs larmes avec les boucles de leur chevelure. Elles s'avancèrent en silence pour consoler Èvella; mais elles la trouvèrent affaissée comme un monceau de neige, et belle encore comme un cygne du rivage. Les filles de Morven pleurèrent, et les bardes firent entendre des chants. Puis-tes-tu, ô Dargo! vivre comme Èvella dans la renommée! puisse ainsi durer notre mémoire, quand nous nous enfouirons dans la tombe!

Ainsi dit Comhal. Mais nous apercevons une grande lumière dans Inisfail; nous découvrons le signal qui annonce le danger du roi. Aussitôt nous nous précipitons dans nos vaisseaux; Dargo est avec nous, nous quittons l'île déserte; nous nous hâtons pour disperser les ennemis d'Inisfail.

Les vents de Morven viennent à notre aide; ils remplissent le sein de nos voiles; les mariniers se courbent et se redressent sur la rame, qui brise, en écumant, la tête sombre et mobile des flots. Chaque héros a les yeux fixés sur le rivage: toutes les âmes sont déjà dans le champ du carnage; mais l'on est encore à quelque distance d'Inisfail. Dargo seul ne ressent point la joie du péril; ses yeux sont baissés, son front est appuyé sur son bras, qui repose sur le bord d'un bouclier. Comhal observe la tristesse de ce chef; il fait un signe à Ullin, afin que le chant du barde réveille le cœur de Dargo. Ullin chante au bruit des vaisseaux qui sillonnent les vagues:

« Colda vivait aux jours de Trenmor. Il poursuivait les daims autour de la baie d'Ethra: les rochers, couverts de forêts, répondaient à ses cris, et les fils légers de la montagne tombèrent. Mélina l'aperçut d'un autre rivage: elle veut traverser la baie sur un esquif londissant. Un tourbillon descend du ciel et renverse la nef; Mélina s'attache à la carène. Je meurs! s'écrie-t-elle: Colda, mon guerrier, viens à mon secours!

« La nuit déploya ses ombres; plus faiblement alors la voix murmura des plaintes, plus faiblement encore elle fut répétée par les échos du rivage; elle s'évanouit enfin dans les ténèbres. Colda trouva Mélina à demi ensevelie dans le sable; il éleva pour elle la pierre du tombeau sous un chêne, auprès d'un torrent: le chasseur aime ce lieu solitaire, il s'y repose à l'ombre quand le soleil brûle la plaine. Colda fut longtemps triste; il s'égarait seul à travers les bois des coteaux d'Ethra; chaque nuit les oiseaux des mers écoutaient ses soupirs; mais l'ennemi vint, et le bouclier de Trenmor retentit; Colda saisit sa lance, et fut vainqueur. La joie reparut peu à peu sur son visage, comme le soleil sur la bruyère quand la tempête est passée.

— « Le souvenir de ce chef, dit Dargo, revit dans ma mémoire, mais comme les faibles traces d'un songe depuis longtemps évanoui. Colda conduisit souvent les pas de mon enfance au chêne d'Ethra; les larmes tombaient de ses yeux, en s'avancant sur les grèves abandonnées. Je lui demandais pourquoi il pleurait; il me répondait: « C'est ici que dort Mélina. O Colda! je me suis reposé sur sa tombe et sur la « tiennel! Puisse ma renommée me survivre, de même que ta gloire est restée après « toi, lorsque je serai errant dans les nuages avec la belle Èvella! »

— « Oui, ton nom demeurera parmi les hommes, dit Comhal. Mais nous touchons au rivage. Vois-tu ces boucliers roulant comme la lune à travers le brouillard? Leurs bossés reluisent aux rayons du matin. Les guerriers d'Inisfail sont là; le roi regarde par la fenêtre. De son palais il aperçoit un nuage grisâtre: des larmes tombent sur la pierre de la fenêtre. Nos voiles sont le nuage grisâtre; le roi les a reconnues; la joie éclate dans ses yeux; il s'écrie: Voici Comhal! »

Les chefs de Lochlin ont aussi reconnu les guerriers de Morven, qui viennent au secours d'Inisfail. Leur armée se courbe, et s'avance à la rencontre de ces guerriers. Armor la conduit : il s'élève au-dessus des héros comme le chef rougeâtre au-dessus des troupeaux de biches dans les bois de Morven. Comhal s'écrie : « Ceignez vos épées; rappelez les jours de votre gloire et les anciennes batailles de Morven. Dargo, présente ton large bouclier; Carril, que ton glaive rapide jette encore des ondes de lumière; lève cette lance, ô Comhall qui si souvent joncha la terre de morts; et toi, Ullin, que ta voix nous anime aux combats sanglants! »

Nous fondons sur l'ennemi : il était immobile comme le chêne de Malaor, que ne peut ébranler la tempête. Inisfail nous vit et se précipita dans la vallée pour se joindre à nous. Lochlin plie sous les coups de l'orage; ses branches arrachées couvrent les champs. Armor combatit le chef d'Inisfail, mais la lance du roi cloua le bouclier d'Armor à sa poitrine. Lochlin, Morven et Inisfail pleurèrent la mort du jeune chef sitôt abattu. Son barde eutonna le chant de la tombe :

« Ta taille, ô Armor! était celle du pin. L'aile de l'aigle marin n'égalait pas la rapidité de ta course; ton bras descendait sur les guerriers comme le tourbillon de Loda, et mortelle était ton épée comme les brouillards du Légo.

« Pourquoi, ô mon héros, es-tu tombé dans ta jeunesse? comment apprendre à ton père qu'il n'a plus de fils? comment dire à Crinoïna qu'elle n'a plus d'amant? Je vois ton père courbé sous le poids des années; sa main est incertaine sur le bâton qui l'appuie; sa tête, qu'ombragent encore quelques cheveux gris, vacille comme la feuille du tremble. Chaque nuage éloigné trompe ses débiles regards, lorsqu'ils cherchent ton navire sur les flots.

« Comme un rayon de soleil sur la fougère desséchée, l'espérance brille sur le front du vieillard. Quand le vénérable guerrier, s'adressant aux enfants qui jouent autour de lui, leur dit : Ne vois-je pas le vaisseau de mon fils? les enfants regardent aussitôt la mer bleuâtre, et ils répondent au vieillard : Nous n'apercevons qu'une vapeur passagère.

« Crinoïna, tu souris dans le songe du matin, tu crois recevoir ton amant dans toute sa beauté; tes lèvres l'appellent par des mots à demi formés; tes bras s'entrouvrent et s'avancent pour le presser contre ton sein : ah! Crinoïna, ce n'est qu'un songe!

« Armor est tombé, il ne reverra plus sa terre natale; il dort dans la poussière d'Inisfail.

« Crinoïna, tu sortiras de ton sommeil; mais quand Armor se réveillera-t-il?

« Quand le son du cor fera-t-il tressaillir le jeune chasseur? quand le choc des boucliers appellera-t-il au combat? Enfants des forêts, Armor est couché; n'attendez pas qu'il se lève. Fils de la lance, la bataille rugira sans Armor.

« Ta taille était comme celle du chêne, ô chef de Lochlin! l'aile de l'aigle marin était moins rapide que ta course; ton bras descendait sur les guerriers comme le tourbillon de Loda, et mortelle était ton épée comme les brouillards du Légo. »

Ainsi chantait le barde. La tombe d'Armor s'élève; les guerriers de Lochlin fuient; leurs vaisseaux, repassant les mers, passent sur l'abîme; par intervalles on entendait la chanson des bardes étrangers; leurs accents étaient tristes.

les vierges de Morven : leur cœur, comme celui de leur roi, s'ouvre aux pleurs des infortunés. »

Nous emmenâmes Crimoïna avec nous dans notre patrie ; nous joignîmes sa main à celle de Dargo ; mais la fille étrangère ne souriait plus ; elle confiait souvent des soupirs au cours d'une onde ignorée. Crimoïna, tes heures furent rapides : les cordes de ta harpe sont humides quand le harle soupire ton histoire.

Un jour, comme nous poursuivions les daims sur les bruyères de Morven, les vaisseaux de Lochlin apparurent avec leurs voiles blanches et leurs mâts élevés. Nous crûmes qu'ils venaient réclamer Crimoïna. « Je ne combattrai pas pour elle, dit Connas, un de nos chefs, avant que je ne sache si cette étrangère aime notre race. Percions le sanglier, teignons avec son sang la robe de Dargo ; nous porterons Dargo au palais : Crimoïna déplorera-t-elle sa perte ? »

O malheur ! nous écoutons l'avis de Connas ! nous terrassons le sanglier écumant ; Connas le frappe de son épée. Nous enveloppons Dargo dans une robe ensanglantée ; nous le portons sur nos épaules à Crimoïna. Connas marchait devant nous avec la dépouille du sanglier : « J'ai tué le monstre, disait-il ; mais auparavant sa dent mortelle a percé ton amant, ô Crimoïna ! »

Crimoïna écouta ces paroles de mort : silencieuse et pâle, elle reste immobile comme les colonnes de glace que l'hiver fixe au sommet du Mora. Elle demande sa harpe : elle l'a fait résonner à la louange du héros qu'elle croyait expiré. Dargo voulait se lever ; nous l'en empêchâmes jusqu'à la fin de la chanson, car la voix de Crimoïna était douce comme la voix du cygne blessé, lorsque ses compagnons nagent tristement autour de lui.

« Penchez-vous, disait Crimoïna, sur le bord de vos nuages, ô vous ancêtres de Dargo ! et transportez votre fils au palais de votre repos. Et vous, filles des champs aériens de Trenmor, préparez la robe de vapeur transparente et colorée. Dargo, pourquoi m'avais-tu fait oublier Armor ? Pourquoi t'aimais-je tant ? Pourquoi étais-je tant aimée ? Nous étions deux fleurs qui croissaient ensemble dans les fentes du rocher ; nos têtes humides de rosée souriaient aux rayons du soleil. Ces fleurs avaient pris racine dans le roc aride. Les vierges de Morven disaient : Elles sont solitaires, mais elles sont charmantes. Le daim dans sa course s'élançait par-dessus ces fleurs, et le chevreuil épargnait leurs tiges délicates.

« Le soleil de Morven est couché pour moi. Il brilla pour moi, ce soleil, dans la nuit de mes premiers malheurs, au défaut du soleil de ma patrie ; mais il vient de disparaître à son tour ; il ne laisse dans une ombre éternelle.

« Dargo, pourquoi t'es-tu retiré si vite ? pourquoi ce cœur brûlant s'est-il glacé ? Ta voix mélodieux est-elle muette ? Ta main, qui naguère maniait la lance à la tête des guerriers, ne peut plus rien tenir ; tes pieds légers, qui ce matin encore devançaient ceux de tes compagnons, sont à présent immobiles comme la terre qu'ils effleuraient.

« Partout sur les mers, au sommet des collines, dans les profondes vallées, j'ai suivi ta course. En vain mon père espéra mon retour, en vain ma mère pleura mon absence ; leurs yeux mesurèrent souvent l'étendue des flots, souvent les rochers répétèrent leurs cris. Parents, amis, je fus sourde à votre voix ! toutes mes pensées étaient pour Dargo ; je l'aimais de toute la force de mes souvenirs pour Armor. Dargo, l'autre nuit j'ai goûté le sommeil à tes côtés sur la bruyère. N'est-il pas de place cette nuit dans ta nouvelle couche ? Ta Crimoïna veut reposer auprès de toi, dormir pour toujours à tes côtés. »

d'un tourbillon s'envole; le héros le poursuit du geste et de la voix. Cette voix est entendue sur les collines de Duthona, qui s'agitent avec tous leurs rochers et tous leurs arbres; le peuple tressaille, se réveille en rêvant le péril, et les feux d'alarme sont allumés de toutes parts.

« Levez-vous, dit le roi revenant parmi ses guerriers; levez-vous: que chacun endosse son armure et place devant lui son bouclier. Il nous faut combattre. Nos amis nous vont attaquer au milieu de la nuit; Fingal ne leur dira pas son nom, car nos ennemis s'écrieraient ensuite: Les guerriers de Morven furent effrayés! ils dirent leur nom pour éviter le combat! Que chacun endosse son armure et place devant lui son bouclier; mais que nos lances errent loin du but, que nos flèches soient emportées par les vents. A la lumière du matin, nos amis nous reconnaîtront, et la joie sera grande dans Duthona. »

Nous rencontrâmes la colonne mouvante et sombre des guerriers de Duthona. Comme la grêle échappée des flancs de l'orage, leurs flèches tombent sur nos boucliers; ils nous environnent comme un rocher entouré par les flots. Fingal vit que son peuple allait périr, ou qu'il serait forcé de combattre: il descendit de la colline, ainsi qu'une ombre qui se plaît à rouler avec les tempêtes. La lune, dans ce moment, leva sa tête au-dessus de la montagne, et réfléchit sa lumière sur l'épée de Luno; l'épée étincelle dans la main du roi, comme un pilier de glace pendant l'hiver, à la chute devenue muette du Lora. Duthona vit la flamme, et n'en put supporter la splendeur; ses guerriers se retirèrent comme les ténèbres devant le jour; ils s'enfoncèrent dans un bois.

Avançant à leur suite, nous nous arrêtâmes au bord d'un profond ruisseau qui coulait devant nous à travers la bruyère. Son lit se creusait entre deux rivages semés de fougères et ombragés de quelques bouleaux vieilliss. Là, nous nous entretenîmes du récit des combats et des actions des premiers héros. Carrill reudit les faits du temps passé, Ossian célébra la gloire de Connar: sa harpe ne put oublier la tendre beauté de Minla.

Les chants cessèrent, une brise murmura le long du ruisseau; elle nous apporta les soupirs de l'infortune: ils étaient doux comme la voix des ombres au milieu d'un bois solitaire, quand elles passent sur la tombe des morts.

« Allez, Ossian, dit le roi; quelque guerrier languit sur son bouclier; qu'il soit apporté à Fingal: s'il est blessé, qu'on applique les herbes de la montagne sur sa plaie. Aucun nuage ne doit obscurcir notre joie dans la terre de Duthona. »

Je marchai guidé par la chanson du malheur.

« Triste et abandonnée est ma demeure, disait la chanson; aucune voix ne s'y fait entendre, si ce n'est celle de la chouette. Nul harde ne charme la longueur de mes nuits; les ténèbres et la lumière sont égales pour moi. Le soleil ne luit point dans ma caverne; je ne vois point flotter la chevelure dorée du matin, ni couler les flots de pourpre que verse l'astre du jour à son couchant. Mes yeux ne suivent point la lune à travers les pâles nuages; je ne vois point ses rayons trembler à travers les arbres dans les ondes du ruisseau: ils ne visitent point la caverne de Connar.

« Ah! que ne suis-je tombé dans la tempête de Doria! ma renommée ne se serait pas évanouie comme le silencieux rayon de l'automne qui court sur les champs jaunissants entre les ombres et les brouillards. Les enfants sous le chêne ont senti un moment la chaleur du rayon, et l'ont béni; mais il passe: les enfants poursuivent leurs jeux, et le rayon est oublié.

« Oubliez-moi aussi, enfants de mon peuple, si vous n'êtes pas tombés comme

du marais que quand les vents de la vallée se sont retirés. Mais la tempête de Fingal joindra ce nuage, et le déchirera dans les airs.

— « Je me souviens de Fingal, dit le jeune homme; je le vis jadis dans les salles de Duthona; je me souviens de la voix d'Ossian et des fiers héros de Morven; mais Morven est loin de Duthona. »

Les soupirs étouffèrent la voix du jeune homme; ses sanglots éclatèrent comme la glace qui se fend sur le lac du Légo, ou comme les vents de la montagne dans la grotte d'Arven.

« Faible est ton âme, dit Gormalon indigné : non, tu n'es pas l'enfant des salles de Connar; tu n'es pas des bardes de la race du roi. Ceux-ci chantaient les actions de la bataille; la joie du danger enflait leurs âmes, de même que s'enflent les voiles blanches de Fingal dans les tourbillons de la mer de Morven. Tu es des amis de Doria; va donc le rejoindre, enfant du faible, et dis-lui que Morven le poursuit : jamais il ne reverra les collines de sa patrie.

— « Gormalon, dis-je alors, n'outrage pas la jennesse : l'âme du brave peut quelquefois faillir, mais elle se relève. Le soleil sourit du haut de sa carrière lorsque la tempête est passée; le pin cesse alors de secouer dans les airs sa pyramide de verdure, la mer calme sa surface azurée, et les vallées se réjouissent aux rayons de l'astre éclatant. »

Je pris le jeune homme par la main, et le conduisis vers Carrill, roi des chansons. La lumière commençait alors à briller sur l'armée de Doria; ses guerriers, pâles et muets, regardaient la lance de Morven et l'épée de Connar; ils demeuraient immobiles : lorsque le chasseur est surpris par la nuit sur la colline de Cromla, la terreur des fantômes l'environne; une sueur froide perce son front, ses pas tremblants se refusent à sa fuite, ses genoux fléchissent au milieu de sa course.

Doria voit les yeux égarés de son peuple; une grosse larme roule dans les siens.

« Pourquoi, dit-il à ses guerriers, demeurez-vous dans ce silence, comme les arbres qui s'élèvent autour de nous ? Votre nombre ne surpasse-t-il pas celui des fils de Morven ? Ils peuvent avoir leur renommée; mais n'avons-nous pas aussi combattu avec les héros ? Si vous songez à la fuite, où est le chemin de nos vaisseaux, si ce n'est à travers l'ennemi ? Fondons sur eux dans notre colère; que nos bras soient courageux, et la joie de mes amis sera grande quand nous retournerons chez nos pères. »

Connar, au milieu des héros de Morven, frappa sur le bouclier de Duthona. Ses guerriers dispersés entendirent le signal du roi; ils levèrent la tête dans leurs vallons ignorés, comme les ruisseaux de Selma : dans les jours de sécheresse, ces ruisseaux se cachent sous les cailloux de leur lit; mais, quand les tièdes ondes descendent, ils sortent tout à coup de leur retraite, rugissent, inondent et surmontent de leurs eaux les collines.

On combat : Doria est abattu par la lance de Connar. Fingal le vit tomber; il s'avance alors dans sa clémence, et parle aux guerriers de Doria, qui n'est plus.

« Fingal, leur dit-il, ne se plaît point dans la chute de ses ennemis, quoiqu'ils l'aient forcé de tirer l'épée. Ne venez jamais à Morven, ne vous présentez plus au rivage de Duthona. Rapide est le jour du peuple qui ose lever la lance contre Fingal; une colonne de fumée chassée par la tempête est la vie de ceux qui combattent contre les héros de Morven. Retirez-vous : emportez le corps de Doria.

« Pourquoi es-tu si matinale, épouse de Doria ? continua Fingal. Que fais-tu, immobile sur le rocher ? Tes cheveux sont trempés de la rosée du matin ; tes regards

sont errants sur les vagues lointaines : ce que tu vois n'est pas l'écume du vaisseau de Dorla, c'est la mer qui se brise autour du flanc des baleines. Les deux enfants de l'épouse de Dorla sont assis sur les genoux de leur mère ; ils voient une larme descendre le long de la joue de la femme ; ils lèvent leur petite main pour saisir la perle brillante : Mère, diront-ils, pourquoi pleures-tu ? Où notre père a-t-il dormi cette nuit ?

« Ainsi, peut-être, ô Ossian, ton Éveralline est maintenant inquiète pour toi. Elle conduit peut-être ton Oscar au sommet de Morven, afin de découvrir la pleine mer. Ossian, souviens-toi d'Oscar et d'Everalline ; ô mon fils ! épargne le guerrier qui, comme Dorla, peut laisser derrière lui une épouse dans les larmes. Hélas ! Dorla, pourquoi es-tu déjà tombé ? »

Ainsi me parlait Fingal, aux jours du passé, dans la terre de Duthona ; ainsi, pour m'enseigner la pitié, il mettait devant mes yeux l'image d'Éveralline mon épouse, d'Oscar mon jeune fils. Éveralline ! Oscar ! rayons de joie maintenant éteints ! comment m'avez-vous précédé dans l'étroite demeure ! Comment Ossian peut-il faire retentir la harpe et chanter encore les guerriers, lorsque votre souvenir, comme l'étoile qui tombe du ciel, traverse tout à coup son âme ? Oh ! que ne suis-je le compagnon de votre course azurée, brillants voyageurs des nuages ! Quand nos ombres se rejoindront-elles dans les airs ? quand glisseront-elles avec les brises sur la cime ondoiyante des pins ? Quand élèverons-nous nos têtes ornées d'une chevelure brillante, comme les astres de la nuit dans le désert ? Puisse ce moment bientôt arriver ! Ce qu'est le lit de bruyère au chasseur fatigué sera la tombe au barde appesanti par les ans : je dormirai ! la pierre de ma dernière couche gardera ma mémoire.

Mais, ô pierre du tombeau ! la saison de ta vieillesse arrivera aussi ; tu t'enfonceras toi-même dans le lieu où les guerriers reposent pour jamais. L'étranger demandera où était ta place ; les fils du faible ne la connaîtront point.

Peut-être la chanson aura gardé le souvenir de cette pierre. La chanson se perdra à son tour dans la nuit des temps ; le brouillard des années enveloppera sa lumière. Notre mémoire passera comme l'histoire de Duthona, qui déjà s'éclipse dans l'âme d'Ossian.

Le peuple de Dorla fend la mer en silence ; les sons d'aucune chanson ne roulent devant lui sur les flots ; les bardes penchent la tête sur leur harpe, et leurs cheveux argentés errent avec leurs armes le long des cordes humides. Les marins sont enfoncés dans leurs sombres pensées ; le rameur distrait suspend soudain la rame qu'il allait plonger dans les flots.

Nous montâmes au palais de Connar : mais le chef est triste malgré sa victoire ; son sein oppressé soulève son armure comme la vague qui renferme la tempête ; son oeil éteint ne lance plus son regard brillant à travers la salle des fêtes. Personne n'ose demander au héros pourquoi il est triste, car absente est l'étoile de la nuit, la fille de Connar, la charmante Niala. Fingal voyait la douleur du chef, et cachait la sienne sous le panache de son casque. « Carrill, dit-il à voix basse, qu'as-tu fait de tes chants ? viens avec ta harpe soulager l'âme du roi. »

Carrill s'avance au milieu des salles de la fête, appuyé d'une main sur son bâton blanc, de l'autre portant sa harpe ; derrière lui marche le jeune barde de Duthona, qu'Ossian et Gormalon avaient trouvé sur le rivage pendant la nuit. Tout à coup son armure tombe à terre ; il lève une main pour cacher son trouble. Quelle est cette main si blanche ? Ce visage sourit si gracieusement à travers les boucles des

est triste : on dirait d'une ombre solitaire qui traverse la brume du lac. Souvent elle se retourne pour regarder le vaste Océan. « Que ta course soit heureuse, dompteur des vagues écumantes ! Quand te reverrai-je, ô mon amant ! »

« La nuit surprie le fils de Morni au milieu de la mer ; la lune n'était point au ciel ; pas une étoile ne brillait dans la profondeur des nuages. La barque du chef glissait sur les flots en silence, et nous passons sans la voir, en retournant à Morven.

« Gaul aborde au rivage d'Ifrona. Ses pas étaient sans inquiétude : il erre çà et là ; il écoute ; il n'entend point rugir la bataille : il frappe avec sa lance sur son bouclier, afin que ses amis se réjouissent de son arrivée : il s'étonne du silence. « Fingal dort-il ? s'écrie Gaul en élevant la voix ; le combat n'est-il pas commencé ? Héros de Morven, êtes-vous ici ? »

Que n'y étions-nous, fils de Morni ! cette lance t'aurait défendu, ou Ossian serait tombé avec toi. Lance aujourd'hui sans force dans ma main, innocent appui de ma vieillesse, jadis ferme soutien de ceux qui versaient des larmes, tu étais la lance de Témora, tu étais le météore briseur du chêne orgueilleux. Ossian n'était pas comme aujourd'hui un roseau desséché qui tremble dans un étang solitaire ; je m'élevais comme le pin, avec tous mes rameaux verdoyants autour de moi. Que n'étais-je auprès du chef de Strumon, quand l'orage d'Ifrona descendit !

Ombres de Morven, dormiez-vous dans vos grottes aériennes, ou vous amusiez-vous à faire voler les feuilles flétries, quand vous nous laissâtes ignorer le danger de Gaul ? Mais non ; ombres amies de nos pères, vous prîtes soin de nous avertir ; deux fois vous repoussâtes nos vaisseaux au rivage d'Ifrona : nous ne comprîmes pas ce présage, nous crûmes que des esprits jaloux s'opposaient à notre retour. Fingal tira son épée, et sépara les pans de leur robe de vapeur ; à l'instant les ombres passèrent sur nos têtes. « Allez, impuissants fantômes, leur dit le chef, allez chasser le duvet du chardon dans une terre lointaine ; vous jouerez avec les fils du faible. »

Les ombres amies méconnues s'envolèrent avec le vent : leurs voix ressemblaient aux soupirs de la montagne quand l'oiseau de mer prédit la tempête. Quelques-uns de nos guerriers crurent entendre le nom de Gaul à demi formé dans le murmure des ombres.

(Le traducteur, ou plutôt l'auteur anglais, suppose qu'il y a ici une lacune dans le texte.)

« Je suis seul au milieu de mille guerriers ; n'est-il point quelque épée pour briller avec la mienne ? Le vent souffle vers Morven en brisant le sommet des vagues. Gaul remontera-t-il sur son vaisseau ? ses amis ne sont point auprès de lui. Mais que dirait Fingal, mais que diraient les bardes, si un nuage enveloppait la réputation du fils de Morni ? Mon père, ne rougirais-tu pas, si je me retirais sans combattre ? En présence des héros de notre âge, tu cacherais ton visage avec tes cheveux blancs, et tu abandonnerais tes soupirs au vent solitaire de la vallée ; les ombres des faibles te verraient, et diraient : Voilà le père de celui qui a fui dans Ifrona.

« Non, ton fils ne fuira point, ô Morni ! son âme est un rayon de feu qui dévore. O mon Évircoma ! ô mon Ogai !... Éloignons ces souvenirs : le calme rayon du jour ne se mêle point à la tempête ; il attend que les cieux soient rassérénés. Gaul ne doit respirer que la bataille. Ossian, que n'es-tu avec moi comme dans le combat de Lathmor ! Je suis le torrent qui précipite ses ondes dans les mille vagues de l'Océan, et qui, vainqueur, s'ouvre un passage à travers l'abîme. »

Gaul frappe sur son bouclier, alors non rongé par la rouille des âges. Ifrona tremble; ses nombreux guerriers entourent le héros de Strumon : la lance de Morni est dans la main de Gaul; elle fait reculer les rangs ennemis.

Tu as vu, Malvina, la mer troublée par les bords d'une immense baleine, qui, blessée et furieuse, se débat à la surface écumante des flots; tu as vu une troupe de monettes affamées nager autour de la terrible fille de l'Océan, dont elles s'osent encore approcher, bien qu'elle soit expirante : ainsi s'agitent et se serrent les guerriers épouvantés d'Ifrona, hors de la portée du bras du héros.

Mais la force du chef de Strumon commence à s'épuiser; il s'appuie contre un arbre; des ruisseaux de sang errent sur son bouclier; cent flèches ont déchiré sa poitrine; sa main tient sa redoutable épée, et les ennemis frémissent.

Enfants d'Ifrona, quelle roche essayez-vous de soulever? est-ce pour marquer aux siècles à venir votre renommée ou votre honte? La gloire des braves n'est pas à vous; vous êtes barbares, et vos cœurs sont inflexibles comme le fer. A peine sept guerriers peuvent détacher la roche du haut de la colline; elle roule avec fracas, et vient heurter les pieds affaiblis de Gaul; il tombe sur ses genoux; mais au-dessus de son bouclier roulent encore ses yeux terribles. Les ennemis n'ont pas l'audace de se jeter sur lui; ils le laissent languir dans la mort, comme un aigle resté seul sur un rocher quand la foudre a brisé ses ailes. Que ne savions-nous dans Selma ta destinée! que nous aurait fait alors les chansons des vierges et le son de la harpe des bardes! la lance de Fingal n'eût pas reposé si tranquillement contre les murs du palais; nous n'eussions pas été surpris, dans cette nuit funeste, de voir le roi se lever à moitié du banquet, en disant : « J'ai cru que la lance d'une ombre avait touché mon bouclier; ce n'est qu'une brise passagère. » O Morni! que ne vins-tu réveiller Ossian! que ne vins-tu lui dire : « Hâte-toi de traverser la mer! » Malheureux père, tu avais volé dans Ifrona pour pleurer sur ton fils.

Le matin sourit dans la vallée de Strumon; Évircoma sort du trouble d'un songe; elle entend le bruit de la chasse sur les coteaux de Morven. Surprise de ne point distinguer la voix de Gaul au milieu des cris des guerriers, elle prête, le cœur palpitant, une oreille encore plus attentive; mais les rochers ne renvoient point le son d'une voix connue; les échos de Strumon ne répètent que les plaintes d'Évircoma.

Le soir attrista la vallée de Strumon : aucun vaisseau ne parut sur la mer. L'âme d'Évircoma était abattue : « Qui retient mon héros dans l'île d'Ifrona? Quoi! mon amour, n'es-tu point revenu avec les chefs de Morven? Ton Évircoma sera-t-elle longtemps assise seule sur le rivage? les larmes descendront-elles longtemps de ses yeux? Gaul, as-tu oublié l'enfant de notre tendresse? il demande le sourire accoutumé de son père. Ses pleurs coulent avec les miens, ses soupirs répondent à mes soupirs. Si Gaul entendait son fils halbutier son nom, il précipiterait son retour pour protéger son Ogal. Je me souviens de mon songe; je crains que le jour du retour ne soit passé.

« Il me sembla voir les fils de Morven poursuivant les chevreuils. Le chef de Strumon n'était point avec eux. Je l'aperçus à quelque distance, appuyé sur son bouclier. Un pied seulement soutenait le héros; l'autre paraissait être formé d'une vapeur grisâtre. Cette image variait au souffle de chaque brise : je m'en approchai; une bouffée de vent vint du désert, le fantôme s'évanouit. Les songes sont enfants de la crainte. Chef de Strumon, je te verrai encore, tu élèveras encore devant moi ta belle tête, comme le sommet de la colline religieuse de Cronla, éclairée des premiers rayons de l'aurore. Le voyageur, égaré la nuit sur la bruyère, tremble au

milieu des fantômes ; mais au doux éclat du jour les esprits de ténèbres se retirent, le pèlerin rassuré reprend son bâton et poursuit sa route. »

Évircoma crut voir un vaisseau sur les vagues lointaines ; elle crut voir un mât blanchi, « visible à l'arbre qui, pendant l'hiver, balance sa cime convertie d'une neige nouvellement tombée. Ses yeux humides n'aperçoivent que des objets confus, bien qu'elle essayât de tarir ses larmes. La nuit descendit ; Évircoma se confia à un léger esquif, pour trouver son amant dans les replis des ombres. Elle vole sur les vagues, mais elle ne rencontre point de vaisseau : elle avait été trompée par un nuage, ou par la barque aérienne de l'ombre d'un nautonnier décédé, qui poursuivait encore les plaisirs des jours de sa vie.

La nacelle d'Évircoma fuit devant la brise ; elle entre dans la baie d'Ifrona, où la mer s'étend à l'ombre d'une épaisse forêt. Errant de nuage en nuage, la lune se montrait entre les arbrès de la rive. Par intervalles, les étoiles jetaient un regard à travers le voile déchiré qui couvrait le ciel et se cachaient de nouveau sous ce voile : à leur faible lumière, Évircoma contemplait la beauté d'Ogal. Elle donne un baiser à son enfant, le laisse couché dans la nacelle, et va chercher Gaul dans les bois.

Trois fois elle s'éloigne avec lenteur de son fils, trois fois elle revient en courant à lui. La colombe qui a caché ses petits dans la fente du rocher d'Onalla veut cueillir la baie mûrie qu'elle découvre dans la bruyère au-des-ous d'elle ; mais le souvenir de l'épervier la trouble ; vingt fois elle revole vers ses petits pour les voir encore, et s'assurer de leur repos. L'âme d'Évircoma est partagée entre son époux et son enfant, comme la vague que brisent tour à tour et les vents et les rochers.

Mais quelle est cette voix que l'on entend parmi le murmure des flots ? Vient-elle de l'arbre solitaire du rivage ?

« Je périr seul. A qui la force de mon bras fut-elle utile dans la bataille ? Pourquoi Fingal, pourquoi Ossian, ignorent-ils mon destin ? Étoiles qui me voyez, annoncez-le dans Selma par votre lumière sanglante, lorsque les héros sortent de la salle des fêtes pour admirer votre beauté. Ombres qui glissez sur les rayons de la lune, si votre course se dirige à travers les bois de Morven, murmurez en passant mon histoire. Dites au roi que j'expire aussi ; dites-lui que dans Ifrona est ma froide demeure ; que depuis deux jours je languis bles-é sans nourriture ; qu'au lieu de la douce eau du ruisseau, je n'ai pour éteindre ma soif que les flots amers.

« Mais, ombres compatissantes, gardez-vous d'apprendre mon sort aux murs de Strumon ; éloignez la vérité de l'oreille d'Évircoma. Que vos tourbillons passent loin de la couche de mon amour ; ne battez point violemment des ailes en rasant les tours de mon père : Évircoma vous entendrait et quelque pressentiment s'élèverait dans son âme. Volez loin d'elles, ombres de la nuit ; que son sommeil soit paisible ; le matin est encore éloigné. Dors avec ton enfant, ô mon amour ! Puisse mon souvenir ne point troubler ton repos ! Toutes les peines de Gaul sont légères, quand les songes d'Évircoma sont légers.

— « Et penses-tu, » s'écrie l'épouse du fils de Morni, « qu'elle puisse reposer en paix quand son guerrier est en péril ? penses-tu que les songes d'Évircoma puissent être doux lorsque son héros est absent ? Mon cœur n'est pas insensible ; je n'ai point reçu la naissance dans la terre d'Ifrona. Mais comment te pourrai-je soulager, ô Gaul ! Évircoma trouvera-t-elle quelque nourriture dans la terre de l'ennemi ? »

Évircoma soutenait Gaul dans ses bras ; elle rappela l'histoire de Conglas son père.

Lorsque Évircoma, jeune encore, était portée dans les bras maternels, Conglas s'embarqua une nuit avec Crisollis, doux rayon de l'amour. La tempête jeta le père,

nient cela m'engage à rechercher les causes de cette bizarrerie ; car enfin ce que je retraçais d'après les règles valait mieux que ce que je créais d'après ma tête. Voici ce que l'examen m'apprit de la solution la plus satisfaisante que j'aie pu me donner de mon problème.

En général, les paysagistes n'aiment point assez la nature, et la connaissent peu. Je ne parle point ici des grands maîtres, dont au reste il y aurait encore beaucoup de choses à dire ; je ne parle que des maîtres ordinaires, et des amateurs comme nous. On nous apprend à forcer ou à éclaircir les ombres, à rendre un trait net, pur, et le reste ; mais on ne nous apprend point à étudier les objets mêmes qui nous flattent si agréablement dans les tableaux de la nature ; on ne nous fait point remarquer que ce qui nous charme dans ces tableaux, ce sont les harmonies et les oppositions des vieux bois et des borages, des rochers arides, et des prairies parées de toute la jeunesse des fleurs. Il semblerait que l'étude du paysage ne consiste que dans l'étude des coups de crayon ou de pinceau ; que tout l'art se réduit à assembler certains traits, de manière à ce qu'il en résulte des apparences d'arbres, de maisons, d'animaux et d'autres objets. Le paysagiste qui dessine ainsi ne ressemble pas mal à une femme qui fait de la dentelle, qui passe de petits bâtons les uns sur les autres, en causant et en regardant ailleurs ; il résulte de cet ouvrage des pleins et des vides qui forment un tissu plus ou moins varié : appelez cela un métier et non un art.

Il faut donc que les élèves s'occupent d'abord de l'étude même de la nature : c'est au milieu des campagnes qu'ils doivent prendre leurs premières leçons. Qu'un jeune homme soit frappé de l'effet d'une cascade qui tombe de la cime d'un roc, et dont l'eau bouillonne en s'enfuyant : le mouvement, le bruit, les jets de lumière, les masses d'ombres, les plantes échevelées, la neige de l'écume qui se forme au bas de la chute, les frais gazons qui bordent le cours de l'eau, tout se gravera dans la mémoire de l'élève. Ces souvenirs le suivront dans son atelier : il n'a pas encore touché le pinceau, et il brûle de reproduire ce qu'il a vu. Un croquis informe sort de dessous sa main : il se dépite ; il recommence son ouvrage et le déchire encore. Alors il s'aperçoit qu'il y a des principes qu'il ignore ; il est forcé de convenir qu'il lui faut un maître : mais un pareil élève ne demeurera pas longtemps aux principes, et il avancera à pas de géant dans une carrière où l'inspiration aura été son premier guide.

Le peintre qui représente la nature humaine doit s'occuper de l'étude des passions : si l'on ne connaît le cœur de l'homme, on connaîtra mal son visage. Le paysage a sa partie morale et intellectuelle, comme le portrait ; il faut qu'il parle aussi, et qu'à travers l'exécution matérielle on éprouve ou les rêveries ou les sentiments que font naître les différents sites. Il n'est pas indifférent de peindre dans un paysage, par exemple, des chênes ou des saules : les chênes à la longue vie, *durando, secula vincit*, aux écorces rudes, aux bras vigoureux, à la tête altière, *immota manet*, inspirent sous leurs ombres des sentiments d'une tout autre espèce que ces saules au feuillage léger, qui vivent peu, et qui ont la fraîcheur des ondes où ils puisent leur sève : *umbrae irrigui fontis amica salix*.

Quelquefois le paysagiste, comme le poète, faute d'avoir étudié la nature, voile le caractère des sites. Il place des pins au bord d'un ruisseau, et des peupliers sur la montagne ; il répand la corbeille de la Flore de nos jardins dans les prairies ; l'églantier d'une haie sauvage porte la rose de nos parterres, couronne trop pesante pour lui.

descendront par degrés dans la vallée ; et la cabane du Suisse agricole et guerrier sourira sous les saules gri-âtres au bord du ruisseau.

Fort alors de ses études et de son goût épuré, l'élève se livrera à son génie. Tantôt il égarera les yeux de l'amateur sous des pins où peut-être un tombeau couvert de lierre appellera en vain l'amitié ; tantôt, dans un vallon étroit, entouré de rochers nus, il placera les restes d'un vieux château : à travers les crevasses des tours, on apercevra le tronc de l'arbre solitaire qui a envahi la demeure du bruit et des combats ; le perce-pierre couvrira de ses croix blanches les débris écroulés, et les capillaires tapasseront les pans de murs encore debout. Peut-être un petit pâtre gardera dans ce lieu ses chèvres, qui sauteront de ruines en ruines.

Les paysages riants auront leur tour, quoique en général ils soient moins attachants dans leur composition ; soit que l'image du bonheur convienne peu aux hommes, soit que l'art ne trouve que de faibles ressources dans la peinture des plaisirs champêtres, réduits pour la plupart à des danses et à des chants. Il y a pourtant certains caractères généraux propres à ces sortes de vues : le feuillé doit être léger et mobile ; le lointain, indéterminé sans être vaporeux ; l'ombre, peu prononcée ; et il doit régner sur toute la scène une clarté suave qui veloute la surface des objets.

Le paysagiste apprendra l'influence des divers horizons sur la couleur des tableaux : si vous supposez deux vallons parfaitement identiques, dont l'un regarde le midi et l'autre le nord, les tons, la physionomie, l'expression morale de ces deux vues semblables seront dissemblables.

La perspective aérienne est d'une difficulté prodigieuse ; cependant il y faut savoir placer la perspective linéaire des plans de la terre, et détacher sur les parties fuyantes les nuages, si différents aux différentes heures du jour. La nuit même a ses couleurs ; il ne suffit pas de faire la lune pâle pour la faire belle ; la chaste Diane a aussi ses amours, et la pureté de ses rayons ne doit rien ôter à l'inspiration de sa lumière.

Cette lettre est déjà d'une extrême longueur, et je n'ai encore qu'effleuré un sujet inépuisable. Tout ce que j'ai voulu dire aujourd'hui, c'est que le paysage doit être dessiné sur le nu, si on le veut faire ressemblant, et en accuser pour ainsi dire les muscles, les formes. Des études de cabinet, des copies sur des copies, ne remplaceront jamais un travail d'après nature. *Attixæ plurimam salutem.*

PENSÉES, RÉFLEXIONS ET MAXIMES

La misère de l'homme ne consiste pas seulement dans la faiblesse de sa raison, l'inquiétude de son esprit, le trouble de son cœur ; elle se voit encore dans un certain fond ridicule des affaires humaines. Les révolutions surtout découvrent cette insuffisance de notre nature : si vous les considérez dans l'ensemble, elles sont imposantes ; si vous pénétrez dans le détail, vous apercevez tant d'ineptie et de bassesse, tant d'hommes renommés qui n'étaient rien, tant de choses dites l'œuvre du génie qui furent l'œuvre du hasard, que vous êtes également étourné et de la grandeur des conséquences, et de la petitesse des causes.

L'arbre tombe feuille à feuille : si les hommes contemplaient chaque matin ce qu'ils ont perdu la veille, ils s'apercevraient bien de leur pauvreté.

L'homme n'a au fond de l'âme aucune aversion contre la mort; il y a même du plaisir à mourir. La lampe qui s'éteint ne souffre pas.

La Mort, selon les Sauvages, est une grande femme fort belle, à laquelle il ne manque que le cœur.

La cendre d'un mort, quel que fût de son vivant le décédé, est sacrée. La poussière des tyrans donne d'aussi grandes leçons que celle des bons rois.

Il y a deux points de vue d'où la mort se montre bien différente. De l'un de ces points vous apercevez la mort au bout de la vie, comme un fantôme à l'extrémité d'une longue avenue : elle vous semble petite dans l'éloignement; mais à mesure que vous en approchez elle grandit; le spectre démesuré fuit par étendra sur vous ses mains froides et par vous étouffer.

De l'autre point de vue, la mort paraît énorme au fond de la vie; mais à mesure que vous marchez sur elle, elle diminue, et quand vous êtes au moment de la toucher, elle s'évanouit. L'insensé et le sage, le poltron et le brave, l'esprit impie et l'esprit religieux, l'homme de plaisir et l'homme de vertu, voient ainsi différemment la mort dans la perspective.

La voix de l'homme ne se ranime pas comme celle de l'écho : l'écho peut dormir dix siècles au fond d'un désert, et répondre ensuite au voyageur qui l'interroge; la tombe ne répond jamais.

Toi qui donnes ta vie et ta mort aux hommes, toi qui aimes ceux qui pleurent, exauce la prière de l'infortuné qui souffre à ton exemple! soutiens le fardeau qui l'écrase! sois pour lui le Cyrénéen qui l'aide à porter la croix sur le Golgotha.

TABLE DES MATIÈRES

LES MARTYRS.

Pages.	Pages.
Livre vingt-quatrième..... 4	Remarques sur le troisième livre..... 121
Remarques sur le premier livre..... 47	Remarques sur le quatrième livre..... 125
Remarques sur le deuxième livre..... 39	Remarques sur le quinzième livre..... 131
Remarques sur le troisième livre..... 38	Remarques sur le seizième livre..... 135
Remarques sur le quatrième livre..... 36	Remarques sur le dix-septième livre..... 139
Remarques sur le cinquième livre..... 35	Remarques sur le dix-huitième livre..... 145
Remarques sur le sixième livre..... 60	Remarques sur le dix-neuvième livre..... 151
Remarques sur le septième livre..... 71	Remarques sur le vingtième livre..... 159
Remarques sur le huitième livre..... 82	Remarques sur le vingt et unième livre..... 162
Remarques sur le neuvième livre..... 87	Remarques sur le vingt-deuxième livre..... 164
Remarques sur le dixième livre..... 100	Remarques sur le vingt-troisième livre..... 166
Remarques sur le onzième livre..... 165	Remarques sur le vingt-quatrième livre..... 169
Remarques sur le douzième livre..... 149	Examen des Martyrs..... 175

POÉSIES.

Préface..... 211	I. Esclave..... 239
TABLAUX DE LA NATURE..... 215	Nous verrons..... 243
I. — Incertitude..... 244	Pendure de Dieu. Force de l'écriture..... 245
II. — Le Forêt..... 244	Pour le mariage de mon neveu..... 246
III. — Le Soir, au bord de la mer..... 216	Pour la fête de madame de ***..... 246
IV. — Le Soir, dans une vallée..... 217	Vers trouvés sur le pont du Rhin..... 246
V. — Nuit de printemps..... 218	Oss. Les Malheurs de la révolution..... 246
VI. — Nuit d'automne..... 219	Vers écrits sur un souvenir donné par ma-
VII. — Le Printemps, l'Été et l'Hiver..... 220	dame la marquise de Grailly à M. le ba-
VIII. — La Mer..... 222	ron de Humboldt..... 239
IX. — L'Amour de la campagne..... 224	Chateaubourg, ou le Tombeau de la
X. — Les Adieux..... 224	reine de Prusse..... 240
Les tombeaux d'empereurs. Épître imitée de	Les Alpes ou l'Italie..... 241
GRIFF..... 244	Le Départ..... 243
A. Lydie. Imitation d'Alcée, poète grec..... 221	MOÏSE, tragédie..... 247
Milton et Davenant..... 228	Préface..... 244
Clarissa. Imitation d'un poète écossais..... 231	

POÈMES TRADUITS DU GALLIQUE EN ANGLAIS

Par John Smith.

Préface..... 305	Gars..... 318
DARGH. — Chant I..... 306	Lettre sur l'état du pays dans les pays..... 325
— Chant II..... 310	— — — — — 325
OUTRAGE..... 312	Pensées, réflexions et maximes..... 328



AG-1. — Typographie de A. VAREGAULT.

237.110

